# LA TABLE RONDE

*SEPTEMBRE 1948*

## SOMMAIRE

ANDRÉ GIDE :
Préface à « Confession du pécheur justifié »...... 1443

JAMES HOGG :
Confession du pécheur justifié.................. 1451

THIERRY MAULNIER :
Ce que la littérature n'est pas................. 1481

JEAN SCHLUMBERGER :
Pierres de Rome............................. 1495

MARCEL JOUHANDEAU :
Le Géant des Flandres.......................... 1509

JEAN GIONO :
Le hussard sur le toit (III)..................... 1522

## CHRONIQUES

*LECTURES*

MICHEL BRASPART :
L'œil d'Uranus............................... 1544

JACQUES TOURNIER :
M. E. Coindreau découvre la littérature américaine. 1547

FRANCIS DUMONT :
Les leçons de l'histoire......................... 1550

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

PAUL SALLERON :
De la « religion unique » à l'« unité des religions ».. 1558

JEAN DESTERNES :
Le chant du bienheureux........................ 1565

CLAUDE MAURIAC :
Brèves rencontres ........................ 1574

*PROMENADES*

BERNARD ULLMANN :
Les nouveaux Dialogues des Morts.............. 1580

ARNOLD MANDEL :
Quotidienne................................ 1587

HUGUES FAVART :
Chien méchant ............................ 1591

ÈVE DESSARRE :
Le monde des souvenirs amers................... 1594

GILBERT SIGAUX :
Une aventure plastique : Edy Legrand.......... 1598

WLADIMIR WEIDLÉ :
Le Pont des Arts.......................... 1601

*DISCUSSIONS OUVERTES*

FÉLIX GARAS :
Si l'Allemagne doit trouver sa résurrection...... 1607

*CORRESPONDANCES*

P. S., RAYMOND LEFÈVRE :
A propos du colonialisme...................... 1612

# CONFESSION DU PÉCHEUR JUSTIFIÉ

## PRÉFACE

C'est à l'obligeance du charmant Raymond Mortimer que je dois la révélation de ce livre prodigieux. En 1944, du temps que j'étais encore à Alger, il eut la grande gentillesse de me faire parvenir trois livres : deux de J. Stuart Mill, son *Autobiography* et l'admirable Essai *on Liberty* auquel les circonstances présentes et le menaçant « totalitarisme » donnaient un regain d'actualité; que je souhaiterais divulgué partout, traduit en toutes langues, lu et médité par tous ceux qui gardent quelque respect de la personne humaine, de ses devoirs et de ses droits... Le troisième livre était les *Memoirs of a justified sinner* de James Hogg, dans sa réédition récente (Philpot 1924), où je me plongeai tout aussitôt avec une stupeur et une admiration, de page en page grandissantes. Je m'informai auprès des Anglais et des Américains, quelques-uns remarquablement cultivés, que je pus rencontrer à Alger : aucun d'eux ne connaissait ce livre. De retour en France je renouvelai l'expérience avec un semblable résultat. Comment expliquer que ne soit pas devenue célèbre une œuvre

aussi singulière et révélatrice, susceptible d'intéresser passionnément à la fois tout esprit soucieux de religion et de morale, aussi bien que, pour tout autres raisons, des psychologues et des artistes, particulièrement les surréalistes toujours friands de démoniaque... Une courte introduction nous renseigne un peu : « James Hogg », nous dit-elle, « qui naquit en 1770 et mourut en 1835, n'est en général aujourd'hui connu que vaguement et par ouï-dire; les ouvrages qui révèlent ce que sa personnalité a de brûlant sont tombés en désuétude. » Et le grand *Dictionnaire biographique des littérateurs anglais*, que je consulte, parle bien de James Hogg « le berger d'Ettrick » ainsi que notre gros *Vapereau* français, signale ses recueils de chansons populaires (1801-1803), qui lui valurent la considération et l'amitié de Walter Scott; un autre recueil plus tardif, en deux volumes (1819-1821), sa *Vie privée de Walter Scott* (The domestic manners and private life of W. S.) mais aucun de ces épais dictionnaires, non plus l'anglais que le français, ne mentionne « ce récit extraordinaire et terrifiant, qui est ici reproduit d'après l'édition de 1824 ». T. Earle Welby, le présentateur de cette nouvelle édition, conclut ainsi sa brève introduction : « Poe n'a jamais rien inventé de plus horrible, ni dont la signification spirituelle soit plus profonde; De Foë n'a jamais rien créé dont le détail soit plus convaincant. Mais ces noms, comme ceux de Bunyan et de Hawthorne, ne peuvent servir que d'une sorte de passe-partout critique. Le livre possède une qualité qui n'appartient qu'à Hogg lui-même, et une façon rigoureuse et sèche de faire le tour de l'horreur et de la rendre sensible qui est absolument unique. » Et c'est ce que je pense avec lui. Il ne me souvenait pas d'avoir été, depuis longtemps, pareillement requis et voluptueusement malmené par un livre. M'exagérais-je son importance? Il se peut. Il est toujours imprudent de se prononcer sur la valeur réelle d'une œuvre étrangère. Peut-être mon ignorance des « surroundings » m'abusait-elle à surestimer

celle-ci, à la croire plus particulière qu'elle n'est. Mon amie Dorothy Bussy, sœur de Lytton Strachey, m'écrit : faites attention qu'il s'agit ici, d'une production non point anglaise, mais très spécifiquement écossaise. Mieux vaut citer ses propres phrases : « Ce livre est *écossais* jusqu'à la moelle. Aucun Anglais n'aurait pu l'écrire. Toute l'atmosphère, la forme même et la substance de son Puritanisme sont d'essence écossaise. Vous en trouverez la contrepartie et la préfiguration dans Burns, et j'espère que vous relirez *Holly Willie's Prayer*. Quelques autres poèmes, et d'autres écrivains contemporains moins importants témoignent aussi des horreurs du fanatisme écossais, et rendent le livre de Hogg moins exceptionnel. Ce qui naturellement ne diminue en rien la qualité d'imagination du livre, mais fait qu'elle paraît moins merveilleuse et moins exotique aux proches et aux compatriotes de Hogg. »

Ceci me paraît fort juste. Mais n'en pourrait-on dire autant de Shakespeare et des dramaturges élizabéthains?

Quoi qu'il en soit, le livre est là. Je laisse aux érudits le soin de le situer dans le temps et l'espace, de lui découvrir des parents et de dénoncer ses racines; je viens à lui tout de go et reste émerveillé, épouvanté, devant ce fruit monstrueux de l'*Arbre*. Il me suffit de savoir qu'il y eut un pays civilisé et une époque relativement récente dans l'histoire de ce pays où telle aberration de la Foi restait possible; et je suis d'autant plus étonné que, en ce temps me dites-vous, elle n'étonnait pas.

Au surplus cette aberration ne fut point particulière à l'Écosse. Le *justified sinner* de Hogg est proprement, à son insu sans doute, un « antinomien », secte qui, vers 1538, écouta l'enseignement de Johannes Agricola, nous apprend Pontanus dans son *Catalogue of Heresies*. Et le *Dictionary of all Religions* (London 1704) nous instruit : « Les Antinomiens, ainsi nommés parce qu'ils rejettent la loi comme chose inutile après l'apport des Évangiles : ils disent que les œuvres ne mènent pas au salut quand elles sont bonnes

et ne l'empêchent pas quand elles sont mauvaises; que l'enfant de Dieu ne saurait pécher, que Dieu ne le châtie jamais, que le meurtre, l'intempérance, etc... sont des péchés pour les méchants mais non pour lui, que l'enfant de la Grâce, une fois assuré de son salut, n'a ensuite plus jamais de doutes... que Dieu n'aime pas l'homme pour sa sainteté, que la sanctification ne prouve pas la justification, etc... »

Je puise ces précieux renseignements dans la grande édition de Robert Browning (centenary edition), honneur de ma bibliothèque, en introduction à son beau poème : *Johannes Agricola in Meditation*. Johannes Agricola, nous y est-il dit encore, « était disciple de Luther aux premiers jours de la Réforme Protestante, mais devint ensuite fondateur de la secte des Antinomiens, qui (dans la doctrine poussée à sa forme extrême) allaient jusqu'à nier la nécessité des œuvres en affirmant que ceux qui étaient prédestinés au salut pouvaient même commettre impunément de mauvaises actions ». Ce Johannes Agricola, « innocent à jamais », de Browning m'avait beaucoup frappé. Connaissait-il le livre de Hogg? Le sujet de son poème est exactement le même ; mais Hogg met en action ce qui n'est que méditation chez Browning. Nous suivons dans le roman la lente déformation d'un caractère déjà mauvais, encouragé au crime par cette funeste doctrine; et le récit des « mauvaises actions » auxquelles le « pécheur justifié » se laisse complaisamment entraîner est par lui-même passionnant. Browning, accouplant son *Agricola* à l'admirable *Porphiria's lover*, rangeait l'un et l'autre sous le titre commun : « Les Cabanons ». Mais le hideux héros de Hogg n'est pas fou; c'est en pleine conscience qu'il prémédite ses meurtres; c'est avec une lucide satisfaction qu'il les accomplit. Il n'est pas fou, mais il est possédé; nous le voyons se livrer peu à peu à un puissant ami qu'il ne reconnaît que trop tard être tout uniment le diable — encore que celui-ci ne soit jamais précisément nommé.

Un des majeurs intérêts du livre est la représentation imagée d'états de conscience subjectifs et la lente exposition de ce que peut avoir de flatteur cette progressive accointance avec le prince des ténèbres. Lorsque le pécheur, enfin désabusé, tente de se dégager de cette affreuse emprise, il est trop tard. *L'autre* le possède et ne se dessaisira pas de sa proie.

Que ce livre s'efforce, ou feigne, d'être édifiant... sans doute fallait-il cela; on ne l'eût pas, sinon, toléré. Mais je doute si le point de vue personnel de Hogg est celui de la religion vraie, ou non plutôt celui de la raison, du bon sens et de l'épanouissement naturel d'un Tom Jones, celui du frère du pécheur justifié, que le justifié assassine par haine jalouse et recuite pour s'emparer par surcroît de sa part d'héritage de fils aîné, mais avec la prétention inspirée de commettre, ce faisant, non tant un meurtre qu'une œuvre pie.

Toute la sympathie de Hogg va évidemment vers ce charmant représentant d'une humanité normale, primesautier, rieur, riche de possibilités et nullement encombré par les préoccupations religieuses, de sorte que notre « antinomien » le considère tout naturellement comme un maudit dont il importe de purger la terre. Le démon-ami l'infatue en le persuadant que Dieu l'a mis sur terre pour accomplir cette épuration. Tout fanatisme, politique aussi bien que religieux, peut susciter de semblables justiciers. On avait accoutumé celui-ci, depuis sa jeunesse, « à prier deux fois par jour, et sept fois le jour du Sabbat », nous dit Hogg, « mais il fallait ne prier que pour les élus, et comme jadis David, vouer à la perdition tous ceux qui étaient étrangers à Dieu. » (P. 30.) M. Wringhim, son père adoptif, inculque ces principes « antinomiens » dans l'esprit et le cœur du jeune Robert et cultive pieusement ses natives dispositions à la haine, croyant sanctifier celle-ci en la mettant à la disposition du Seigneur. Wringhim est membre de cette secte redoutable. Il admet Robert, aussitôt que

celui-ci atteint l'âge de raison, « dans la communauté des justes sur la terre ». Et dans la seconde partie du livre qui contient ses « Mémoires et Confessions », Robert revient sur cette sorte de confirmation mystique : « Je pleurai de joie de me voir ainsi certain d'être délivré de tout péché, et désormais dans l'impossibilité de jamais perdre mon nouvel état. » Car le livre de Hogg comprend deux parties; la seconde revenant sur tous les événements relatés dans la première, mais cette fois vus comme en transparence, non du dehors mais comme il les voit à présent lui-même, illuminés par la conscience, dans une introspection tragique, à la manière des soliloques de Browning. L'auteur du *Ring and the Book* connaissait-il le livre de Hogg? Je n'en puis guère douter et que ce livre étrange exerça sur lui quelque influence — encore qu'elle ne fut, à ma connaissance, jamais signalée.

« Confirmation », disais-je en donnant à ce mot le sens que lui donne l'Église; c'est « intronisation » que je devrais dire, car Robert se sent et se croit aussitôt grand dignitaire, appelé, désigné par Dieu, élu pour de très hautes fonctions; pour perpétrer de « grandes et terribles actions, accomplies par la puissance et selon l'ordre du ciel. *Amen.* » A partir de quoi nous entrons dans l'horrible. Un nouveau personnage est introduit, que nous n'avions, dans la première partie du livre, fait qu'entrevoir, comme « à la cantonade », appelé à jouer un rôle prépondérant; mais l'on ne comprend pas aussitôt que ce protagoniste, c'est le diable. Tout d'abord il se présente sous l'aspect d'un ami; il gardera longtemps cette bénévole apparence. La première rencontre a lieu sitôt après la *confirmation.* Robert aussitôt « s'élança dans les champs et dans les bois, pour répandre (son) âme en prières devant le Tout-Puissant et le remercier de sa bonté envers (lui). » (P. 135.) Dans cet état *d'élation,* il lui semble survoler le monde comme un aigle; mais s'il prétend se rapprocher de Dieu c'est pour haïr mieux et pour mépriser de plus haut l'humanité pécheresse et con-

damnée. C'est alors que s'approche de lui quelqu'un qui lui ressemble comme un frère. Car le diable a cette singulière particularité (du moins dans le livre de Hogg) de prendre tour à tour l'apparence extérieure de celui dont il s'occupe. « Je remarquai plusieurs fois », dit le pécheur, « lorsque nous parlions de certains théologiens et de leurs principes, que son visage prenait quelque chose de leur ressemblance » et il ajoute avec une perspicacité singulière : « Je fus frappé de ce que, en coulant ses traits dans le moule des autres, il pénétrait immédiatement leurs conceptions et leurs sentiments (p. 139). » Au surplus cette commode faculté lui permet tous les alibis. De toutes les figurations du démon dans les arts ou la littérature, je n'en connais point qui me paraisse plus pertinente. « Mon aspect change avec ce que j'apprends et ce que j'éprouve », dit-il à Robert avant que celui-ci ne l'ait complètement démasqué. « Si je contemple attentivement les traits de quelqu'un, les miens prennent peu à peu la même apparence et le même caractère. Et bien plus... en prenant sa ressemblance je m'empare de ses pensées les plus secrètes (p. 145). »

Car le diable a grand soin de ne se présenter jamais à nous en antagoniste; il a partie perdue s'il nous effraie et s'il nous laisse voir ses pieds fourchus. Cette légende des pieds de bouc a longtemps bénéficié d'un crédit presque universel. Toutefois, dans sa remarquable *Modern History of the Devil*, De Foë, qui s'y connaît, observe que le « Diable pourrait aller habiter chez ses amis sans être reconnu » et que « parce qu'il n'a pas son pied fourchu, on ne le reconnaît pas. » Tout cela c'est de l'enfantillage : cette « Modern History » prête à sourire et De Foë lui-même tenait trop du Diable pour « couper dedans ». Il n'y a sans doute là qu'une occasion pour lui d'étaler une documentation abondante et, par moments, fort savoureuse. Pour ma part je tiens le Diable pour une invention; tout comme Dieu lui-même. Je n'y crois pas : mais je feins d'y croire; volontiers me prête à ce jeu et lui fais dire : « Pourquoi

me craindrais-tu? Tu sais bien que je n'existe pas. » De sorte que, somme toute et de quelque façon qu'on le traite, « le Diable n'y perd rien ». La figuration du Démon, dans le livre de Hogg, est des plus habiles car sa motivation reste toujours d'ordre psychologique; autrement dit : toujours admissible même par le mécréant. C'est le développement extériorisé de nos propres désirs, de notre orgueil, de nos plus intimes pensées. De part en part il n'est fait que de complaisance envers soi-même. D'où le profond enseignement de ce livre étrange où la part fantastique (sinon dans les dernières pages) reste psychologiquement explicable tout comme dans l'admirable *Turn of the Screw* de Henry James, sans recours au surnaturel. (Ce n'est déjà qu'à la troisième lecture de cet incomparable chef-d'œuvre que je me suis convaincu de ceci : que toute la part du récit qui semble déborder vers le surnaturel n'est qu'un effet naturel du dérangement mental de la gouvernante, ou plus simplement encore : de la frayeur.) Les événements relatés dans le livre de Hogg restent moins naturellement explicables, et même, vers la fin du récit, le fantasmagorique dispose un peu facilement et fâcheusement des conjonctures; il cesse d'être la simple fabrication et émanation de l'esprit qu'on pouvait supposer qu'il était durant les trois premiers quarts du livre. Mais n'en demandons pas trop à Hogg et déjà sachons-lui grand gré de n'accorder à l'étrangeté rien, presque rien, qui ne soit psychiquement révélateur. Tel qu'il est, son livre mérite de ressurgir de l'ombre où, depuis plus d'un siècle, il nous attend. Je le tiens pour une réussite extraordinaire et serais heureux si ce que j'en dis réveille la tardive gloire à laquelle je crois qu'il a droit.

ANDRÉ GIDE.

J'ai vécu une vie d'ennuis et de troubles, de changements et de vicissitudes, de colère et d'enthousiasme, de chagrin et de vengeance. Mes chagrins ont tous eu pour cause des manquements à notre évangile, et ma vengeance a eu pour objets ceux qui en étaient adversaires. Aussi, avec l'aide du ciel, je veux me mettre à écrire, car je veux faire savoir au monde ce que j'ai accompli dans la foi des promesses, et de la justification par la grâce, pour que tremblent ceux qui me liront, et qu'ils bénissent leurs dieux d'or et d'argent de ce que leurs sacrifices aient été épargnés au ministre du Ciel.

Je suis né hors la loi dans un monde où j'étais destiné à jouer un rôle prépondérant. Ma mère était une brûlante et brillante lumière de la communauté des sages d'Écosse, et aux jours de sa virginité avait durement souffert de la persecution des saints. Mais il plut au Ciel que, pour éprouver sa foi, elle fût mariée à l'un des méchants, à un homme entièrement marqué de la lèpre du peché.

Autant aurait valu, dans l'espoir qu'ils s'accorderaient et s'amalgameraient, vouloir marier l'eau et le feu, plutôt que la pureté et la corruption. La nuit même de leur mariage elle s'enfuit de ses bras, et dès lors ses iniquités ne cessèrent de blesser la droiture de son cœur, à tel point qu'elle renonça entièrement à sa compagnie pour habiter un appartement particulier dans la même maison que lui.

Je fus le second fils de ce malheureux mariage, et, dès avant même ma naissance, mon père selon la chair renia toute parenté et tout lien avec moi, et refusa de s'intéresser aucunement à moi, sauf dans la mesure où l'y contraignait la loi, c'est-à-dire pour m'accorder une maigre pension; et n'eût éte un fidèle ministre de l'évangile, qui avait jadis instruit ma mère, je serais resté un hors-la-loi pour l'Église visible. Il me prit en pitié, et me reçut non seulement dans l'église, mais aussi dans le sein de sa propre demeure et de son ministère, et sous le ciel, c'est à lui que je dois les hautes conceptions et le glorieux pouvoir de distinguer entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, auquel j'avais atteint dès mon jeune âge. C'est lui qui orienta mes études dans le droit chemin, m'instruisit à la fois des

anciens et des doctrines de l'église réformée, et me désigna pour être son assistant et pour lui succéder dans son saint ministère. Je ne manquai aucune occasion de me perfectionner, particulièrement dans tous les points de détail de théologie auxquels mon révérend père et ma mère prenaient tant de plaisir, mais à la fin je devins si habile que j'etonnais mes parents et les fis se regarder avec stupeur. Je me souviens qu'on avait coutume, dans la maison de mon protecteur, de poser à la ronde le soir du Sabbat les questions du Petit Catéchisme. Il posait la première, ma mère la seconde, et ainsi de suite; chacun répondait à la question posée et posait la question suivante. Il échut à ma mère de me demander ce qu'est l'Appel Inefficace. Je donnai la réponse avec force et exactitude. Maintenant, madame, ajoutai-je, voici la question que je vous pose :

— Qu'est ce que l'Appel Inefficace?

— L'Appel Inefficace? Cela n'existe pas, Robert, dit elle.

— Mais si, madame, répondis-je, et votre réponse prouve combien vous répétez ces préceptes fondamentaux par cœur et sans y réfléchir. L'Appel Inefficace est l'*appel que l'Évangile adresse de l'extérieur* sans qu'il ait aucun effet sur le cœur des pécheurs impénitents et non régénérés. Tout le monde ne reçoit-il pas les mêmes appels, les mêmes avertissements, les mêmes enseignements, et les mêmes remontrances que nous? Et n'est-ce pas là l'Appel Inefficace? Ardinferry ne les reçoit-il pas? Patrick M'Lure ne les reçoit-il pas? Le Laird de Dalcastle et son héritier réprouvé ne les reçoivent ils pas? Et qui donc me dira que ce n'est pas cela l'Appel Inefficace?

— Quel enfant merveilleux! dit ma mère.

— J'ai bien peur qu'il devienne un vaniteux imbécile, dit le vieux Barnet, le domestique du ministre.

— Non, répondit le pasteur (que j'appellerai désormais mon père). Non, Barnet, c'est vraiment un enfant merveilleux; et ce n'est pas étonnant, car je prie depuis son enfance pour que ces talents lui soient prodigués; et croyez-vous que le ciel refuserait une prière aussi désintéressée? Non, c'est impossible. Mais ce qui m'épouvante, madame, continua-t-il, en se tournant vers ma mère, c'est qu'il est encore dans les chaînes de l'impiété.

— Dieu l'en préserve! s'écria ma mère.

— J'ai lutté durement et longuement avec le Tout-Puissant,

ajouta-t-il, mais je n'ai encore aucun gage certain qu'il soit accepté. J'ai certainement livré un dur combat, mais j'ai été repoussé par celui qui m'a rarement refusé ma requête; bien que je me sois servi contre lui de ses propres paroles et que j'aie tenté de le lier à sa promesse; il possède tant de détours dans la suprématie de sa puissance que j'ai été rejeté. Qu'il est épouvantable de se dire que notre bien-aimé est encore en dehors des remparts de l'alliance! Mais j'ai fait un vœu, et j'ai bon espoir.

Mon cœur frémissait de terreur à l'idée que je vivais encore comme un réprouvé, soumis par l'accident ou l'occurrence la plus triviale aux effroyables hasards de la mort, du jugement, et du malheur éternel; et je me mis en devoir de prier moi-même avec la plus grande ardeur. Je priais trois fois par jour, et sept fois le jour du Sabbat; mais plus mes prières étaient fréquentes et ferventes, plus je commettais de péchés. A cette époque, et ensuite pendant un laps de temps qui dura plusieurs années, je vécus dans un état d'esprit pitoyable et désespéré : car je me disais : « Si mon nom n'est pas écrit de toute éternité dans le livre de vie, il est vain de m'imaginer que mes vœux ou mes prières, ou celles de toute l'humanité réunie, pussent jamais m'y faire inscrire aujourd'hui. » Je m'étais soumis à de nombreux vœux, très solennellement contractés, et je les avais tous rompus sans exception. Et la violence de mon jeune chagrin me faisait bien voir qu'il n'y avait pour moi nul espoir. Je continuais à commettre à tout instant des péchés, tout en bataillant assidûment contre le péché, et tout en me repentant de chaque faute aussitôt qu'après l'avoir commise j'avais loisir de réfléchir. Mais, hélas! quel misérable état que cet état non régénéré, où tous les efforts vers le bien ne font qu'aggraver nos offenses! Je découvris que la lutte était vaine; car après m'être recueilli en mon cœur, je conclus ce qui suit : « Si je pouvais me repentir de tous mes péchés, et en répandre des larmes de sang, est-ce que je ne porte pas encore un poids de fautes originelles bien assez lourd pour m'écraser au fin fond de l'enfer? Je puis en vouloir à mes premiers parents d'avoir péché, mais de quelle façon me repentir de leurs péchés, voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre. »

Cependant, dans ces jours de dépravation et de corruption,

je portais déjà enracinés au fond de l'âme quelques-uns des principes qui devaient ensuite se faire jouer avec une si étonnante fécondité parmi les héros de la foi et des promesses. En particulier, j'éprouvais une grande indignation contre tous les méchants de ce monde, et j'ai souvent souhaité d'avoir le moyen de débarrasser la terre d'un aussi malfaisant fardeau. John Barnet, le domestique de mon révérend père, me déplaisait extrêmement; mais supposant qu'il faisait peut-être partie de ceux qui sont justifiés, je m'abstenais de lui faire aucun tort. Il triomphait toujours de moi, et quand nous étions seuls, dans la grange ou aux champs, il me reprochait mes défauts avec une telle sévérité que je n'avais plus le cœur de l'endurer. Il avait découvert quelques mensonges évidents dont je m'étais servi, et il m'en accusa un jour de telle manière que me dérober était impossible. J'avais les joues brûlantes de dépit, plus que de honte; et lui, persuadé qu'il m'avait sous sa coupe, triomphait sans la moindre pitié, et allait répétant que j'étais un égoïste et vaniteux vaurien, qui faisait semblant d'afficher une grande dévotion pour cacher un caractère entaché de sournoiserie; il ne serait pas étonné de me voir finir sur l'échafaud.

Son excès de sévérité me rendit un peu de courage, et je lui répondis ainsi :

— Qui t'a fait juge des actes ou du caractère des créatures du Tout-Puissant? Toi qui n'es à ses yeux qu'un ver de terre et non un homme? Qu'il te convient mal de distribuer les malédictions et les anathèmes! N'a-t-il pas construit ses demeures dans les cieux, et posé leurs fondations sur la terre, et comment un être tel que toi pourrait-il juger entre le bien et le mal, qui tous deux sont soumis à l'ouvrage de sa main, ni savoir quels sont les principes qui se contrarient dans l'âme de l'homme, se corrigent, se modifient, et s'améliorent mutuellement?

Je dis cela avec ce grand étalage de ferveur qui était si remarquable pour mon âge, et je m'attendais à voir le vieux Barnet absolument confondu; mais il ne fit que hocher la tête, et avec le sourire le plus exaspérant, s'écria :

— Et allez donc! Des sophismes aussi sublimes et aussi ridicules, on ne peut les entendre que d'une seule bouche, à

part la sienne. Pas besoin de faire faire des serments devant l'assemblée pour savoir quel est votre père, mon garçon. Pour moi, du premier jour où j'ai ouvert les yeux, je n'ai jamais vu de fils ressembler autant à son papa.

Là-dessus, il s'en alla, en disant avec une grimace de mauvaise humeur :

— Vous, fait pour l'honneur, et moi pour le déshonneur! Sale petit trognon que tu es!

Sur ma vie, le vieux brigand me paiera cela, me dis-je. Aussi allai-je demander à ma mère si John était un juste. Elle ne le savait pas, mais le supposait, et je ne trouvai chez elle aucun encouragement. J'allai trouver ensuite mon révérend père, et lui demandai son avis, sans beaucoup plus d'espoir de son côté. Il connaissait les élus pour ainsi dire d'instinct et aurait pu vous nommer, dans sa propre paroisse, et dans quelques paroisses voisines, tous ceux qui étaient nés dans l'enceinte de l'alliance et de la promesse, et tous ceux qui ne l'étaient pas.

— Je fréquente beaucoup votre domestique, le vieux Barnet, père, dis-je.

— C'est ce que je vois, mon petit, c'est ce que je vois, répondit-il.

— Je voudrais avoir la permission de ne pas trop le fréquenter, ajoutai-je, car je ne sais pas ce que vaut sa compagnie. John est-il un homme de bien, père?

— Eh bien! mon petit, comme ci comme ça. Moralement John est un homme de bien, mais il possède bien peu du levain qui fait les véritables justes, c'est-à-dire la foi. Je crains que le vieux Barnet, malgré tout son bagage de moralité, ne soit un réprouvé.

Mon cœur fut grandement réjoui par cette remarque; et je soupirai profondément, et inclinai la tête sur l'épaule. Le digne père s'en aperçut, et me demanda pourquoi; je répondis comme suit :

— Il est affreux de penser que j'ai fait tous les jours amitié et société avec quelqu'un dont le nom est écrit sur les feuillets aux lettres rouges du livre de vie; dont l'âme et le corps ont été de toute éternité destinés à la perdition éternelle, et que le sang de la rédemption ne pourra jamais, jamais racheter!

Père, c'est une chose terrible, et qui dépasse ma compréhension.

— Tant que nous sommes au monde, il nous faut bien nous mêler aux habitants du monde, dit-il; et les souillures qui nous atteignent du fait de cette promiscuité seront toutes lavées. Il est cependant de notre devoir d'éviter autant que possible la société des impies, de crainte qu'ayant part à leur péché nous ne nous trouvions avoir part à leur châtiment. John, cependant, est moralement un homme de bien, et il se peut encore qu'il obtienne la grâce.

— Je l'avais toujours cru jusqu'ici un homme de bien, dis-je, mais aujourd'hui il s'est livré sur votre réputation à quelques attaques si abominables que je frémis de penser à la méchanceté et à la malveillance de son cœur. Il me reprochait avec beaucoup d'impertinence quelque soi-disant faute, qui n'existait que dans son propre esprit jaloux, lorsque j'essayai de le détromper en raisonnant avec lui dans un esprit de calme discussion chrétienne. Mais comment croyez-vous qu'il m'ait répondu, monsieur? Par des grimaces, et en faisant la réflexion que des sophismes aussi ridicules et aussi sublimes n'avaient jamais pu sortir que d'une seule bouche, outre la mienne (c'était la vôtre) et qu'il n'était besoin d'aucun serment devant une assemblée d'église pour prouver qui était mon papa, car il n'avait jamais vu de fils ressembler autant que moi à son père.

— Il n'oserait pas, pour sauver son âme, ni même son pain quotidien, auquel il tient bien davantage, dire une chose pareille, petit; alors prenez garde à ce que vous dites, répondit mon révérend père.

— Il l'a dit en propres termes, et ne le désavouera pas, monsieur, m'écriai-je.

Mon révérend père tourna les talons dans un état de colère et d'indignation violentes, pour aller à la recherche de John, mais je demeurai à l'écart, et j'écoutai par la fenêtre de derrière; et j'espère que ce ne fut pas un péché si je me suis réjoui du dialogue qui s'y déroula, puisque c'était la victoire du juste sur l'impieté.

— Eh bien! John, voilà une belle journée pour bêcher la terre.

— Sûrement, Monsieur, il ne fait pas mauvais.

— Avez-vous de la gratitude au cœur, John, pour ces bénédictions temporelles?

— Je pense bien que nous avons tous de la gratitude, Monsieur, pour les bénédictions temporelles et les bénédictions spirituelles; mais ce n'est celui qui a le plus de gratitude au cœur qui fait le plus de belles phrases.

— J'espère que ce n'est pas pour moi que vous dites ça, John?

— Celui qui se sent morveux, s'il veut se moucher, moi je ne demande pas mieux, Monsieur.

— John, je n'aime pas ces insinuations. Vous avez une façon méchante et insolente de placer vos adages, que les hommes du siècle sont trop portés à mal interpréter, car il y a en tout cas au moins une chose déplaisante que l'on ne peut manquer de comprendre à vos tristes allusions.

— Allons donc, Monsieur, il n'y a que les méchants pour croire ça. Mes petites moqueries leur vont droit au cœur, ça leur donne un coup, et ils font la grimace.

— Voilà un mot dix fois plus grave que l'autre, John; c'est une insulte évidente : c'est une façon de me dire en face que vous me prenez pour un méchant.

— On ne peut rien sur ce qu'on pense, Monsieur.

— Non, mais ce qu'on pense vient généralement de ce qu'on a observé. Aussi je voudrais bien savoir, même de la bouche d'un mécréant, ce qui dans ma conduite autorise une pareille conclusion.

— Rien de particulier, Monsieur; je tire mes conclusions sur un homme de l'ensemble de son personnage, et ce n'est pas si souvent que je me trompe.

— Eh bien! John, quel serait donc à votre avis mon personnage?

— C'est un personnage de l'Écriture, que le vôtre, Monsieur, et je peux le démontrer.

— Je l'espère bien, John. Eh bien, quel est le personnage de l'Écriture dont vous trouvez que je me rapproche le plus?

— Devinez, Monsieur. Devinez. Je veux vous faire faire la démonstration.

— Eh bien! si c'est un personnage de l'Ancien Testament,

j'espère que c'est Melchisédech, car en tout cas vous ne pouvez nier qu'il y ait un point de ressemblance : je prêche, comme lui, la vérité. Si c'est un personnage du Nouveau Testament, je suppose que vous pensez à l'Apôtre des Gentils, dont je suis l'indigne représentant.

— Non, non, Monsieur, il y a bien mieux que ça, et bien plus ressemblant. Puisque vous me mettez au pied du mur, il faut bien que je parle. Vous êtes exactement le Pharisien, Monsieur, qui s'est rendu avec le pauvre Publicain pour prier au Temple ; et vous jouez tout à fait le même rôle en ce moment : vous vous dites en votre cœur : « Mon Dieu, je te remercie de n'être pas comme les autres hommes, et de ne pas ressembler à ce pauvre pécheur non régénéré, à ce mécréant de John Barnet. »

— J'espère pouvoir le dire en toute vérité.

— Et voilà, je vous ai dit que c'était comme ça! Mais écoutez-moi, maître. Vous avez devant vous le pauvre pécheur, John Barnet, votre bedeau et votre domestique; il ne voudrait pas changer avec vous, ni ses chances dans l'autre monde, ni sa conscience dans celui-ci, même pour dix fois tout ce que vous possédez — votre justification par la foi et tout le reste.

— Vous êtes extrêmement audacieux et impertinent, John, mais ce que disent les réprouvés ne saurait m'affecter : je suis venu seulement vous poser une question, à laquelle je désire une réponse sincère. Avez-vous jamais dit à personne que j'étais le véritable père du petit Robert?

— Allons donc, Monsieur! Eh là! Quelle horreur, Monsieur! J'aurais trop peur de dire une chose pareille. Je pense bien que le pilori, et la robe de bure, et peut-être même les fers auraient été mon partage si j'avais dit ça. Allons, allons, quelle horreur! Ça serait du propre pour un Melchisédech ou un Saint-Paul!

— John, vous êtes un vieux sacripant, et je désire que vous ne vous permettiez pas de me prendre pour objet de vos plaisanteries. Dites-moi, est-ce que vous osez dire ou penser que je suis le véritable père de cet enfant?

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de penser ce qui me plaît, Monsieur, et je ne peux pas m'en empêcher moi-même.

— Mais avez-vous jamais véritablement dit à quelqu'un qu'il me ressemblait, et qu'il tenait bien de son père?

— J'ai dit bien souvent qu'il vous ressemblait, Monsieur. Personne ne peut s'y tromper.

— Mais, John, il y a beaucoup de bonnes raisons pour ce genre de ressemblance, en dehors de la consanguinité. Elle dépend beaucoup des pensées et des sentiments de la mère; et il est probable que la mère de cet enfant, abandonnée par son indigne mari, dirigea ses pensées vers moi qui pouvais être son protecteur; cela peut avoir causé cette frappante ressemblance.

— Ah! ça se peut bien, Monsieur. Je ne peux pas dire.

— J'ai vu une dame, John, accoucher d'un négrillon, simplement parce qu'elle avait eu peur en voyant entrer brusquement son domestique nègre, et qu'elle avait été plusieurs heures sans pouvoir l'oublier.

— Ça se peut bien, Monsieur; mais je sais bien que si j'avais été le Laird, c'est une histoire qui n'aurait pas pris.

— Alors, John, vous êtes donc absolument persuadé, à cause d'une ressemblance fortuite, que cet enfant est mon fils?

— Ce qu'on pense n'est que vanité, Monsieur, ça vient sans qu'on le demande, ça part sans qu'on le renvoie, et on n'y peut rien. Je ne m'en vais pas vous dire ni que je crois qu'il est votre fils, ni que je ne crois pas qu'il est votre fils : alors ce n'est pas la peine de me questionner davantage.

— Alors écoutez ce que j'ai résolu, John. Si vous ne me promettez pas, sur la foi et sur l'honneur, de ne jamais de votre vie dire ni insinuer que cet enfant est mon véritable fils, je vous reprends les clefs de l'église, et je vous renvoie de ma maison.

John tira les clefs, et les jeta sur le gravier aux pieds du Révérend pasteur.

— Les voilà les clefs de votre église, Monsieur. Elles ne m'ont jamais fait beaucoup d'honneur depuis que vous en avez franchi le seuil. Voilà aujourd'hui trente-trois ans que je les porte, mais elles n'ont jamais été bien loin de brûler ma poche depuis qu'elles ont servi à vous faire entrer. Reprenez-les, et donnez-les à qui vous voudrez, et grand bien lui fasse. Le vieux John

ira peut-être coucher dans les granges comme les mendiants, ou au revers des fossés, mais il sera toujours maître de ce qu'il pense, et de l'exprimer ou non, comme il voudra.

Il quitta la demeure le jour même, et je fus content du bon débarras; car j'étais humilié d'être tellement sous l'autorité de quelqu'un qui vivait dans les chaînes de l'iniquité, et pour qui il me semblait n'y avoir aucun espoir, puisqu'il se faisait gloire de son insolence, et qu'il refusait de se soumettre au fidèle enseignement de son maître.

Ce fut à peu près vers cette époque que mon révérend père prêcha un sermon dont une phrase m'affecta de la façon la plus déplaisante. Elle laissait entendre que tous les péchés dont on ne s'est pas repenti engendrent de nouveaux péchés qui s'ajoutent à la liste de la même manière. J'étais absolument confondu de la multitude de mes fautes; car je me rendais compte qu'il y avait un grand nombre de péchés dont je n'avais jamais été capable de me repentir complètement, et un petit calcul me démontra que ces péchés, multipliés à tout instant, s'étaient élevés depuis longtemps au chiffre de cent cinquante mille à la minute, si bien que je ne voyais pas de fin à la série des pénitences auxquelles je m'étais soumis. Une vie entière n'eût pas suffi à me permettre d'atteindre le total, et puisque je me trouvais, pour autant que je pouvais en être certain, dans mon état naturel, et que la grâce de la pénitence m'était refusée — que fallait-il que je fasse, et qu'allait-il advenir de moi? En attendant, je continuais à pécher sans mesure; mais j'étais encore plus troublé par la multitude que par l'importance de mes fautes, et les toutes petites m'inquiétaient plus que celles qui etaient le plus détestables, parce que ces dernières avaient généralement pour heureux résultat de punir les méchants, les enfants insolents, et les femmes infidèles; et je me réjouissais, même alors, aux premiers jours de ma jeunesse, de servir de fléau à la main du Seigneur : nouveau Jéhu, Cyrus ou Nabuchodonosor.

Dans l'ensemble, je me souviens que je tombai dans une grande confusion quant à mes péchés et à mes pénitences; je ne savais ni où commencer ni comment continuer et souvent j'avais très grand peur d'être tout à fait séparé du Christ, et de m'apercevoir que Dieu me serait un feu dévorant. Je ne

pouvais pas m'empêcher de commettre continuellement de nouveaux péchés; mais alors on me traitait miséricordieusement, car on me faisait souvent m'en repentir de tout cœur, par les châtiments corporels qu'on m'infligeait quand on découvrait ces délits. J'étais particulièrement enclin au mensonge, et je ne peux qu'admirer la miséricorde qui m'a si libéralement pardonné tous ces péchés de jeunesse. Maintenant que je sais qu'ils sont tous effacés, et que je suis accepté, je peux les confesser d'autant plus librement : la vérité est qu'un mensonge préparait toujours la voie de l'autre, d'heure en heure, de jour en jour, et d'une année à l'autre; si bien que je me trouvais constamment emprisonné dans un labyrinthe de tromperies, dont il m'était impossible de me dégager. Si je savais que quelqu'un était selon Dieu, je lui aurais presque baisé les pieds; mais contre toute la partie charnelle de l'humanité, je me dressais constamment. J'avais de l'estime pour les vrais ministres de l'Évangile; mais le parti des prélats, et ceux qui prêchaient les bonnes œuvres, je les exécrais, et aujourd'hui encore je les tiens pour les pires et les plus détestables de tous les pécheurs.

Il n'y avait qu'un seul enfant dans l'école de M. Wilson qui fût toujours au-dessus de moi dans toutes les disciplines. Je luttais contre lui d'année en année, mais toujours en vain : car c'était un enfant très impie, et j'étais convaincu qu'il s'entendait avec le Démon. En fait, on croyait dans tout le pays que sa mère était sorcière; et je fus à la fin convaincu que ce n'était pas une intelligence humaine qui me battait si facilement en latin, quand j'avais si souvent veillé toute la nuit avec mon révérend père pour apprendre une leçon dans tous ses détails. Je lisais souvent aussi bien et quelquefois mieux que lui; mais dès l'instant où M. Wilson s'occupait de nous, mon adversaire me dépassait d'un bond. Je résolus (comme je savais qu'il était un impie, et faisait partie des enfants asservis au Démon), de me venger de lui, et de l'humilier d'une manière ou de l'autre. Aussi ne perdais-je aucune occasion d'exciter le maître contre lui, et je réussis plusieurs fois à le faire battre sévèrement pour des fautes dont il était innocent. Je peux difficilement décrire la joie qui me remplissait le cœur à voir souffrir un impie, car s'il ne le méritait pas pour une

chose, il le méritait largement pour d'autres. Il se trouvera peut-être des gens pour estimer que c'était de ma part un grand péché : mais je dis que non, car je l'ai fait comme un devoir, et ce que l'homme ou l'enfant fait pour le bien ne saurait jamais être ajouté à la somme de ses fautes.

Cet enfant, dont le nom était M'Gill, s'occupait, à toutes ses heures de loisir, à dessiner de profanes images d'animaux, d'hommes, de femmes, de maisons, d'arbres, bref, de tout ce qui lui tombait sous les yeux. Ces choses profanes faisaient souvent sourire le maître et il les admirait; aussi je commençai à m'y essayer moi-même en secret. A peine avais-je une fois simplement essayé de dessiner une figure d'homme, que je m'aperçus que j'avais reproduit les traits de M. Wilson. Ils étaient si caractéristiques qu'on ne pouvait pas facilement s'y tromper, et j'étais si content et si amusé de la drôlerie et de la ressemblance de ce que j'avais dessiné que je me mis à rire sans mesure. Je n'essayai rien d'autre; et je l'essayai dans toutes les poses où l'on peut imaginer un homme et un maître d'école. Je travaillai souvent pendant des heures à cette ressemblance, et je ne mis pas longtemps à me rendre si bien maître de mon dessin que j'aurais pu l'exécuter dans n'importe quelle pose, presque à l'improviste. J'emportai alors le cahier d'algèbre de M'Gill chez moi, et j'y fis tranquillement de place en place de grossières caricatures de M. Wilson, quelques-unes dans des poses tout à fait ridicules. J'attendais avec grande impatience la découverte de ce trésor; mais le cahier se trouvant être un de ceux dont M'Gill ne se servait pas, je vis qu'il faudrait peut-être longtemps avant que je pusse jouir de l'aboutissement de mon magnifique plan : aussi, avec toute l'habileté dont j'étais capable, je l'apportai sous les yeux de notre magister. Mais je n'oublierai jamais la rage qui se mit à briller dans le visage du tyran! Je fus véritablement terrifié rien qu'à le voir, et à l'entendre je me mis à trembler. M'Gill fut convoqué, et interrogé sur les odieuses caricatures. Il affirma carrément n'en avoir fait aucune. Mais lorsque le maître lui demanda de qui elles étaient, il ne put le dire, mais assura que c'était quelque mauvais tour. M. Wilson, je crois, commença un instant à hésiter; mais les preuves contre M'Gill étaient si fortes qu'à la fin ses solennelles affirmations d'innocence ne servirent qu'à

aggraver son crime. On ne connaissait personne à l'école, en dehors de lui, qui sût dessiner, et c'est sur lui que tomba tout le poids de la vengeance du tyran. Elle fut effroyable; et j'eus un moment l'espoir qu'il laisserait le coupable sans vie. Celui-ci, cependant, quitta l'école pour plusieurs mois, parce qu'il ne voulait pas revenir se faire punir pour les fautes des autres, et je fus le roi de la classe.

A la longue les choses s'arrangèrent entre les parents de M'Gill et le maître d'école, mais à ce moment-là, j'avais pris de l'avance sur lui, et jamais je ne me suis donné tant de mal de ma vie pour garder l'avantage. Ce fut en vain : les puissances d'enchantement prévalurent, et les larmes aux yeux je fus de nouveau rabaissé. Je n'y trouvai qu'un seul remède. et, poussé au désespoir, je le mis en pratique. Je fis un mensonge à son endroit. J'allai hardiment trouver le maître et je lui dis que j'avais entendu M'Gill le maudire de la façon la plus révoltante, et le couvrir des pires insultes. Il appela M'Gill et l'accusa : le jeune et fier effronté fut tellement stupéfait de cette épouvantable accusation que son visage s'empourpra, et que ses paroles de dénégation s'étranglèrent dans sa gorge. Sa culpabilité était manifeste, et il fut encore magnifiquement fouetté; puis honteusement et pour toujours chassé de l'école, comme vaurien incorrigible.

C'était une grande victoire de gagnée, et je m'en réjouis et en triomphai excessivement. Cependant, elle faillit presque me coûter la vie; car peu de temps après je rencontrai M'Gill dans la campagne, sur quoi il s'avança pour m'accuser d'être un menteur, et me défia de me battre avec lui. Je refusai, et déclarai que je le considérais indigne de mon attention; mais il ne voulait pas me lâcher, et me dit finalement qu'ou bien lui me rosserait, ou bien moi je le rosserais, puisqu'il n'avait pas d'autre moyen de se venger d'un pareil scélérat. J'essayai de l'intimider, mais n'y parvins pas; et je crois que j'aurais donné tout ce que je possédais au monde pour être débarrassé de lui. Il finit par me donner d'abord des coups de pied, puis par me frapper au visage, et comme il était à la fois plus âgé et plus fort que moi, je crus qu'il ne me convenait guère de souffrir patiemment pareille insulte. Je me rendais cependant bien compte que le pouvoir démoniaque qu'il tenait de sa

mère finirait par l'emporter; la terreur que j'en avais, ou bien le sentiment de lui avoir fait tort, m'affaiblirent si bien le bras que je me battis misérablement, et que j'eus bientôt tout à fait le dessous. Ma défaite était si complète que je m'agenouillais déjà pour lui demander pardon lorsqu'il me vint une autre idée : je me jetai la face contre terre, en implorant intérieurement le secours du Ciel, et je me sentis au même moment pour ainsi dire certain que ma prière avait été entendue, et serait exaucée. Pendant que j'étais dans cette humble posture, le rustre me donnait des coups de pied et m'insultait; mais ayant repris courage, je me relevai et lui fis face une nouvelle fois. Nous avions à peine recommencé à nous battre que je vis un homme se hâter vers nous; sur quoi je poussai un cri de joie, et y allai courageusement; mais un second coup d'œil me donna la certitude que l'homme était le vieux John Barnet, à qui j'avais également fait tout le mal en mon pouvoir; pris entre ces deux impies je ne pouvais espérer que la justice, je sentis mon bras faiblir encore, et celui de mon adversaire l'emporta. Je fus renversé et très cruellement brutalisé, et le brigand me frappait tout son saoul à coups de pied et à coups de poing lorsque le vieux John Barnet arriva, tout essoufflé d'avoir couru, et d'une seule gifle jeta mon adversaire au sol. « Attrapez ça, monsieur! dit John, pour vous apprendre de meilleures manières. Allons donc, mon gars! Quand on se bat, on est régulier. Grand Dieu, est-ce que c'est d'un gentilhomme, de tomber à coups de pied et à coups de poing sur un gars qui est à terre? »

Quand j'entendis cette intervention bienveillante et inattendue je recommençai à reprendre courage, et je bondis pour me précipiter sur mon adversaire; mais John, sans mot dire, se mordit la lèvre, et me saisissant au collet, me jeta à terre. M'Gill le supplia de rester là pour faire l'arbitre, et de nous laisser finir la bataille; car, ajouta-t-il, « c'est un menteur et un scélérat, et il en mérite dix fois plus que je ne peux lui en faire. »

— Je sais bien qu'il est tout ce que vous dites, et bien davantage, mon gars, répondit John. Mais qui me dit que vous ne valez pas autant, ou pire? Ça ne vous fait honneur ni à l'un ni à l'autre d'être à vous déchirer comme des chiens.

John se planta entre nous le gourdin levé, en menaçant d'abattre le premier qui essaierait de lever la main contre l'autre; mais ne nous voyant aucunement disposés à nous séparer, il me ramena à la maison en me faisant avancer devant lui comme du bétail, et en montant soigneusement la garde derrière moi, pour empêcher M'Gill de suivre. Je me sentis très obligé à John, et cependant je me plaignis à ma mère de son intervention, et le vieux pécheur officieux ne récolta pas de remerciements pour sa peine.

Comme j'écris seulement de mémoire, je ne me rappelle rien de plus qui dans ces premiers temps vaille le moins du monde la peine d'être rapporté. J'étais un grand pécheur, un pécheur transcendant, je l'avoue. Mais j'avais encore l'espoir du pardon car mes péchés ne venaient jamais de principes, mais d'accidents, et que j'essayais toujours de me repentir en gros de ces péchés, parce qu'un par un c'était impossible, et bien que je ne pusse pas toujours réussir dans mes tentatives, ce n'était pas de ma faute; la grâce du repentir m'étant refusée, je ne me considérais nullement responsable de l'échec. De plus, il y avait de nombreux péchés parmi les plus mortels dans lesquels je ne suis jamais tombé, car je redoutais ceux que la Révélation désigne comme péchés entraînant l'exclusion, et je m'en gardais constamment. En particulier, je parvins à mépriser, sinon à exécrer la beauté des femmes, et à la considérer comme le plus grand piège auquel est sujette l'humanité, et j'eus beau me voir accuser d'être un monstre et un malheureux par les jeunes gens et les jeunes filles, et même par les vieilles femmes (parmi lesquelles ma mère) je me faisais gloire d'en être arrivé là; et encore aujourd'hui, je suis reconnaissant d'avoir échappé au plus dangereux de tous les pièges.

Je m'abstins aussi des péchés d'idolâtrie et de foi erronée, qui tous deux sont mortels par nature; et dans l'ensemble je crois n'avoir pas alors manqué, je veux dire tout à fait manqué à plus de quatre commandements sur dix; mais malgré tout, j'avais assez de bon sens pour ne pas estimer que mes bonnes œuvres, ou mes mauvaises actions, pussent avoir la moindre influence sur les décrets éternels de Dieu à mon égard, que ce soit pour m'accepter ou pour me réprouver. Je dépendais entièrement de la générosité de la libre grâce, je tenais toute

la bonne conduite de l'homme pour autant de misérables haillons et je croyais à cette essentielle et magnifique vérité selon laquelle plus le croyant est lourdement chargé de fautes, mieux il est accueilli au trône de la grâce. Et j'ai des raisons de penser que c'est à cette soumission et à cette croyance que je dois d'y avoir enfin été accepté.

J'en arrive maintenant à la période la plus importante de mon existence — la période qui a modelé mon personnage, et influencé tous les actes de ma vie — sans laquelle le récit détaillé de ces actes ne serait qu'une narration sans objet — un fatras monotone — une harangue sans intérêt — bref, une chose de rien. Tandis que désormais, oh! désormais il faut que ce soit le récit d'actes grands et terribles, accomplis par la puissance et sur l'ordre du ciel. *Amen.*

Comme le roi pécheur d'Israël, j'avais toute une saison marché benoîtement devant le Seigneur. J'avais été humilié pour mes fautes, et autant que je puisse m'en souvenir j'avais déploré qu'elles fussent si nombreuses et si détestables. De plus, mon révérend père m'avait interrogé chaque jour sur l'état de mon âme, et mes réponses semblaient quelquefois lui donner satisfaction, et quelquefois non. Quant à ma mère, elle revenait sans cesse sur le sujet de ma foi; cependant, j'avais beau la savoir chrétienne, j'avoue que j'ai toujours méprisé ses diverses instructions, et que je n'avais guère de respect pour sa personne. Si ce fut crime de ma part, je n'y ai jamais rien pu. Je l'avoue aisément, et je crois que ce fut un châtiment que le ciel lui infligea pour quelque péché commis jadis, et que je n'avais pas pouvoir d'agir envers elle autrement que je ne l'ai fait.

C'est dans cet état d'esprit que j'étais lorsque mon révérend père se leva un matin de sa chaise, et venant à ma rencontre quand j'entrai dans la pièce, me prit dans ses bras pour me souhaiter la bienvenue dans la communauté des justes sur la terre. La stupeur m'ôta la parole, et je ne pus répondre que par des regards d'étonnement. Ma mère aussi vint à moi et m'embrassa; et après avoir pleuré et répandu d'innombrables bénédictions sur ma tête, elle m'accueillit aussi dans l'assemblée des *justes rendus parfaits*. Puis ils me prirent chacun par une main, et mon révérend père m'expliqua comment il avait pour

moi lutté avec Dieu, comme l'avait fait le patriarche de l'ancien temps, non seulement une nuit, mais des jours et des années entières, et dans l'amertume et l'angoisse du cœur; mais qu'enfin c'est lui qui l'avait emporté, et qu'il avait maintenant obtenu l'assurance si longtemps et si ardemment désirée que j'étais accepté par le Tout-Puissant, grâce aux mérites et aux souffrances de son Fils. Que j'étais maintenant justifié, adopté au nombre des enfants de Dieu — mon nom écrit dans le livre de vie de l'Agneau, et qu'aucune de mes fautes ni aucun de mes actes futurs, ni aucun de ceux des autres hommes, ne sauraient changer le décret. « Toutes les puissances des Ténèbres, ajouta-t-il, ne seront jamais capables de vous arracher de nouveau des mains de votre Rédempteur. Et maintenant mon fils, soyez fort et fidèle dans la vérité. Tournez-vous contre le péché, et contre les pécheurs, et résistez même jusqu'au sang, comme l'ont fait beaucoup de fidèles dans notre pays, et votre récompense sera doublée. La lettre et l'esprit de Celui qui ne saurait se tromper m'assurent que vous êtes accepté, et votre sanctification et votre repentir éternels suivront en leur temps. Réjouissez-vous et rendez grâce, car vous êtes comme un brandon arraché de la fournaise, et votre rédemption est désormais certaine et accomplie. »

Je pleurai de joie de me voir ainsi certain d'être délivré de tout péché, et désormais incapable de perdre mon nouvel état. Je m'élançai dans les champs et dans les bois, pour répandre mon âme en prières devant le Tout-Puissant et le remercier de sa bonté envers moi; tous mes nerfs débordaient d'une vie nouvelle; j'avais l'impression que j'aurais pu voler dans les airs, ou bondir par-dessus la cime des arbres. L'enthousiasme me soulevait pour ainsi dire bien au-dessus de la terre et des créatures pécheresses qui s'y traînent; et je m'imaginais être un aigle parmi les enfants des hommes, je planais dans les hauteurs, et je regardais avec pitié et avec mépris les créatures qui rampaient en bas.

Tandis que j'allais ainsi mon chemin, je m'aperçus qu'un jeune homme mystérieusement apparu s'avançait vers moi. Tout occupé de ma propre contemplation, j'essayai de l'éviter; mais il se jeta en travers de ma route, si bien qu'il ne m'était guère possible de ne pas le rencontrer; et de plus, je sentais une

sorte d'invisible puissance qui m'attirait vers lui, quelque chose qui ressemblait à la force d'un enchantement, et à quoi je ne pus résister. Quand nous approchâmes l'un de l'autre nos yeux se croisèrent, ét je ne pourrai jamais décrire les étranges sensations qui me firent frémir de la tête aux pieds en cet instant terrible, instant pour moi gros des plus formidables conséquences; début d'une série d'aventures qui ont été pour moi une énigme, et qui seront une énigme pour le monde quand je n'y serai plus. Ce temps-là viendra maintenant bientôt, plus tôt que ne le peuvent imaginer ceux qui ne connaissent pas le tumulte de mes pensées et les tourments de mon cœur; et lorsqu'il sera venu et passé, lorsque ma chair et mes os auront pourri, et que mon âme aura rejoint son éternelle demeure, alors les fils des hommes réfléchiront aux événements de ma vie, et stupéfaits et tremblants, tremblants et stupéfaits, ils se demanderont comment pareilles choses peuvent exister.

Le jeune étranger et moi approchâmes l'un de l'autre en silence, et lentement, chacun les yeux fixés sur l'autre. Nous approchâmes jusqu'à un mètre l'un de l'autre, puis nous arrêtâmes pour nous regarder, en nous mesurant chacun des pieds à la tête. Quelle fut ma stupeur de m'apercevoir qu'il était le même être que moi! Les vêtements étaient les mêmes jusqu'au plus petit détail, identique était la silhouette, et l'âge apparent; et la couleur des cheveux, et les yeux, et dans la mesure où je pouvais me fier au souvenir de propres traits vus dans une glace, les traits aussi étaient identiquement les mêmes. J'imaginai tout d'abord que j'avais une vision, et que c'était mon ange gardien qui m'était apparu à cet instant si important de ma vie; mais cet être singulier sut lire ma pensée dans mes regards, et dit avant moi les mots mêmes que j'allais prononcer.

— Vous croyez que je suis votre frère, dit-il; ou que je suis votre seconde moitié; je suis en effet votre frère, non pas selon la chair, mais parce que j'ai foi dans les mêmes vérités et parce que je crois au même mode de rédemption, et que je n'estime rien de plus grand ni de plus glorieux sur la terre.

— Vous êtes alors le compagnon le mieux adapté à l'état où je suis aujourd'hui, répondis-je. Car ce jour est à mon cœur un jour de grande joie. Je m'en vais rendre grâce au Très-Haut de m'avoir racheté des chaînes du péché et du malheur.

Si vous voulez participer de tout cœur et les mains jointes aux actions de grâce de ma jeunesse, nous irons tous deux prier ensemble; sinon, allez votre chemin, et j'irai le mien.

— Ah! vous pouvez imaginer avec quel plaisir je vous accompagnerai pour partager vos hautes dévotions, dit-il avec ferveur. Votre état est éminemment enviable; mais je l'ai appris, et je viens à vous comme un humble disciple, pour être initié à la véritable voie du salut en m'entretenant avec vous, et peut-être pour être aidé de vos prières.

Cette façon de me parler augmenta beaucoup mon orgueil spirituel, et je commençai à faire le précepteur, et à poser à ce jeune homme extraordinaire des questions sur ses principes religieux, en lui disant clairement que s'il était de ceux qui espèrent être acceptés de Dieu pour leurs œuvres, je n'aurais aucun rapport avec lui. Il renia immédiatement ces principes, avec la plus grande véhémence, et déclara qu'il approuvait ma foi. Je demandai s'il croyait aux décrets éternels et irrévocables de Dieu pour le salut et la condamnation de toute l'humanité? Il répondit que oui : oui, quelle signification aurait tout ce qu'il croyait par ailleurs, s'il ne croyait pas cela? Nous continuâmes alors à mettre en commun tous les points de notre croyance; et tout ce que je suggérais, il l'approuvait, et à ce que je crus ce jour-là, il le portait souvent aux extrêmes, si bien que j'avais une secrète terreur qu'il n'avançât des blasphèmes. Il était si habile, et il avait pour tout ce que je disais une telle déférence, que j'étais tout à fait charmé, et qu'en même temps j'éprouvais devant lui une sorte d'épouvante que je ne comprenais pas, et fus plusieurs fois saisi du désir involontaire d'échapper à sa présence par une retraite soudaine. Mais il semblait constamment anticiper mes pensées, et ne manquait pas de me détourner de mon propos en donnant à la conversation une tournure qui m'intéressait particulièrement. Il prit soin de s'attacher au thème de l'impossibilité où se trouvaient désormais de se perdre ceux qui avaient été acceptés et reçus dans l'alliance avec Dieu, car il semblait savoir que c'est dans cette confiance, et dans cette assurance, que reposaient tous mes espoirs.

Nous allâmes d'un endroit à l'autre, et toute la journée y passa. Mon esprit était demeuré tout le temps dans un état

d'agitation qui ressemblait au mouvement d'un tourbillon, et lorsque nous en vînmes à nous séparer, je découvris que le but pour lequel j'avais gagné les champs avait été négligé, et que j'avais été détourné de l'adoration de Dieu en prêtant attention aux dogmes et aux discussions de cet être singulier et inconcevable, qui semblait connaître plus de choses et posséder plus de science que toutes les personnes que je connaissais réunies.

Nous nous séparâmes en exprimant mutuellement nos regrets, et lorsque je le quittai j'éprouvai une délivrance, et j'eus en même temps vaguement conscience que je n'allais pas en être délivré comme cela, mais qu'il serait probablement une relation qui s'attacherait à moi pour le bien ou pour le mal. J'étais stupéfait de son intelligence et de ses universelles connaissances; mais quant à sa ressemblance avec moi, elle était tout à fait inexplicable. Il était toujours le même en toutes choses, et cependant ce n'était pas toujours vrai; car je remarquai plusieurs fois, lorsque nous parlions de certains théologiens et de leurs principes, que son visage prenait quelque chose de leur ressemblance; et je fus frappé de ce que, en coulant ses traits dans le moule d'autrui, il pénétrait immédiatement leurs conceptions et leurs sentiments. J'avais été grandement flatté, et grandement intéressé par sa conversation; si elle m'avait fait du bien, ou du mal, je ne saurais le dire. J'avais été détourné de rendre grâces à mon généreux Créateur de sa grande bonté pour moi, et je rentrai à la maison comme j'en étais parti, mais sans le même enthousiasme, et le cœur moins léger. J'ai bien motif de me rappeler le jour où j'ai été pour la première fois reçu au nombre des enfants de Dieu, et fait héritier de tous leurs privilèges et où j'ai rencontré pour la première fois ce mystérieux compagnon qui depuis ce jour-là parvint à s'introduire dans toutes mes affaires, aussi bien spirituelles que temporelles, et jusqu'à cet instant même où j'en écris le récit. C'était le 25 mars 1704, et je venais juste d'entrer dans ma dix-huitième année. S'il me sied de remercier Dieu des événements de ce jour-là, ou de les regretter, voilà qui est demeuré caché à mon entendement bien que j'aie tenté de l'apprendre avec crainte et tremblement; et j'ai maintenant perdu tout espoir de jamais découvrir la véritable portée de

ces événements tant que ne sera pas venu le jour où mes comptes seront arrêtés et réglés dans un autre monde.

Quand je revins à la maison, j'allai tout droit dans le salon où ma mère était assise toute seule. Elle se leva en sursaut et poussa un cri étouffé.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Robert? s'écria-t-elle. Mon cher enfant, qu'est-ce qui t'arrive?

— Est-ce qu'il m'arrive quelque chose? répondis-je. Il me semble que c'est vous qui n'allez pas, et que vous perdez la tête ou que vous avez la berlue, car moi je n'ai rien.

— Ah! Robert, tu es malàde, s'écria-t-elle. Tu es très malade, mon cher enfant; tu es tout changé; ta voix et tes façons d'être ont changé. Ah! Jane, allez vite au bureau dire à M. Wringhim de venir tout de suite parler à Robert.

— Je vous en conjure, femme, modérez-vous, répondis-je. Si vous laissez votre folie vous troubler le jugement de cette façon, je quitterai la maison. Qu'est-ce que vous voulez dire? Je vous répète que je n'ai rien : je ne me suis jamais senti mieux.

Elle poussa un cri, et s'élança entre la porte et moi, pour me barrer la retraite : entre temps mon révérend père entra, et je n'ai pas oublié le regard qu'il porta, à travers ses lunettes, d'abord sur ma mère, et ensuite sur moi. Ses yeux me parurent brûler comme des flammes, et il me fit peur, ce qui, je suppose, me donna un air moins tranquille que je ne l'aurais eu autrement.

— Que veut dire tout cela? dit-il. Madame! Robert! Que se passe-t-il ici?

— Oh! monsieur, notre enfant! s'écria ma mère; notre cher enfant, M. Wringhim! Regardez-le, et parlez-lui : il va mourir ou bien il a un transport, monsieur!

Il me regarda d'un air très inquiet; en murmurant quelques phrases à part soi, puis en me prenant par le bras, comme pour me tâter le pouls, il me dit, d'une voix défaillante :

— Quelque chose vous est sûrement arrivé, au corps ou à l'esprit, petit, car vous avez tellement changé depuis ce matin que je ne vous aurais pas reconnu. Avez-vous eu un accident?

— Non.

— Avez-vous vu un spectacle qui ne soit pas dans l'ordre ordinaire de la nature?

— Non.

— Alors, je crains que Satan ne se soit occupé de vous, et ne vous ait tenté de façon extraordinaire dans ce jour le plus important de votre vie?

Mon esprit fit retour vers mon compagnon de la journée, et l'idée qu'il pût être un envoyé du Démon me fit une telle impression que je fus incapable de répondre.

— Je vois ce qu'il en est, dit-il; vous avez le cœur troublé, et je ne doute pas que l'ennemi de notre salut ne s'en soit pris à vous. Dites-moi s'il a eu raison de vous, ou non?

— Non, mon cher père, répondis-je. Avec la force que donne le Seigneur, j'espère lui avoir résisté. Mais en vérité, s'il s'est occupé de moi, je ne le savais pas. Je n'ai parlé aujourd'hui qu'à un un seul étranger, que j'ai pris plutôt pour un ange de lumière.

— C'est l'une des ruses les plus profondes du Démon que d'apparaître ainsi, dit ma mère.

— Femme, la paix ! dit mon révérend père. Tu ne saurais prétendre enseigner ce que tu ne connais pas. Dites-moi, petit: cet étranger que vous avez rencontré, partageait-il les principes religieux dans lesquels je vous ai élevé?

— Oui, il les partageait tous, et de la façon la plus entière, répondis-je.

— Alors celui avec qui vous vous êtes entretenu n'était pas un envoyé du Malin, dit-il : car c'est là la doctrine qui a été faite pour renverser les principautés et les puissances, l'empire et le pouvoir du royaume des ténèbres. Prions.

Après avoir passé environ un quart d'heure à de solennelles et sublimes actions de grâces, ce saint homme pasteur de Jésus-Christ révéla que le jour suivant serait considéré par la famille comme un jour de solennelles actions de grâces, et qu'il se passerait en prières et en louanges, parce que l'un des membres de la famille avait été appelé et élu; ou plutôt parce que la révélation en avait été faite sur la terre, en même temps que la confirmation dans le ciel.

Le lendemain fut pour moi une journée d'exultation sacrée. Mon révérend père commença par m'imposer les mains, et par

me bénir, puis il me consacra au Seigneur de la façon la plus terrible et la plus impressionnante. Ce n'est pas de manière ordinaire qu'il accomplit ce rite solennel, car il le fit avec tout le zèle et l'enthousiasme d'un fidèle de la vraie cause, et d'un champion du parti qu'il avait épousé. Il prononça les étonnantes paroles que voici, que j'ai gardées au fond du cœur comme un trésor.

— Je Te le donne à Toi uniquement, à Toi entièrement, à Toi pour toujours. Je le consacre à Toi, corps et âme, esprit et cœur. Ce n'est pas comme les impies de ce monde, ou comme les mercenaires d'une Église qui se réclame outrageusement de Ton nom, que je consacre à Toi ce serviteur, ni dans les mots et les termes appris par cœur, et dictés par les suppôts de l'Antéchrist; mais ô Seigneur, je le remets dans Ta main comme un capitaine met une épée dans la main de son souverain pour porter le ravage parmi ses ennemis. Qu'il soit une arme à deux tranchants dans Ta main, et une lance qui sorte de Ta bouche, pour abattre, renverser et détruire, et puissent les ennemis de Ton église s'effondrer devant lui, et devenir fumier pour engraisser la terre.

Dès cet instant, je compris que ce décret m'ordonnait d'être non pas un ministre, mais un champion de l'Évangile, et d'effacer les ennemis du Seigneur de la surface de la terre; et je m'en réjouis, car par nature je préférais frapper les pécheurs de l'épée plutôt que les haranguer en chaire, et essayer d'obtenir un résultat que Dieu, du fait de la prédestination absolue, avait pour toujours rendu impossible. Plus j'y réfléchissais, et plus je me rendais compte de la sottise et de l'illogisme des pasteurs qui passent leur vie à essayer de réprimander les pécheurs pour les convaincre de faire ce qu'il n'est pas en leur pouvoir de faire. Puisque Dieu avait décidé de toute éternité du sort de tout être qui doit naître d'une femme, combien il est vain pour l'homme de tenter de sauver ceux que leur Créateur a par décret irrévocable condamnés à la perdition. Il m'était impossible de ne pas croire la doctrine que le meilleur des hommes m'avait enseignée, et qu'il faisait reposer sur l'ensemble des Écritures, et cependant elle me faisait paraître absolument contradictoire toute l'économie du monde chrétien. Qu'il eût été plus sage, pensai-je, de commencer

par passer les pécheurs au fil de l'épée! Car tant que cela n'aura pas été fait, les saints ne pourront jamais hériter en paix de la terre. Si j'avais l'honneur de servir d'instrument pour commencer cette grande œuvre de purification, je m'en réjouirais. Mais alors, où en trouverais-je les moyens et sous la direction de qui me faudrait-il commencer? Une seule chose était claire : j'appartenais désormais au Seigneur et c'était à moi de me dépenser pour son service. Oh! si j'avais une armée à ma disposition, c'est alors que je serais comme un feu dévorant parmi les ouvriers de l'iniquité!

Tout plein de ces grandes idées, je me hâtai à travers la ville, et je gagnai de nouveau le chemin privé qui traverse les champs et les bois de Finnieston, où mon révérend précepteur avait le privilège de se promener pour travailler et dont il possédait une clef qui était toujours à ma disposition. Près d'une des barrières, j'aperçus un jeune homme assis dans une pieuse posture, à lire une Bible. Il se leva, souleva son chapeau, et me fit une révérence, que je rendis; puis je continuai ma route. Je n'avais pas encore tout à fait franchi la barrière qu'il me vint brusquement à l'idée que je reconnaissais le visage du jeune homme, que c'était un de mes amis intimes et que j'aurais dû lui parler. Je repris mon chemin, puis je revins sur mes pas, puis j'avançai encore, tout en essayant de me rappeler qui c'était; mais j'en fus totalement incapable. Il y avait cependant dans son aspect et ses façons une fascination qui me ramenait vers lui malgré moi, et je résolus d'aller le trouver, ne fût-ce que pour lui parler et voir qui c'était.

Je vins à lui pour lui parler, mais il était tellement plongé dans son livre, que j'eus beau lui adresser la parole, il ne leva pas les yeux. Je regardai aussi le livre, qui me parut encore être une Bible et qui avait des colonnes, des chapitres, et des versets; mais il était dans une langue que j'ignorais absolument, et tout quadrillé de lignes et de versets imprimés en rouge. Une sensation semblable à une décharge électrique me parcourut, au premier coup d'œil que je jetai sur ce livre mystérieux, et je demeurai immobile. Le jeune homme leva les yeux, sourit, ferma son livre, et le rangea contre son sein.

— Vous avez l'air singulièrement ému d'avoir vu mon livre, cher monsieur, dit-il tranquillement.

— Au nom de Dieu, quel est ce livre? répondis-je. Est-ce une Bible?

— C'est la Bible dont je me sers, Monsieur, dit-il mais je vais cesser de la lire, car je suis heureux de vous voir. Dites-moi, n'est-ce pas un saint jour de fête pour vous?

Je le fixai dans les yeux, mais sans répondre, tant j'avais les sens bouleversés.

— Ne me reconnaissez-vous pas? dit-il. Vous avez l'air un peu perdu. N'avons-nous pas eu hier, vous et moi, quelques doux entretiens d'amitié?

— Je vous demande pardon, Monsieur, répondis-je. Mais sûrement, si vous êtes le jeune gentilhomme avec qui j'ai passé la journée hier, vous avez comme le caméléon l'art de changer d'apparence, je ne vous aurais jamais reconnu.

— Mon aspect change avec ce que j'apprends et ce que j'éprouve, dit-il. C'est chez moi une particularité de nature, dont je ne suis pas entièrement maître. Si je contemple attentivement les traits de quelqu'un, les miens prennent peu à peu la même apparence et les mêmes caractéristiques. Et qui plus est, en contemplant un visage, non seulement je pénètre sa ressemblance, mais en même temps qu'à sa ressemblance, je pénètre ses idées aussi bien que sa manière de les ordonner, de telle sorte, voyez-vous, qu'en regardant attentivement quelqu'un j'arrive peu à peu à lui ressembler, et en arrivant à lui ressembler, je parviens à m'emparer de ses pensées les plus secrètes. C'est là, comme j'ai dit, une particularité de ma nature, un don de Dieu qui m'a créé; mais savoir s'il m'a été ou non accordé comme une bénédiction, c'est ce que lui-même n'ignore pas, ni moi non plus. De toute façon, j'ai le privilège de pouvoir ne jamais me tromper sur une personne qui m'intéresse.

— C'est une qualité très rare, répliquai-je, et je donnerais tout pour la posséder. Il semble donc qu'il soit inutile de mentir avec vous, puisque vous pouvez n'importe quand nous tirer du cœur les pensées les plus secrètes? Vous connaissez déjà mon vrai caractère?

— Oui, dit-il, et c'est cela qui m'attache à vous. En prenant hier votre ressemblance, j'ai découvert votre caractère, et je n'ai pas été moins stupéfait de la profondeur et de l'ampleur

de vos pensées que de la grandeur héroïque à laquelle je voyais ces pensées s'unir. Et maintenant, outre cela, vous êtes consacré à la grande œuvre du Seigneur; voilà pourquoi j'ai résolu de m'attacher à vous aussi étroitement que possible, et de vous servir en tout dans la mesure où mes pauvres capacités me le permettent.

J'avoue que j'ai été grandement flatté d'entendre un jeune homme aux qualités si supérieures faire à mes capacités ces compliments; un jeune homme qui, à une modestie et à une amabilité rares pour son âge, joignait un génie et un savoir dont la hauteur dépassait presque l'entendement humain. Néanmoins, je me mis à prendre une certaine supériorité de maintien devant lui, car je m'y croyais obligé pour qu'il conservât la haute idée qu'il se faisait de mon personnage. Nous nous entretînmes encore presque jusqu'à la fin du jour; et ce qu'il s'efforça le plus de m'inculquer dans l'esprit ce fut que les élus ne sauraient faillir et que toutes les choses à venir sont ordonnées par avance. Je fis semblant d'entamer une controverse sur le premier de ces points, pour lui montrer l'étendue de ma puissance de discussion, et je dis que « sans aucun doute il existait des degrés dans le péché qui inciteraient le Tout-Puissant à rejeter même les élus. » Mais voilà que mon compagnon humble et modeste jusqu'ici reprit la discussion avec tant de chaleur qu'il me réduisit non seulement au silence mais au comble de la honte.

— Voyons, Monsieur, dit-il, en donnant libre cours à une telle insinuation, vous entachez de discrédit la grande expiation à laquelle vous faites confiance. Le sang de Jésus n'a-t-il donc pas de mérites suffisants pour racheter des milliers d'univers, si c'est pour ces univers qu'il est mort? Or, tandis que vous savez, comme vous le savez (et comme tous les élus le peuvent savoir en ce qui les concerne) que ce Sauveur est mort pour vous, personnellement et nommément pour vous, oserez-vous dire qu'il n'y a pas assez de mérites dans sa grande expiation pour anéantir tous vos péchés, si détestables et abominables soient-ils? Et de plus, ne reconnaissez-vous pas que Dieu a ordonné par avance et par décret tout ce qui doit advenir? Constamment donc alors estimeriez-vous qu'il fût en votre pouvoir de faire exception pour un acte de votre vie, soit en bien ou soit en mal?

Soyez-en sûr, le conseil du grand prédicateur est authentique : « Ce que ta main se trouve faire, fais-le de toute ta force, car personne de nous ne sait ce que le jour apportera. » C'est-à-dire que personne de nous ne sait ce qui est ordonné par avance, mais que quoi que ce soit qui est ordonné il nous faut le faire, et rien n'en sera retenu contre nous.

J'avais beaucoup de mal à croire que ces déclarations fussent authentiques ou orthodoxes; mais je sentis bien vite qu'au lieu d'être pour moi un humble disciple, cette nouvelle connaissance serait mon guide et mon directeur, et tout cela en faisant humblement semblant de se courber à mes pieds pour s'instruire de ce qui est juste. Il dit qu'il voyait bien que j'étais destiné à accomplir quelque grande action pour la cause de Jésus et de son Église, et qu'il ambitionnait ardemment d'y avoir part avec moi; mais il me conjura de ne jamais croire qu'il me fût possible de m'écarter de la vérité, ni de la faveur de Celui qui m'avait choisi, sans quoi ce manque de foi ferait obstacle à toutes les œuvres de bien que j'entreprendrais.

Il y avait en tout cela quelque chose de si flatteur que je n'y pus résister. Cependant, lorsqu'il prit congé de moi, j'en éprouvai un grand soulagement, et pourtant, dès avant le lendemain j'étais las et me sentais impatient de le revoir; nous continuâmes de jour en jour à nous rencontrer, et durant tout ce temps je ne savais toujours pas qui il était, et ma mère et mon révérend père ne cessaient d'affirmer encore que j'étais tout à fait changé, que mon aspect, mes façons, et toute ma conduite avaient changé; quelque chose pourtant m'empêchait toujours de leur en dire plus à propos de ma nouvelle connaissance que je ne l'avais fait le premier jour de notre rencontre. Je me réjouissais de le voir, j'étais près de lui, et bientôt je ne pus vivre sans lui; cependant, j'avais beau être chaque jour résolu à révéler toute l'histoire de mes relations avec lui, ce n'était pas en mon pouvoir. Quelque chose m'en empêchait toujours, et à la fin je n'y songeai plus, mais résolus de jouir en particulier de sa société enchanteresse, et d'avoir avec lui le dernier mot par tous les moyens. Cette résolution fut vaine : je m'y tins bravement mais ce que je pouvais faire n'était pas à la hauteur de la tâche; mon disciple, avec toute l'onction possible, avait toujours raison. J'étais quelquefois

en fureur, et quelquefois je répandais des larmes à me voir obligé de céder à des propositions contre lesquelles j'avais d'abord senti se soulever toutes les facultés de raisonnement de mon âme; mais cela ne l'empêchait pas de finir toujours par emporter en fait la conviction, car ou bien il me forçait à approuver ses mesures, et à convenir de la vérité de ses positions, ou bien il m'écrasait d'une façon si absolue qu'il ne me restait pas un mot à lui opposer.

Après des semaines, et je peux dire des mois d'intimité, je m'aperçus avec quelque stupeur que nous n'avions jamais une seule fois prié ensemble; et bien plus, qu'il avait constamment détourné mon attention de ce devoir, et me l'avait fait négliger tout à fait. Cela me parut mauvais signe pour un homme qui semblait tenir tellement à inculquer certains points importants de la religion, et je résolus de le mettre à l'épreuve le jour suivant, et de lui demander d'accomplir ce devoir sacré en notre nom à tous deux; il y fit hardiment objection, déclarant qu'il y avait en fait très peu de gens avec qui il pût s'unir pour prier et qu'il se faisait un devoir de ne jamais le faire, parce qu'il était certain qu'ils demanderaient beaucoup de choses que lui-même n'approuvait pas, et que s'il devait officier, il était également sûr de faire allusion à beaucoup de choses qui seraient hors de portée de leur foi. Il désapprouvait entièrement la prière telle qu'on la pratiquait généralement, déclara-t-il. L'homme n'en faisait qu'une occupation égoïste, et s'employait constamment à demander, à demander encore, à demander tout; alors qu'il convenait à toutes les créatures de Dieu de se contenter de leur sort, et de ne se mettre à genoux devant lui que pour le remercier des bienfaits qu'il jugeait bon d'accorder.

Bref, il plaida avec une telle énergie qu'avant que nous ne nous fussions séparés, je me rangeai comme de coutume à son point de vue, et que je ne lui parlai plus jamais de prier.

Comme on m'avait vu si fréquemment en sa compagnie, il se trouva que plusieurs personnes parlèrent de la chose à ma mère et à mon révérend père, d'ailleurs tout en décrivant mon compagnon de façon différente. A la fin, ils commencèrent à m'interroger sur mes fréquentations, car je m'absentais de la maison jour après jour. Je leur dis que je ne fréquentais qu'un seul gentilhomme, dont je trouvais toute la façon de penser en

matière de religion si proche de la mienne que je ne pouvais pas vivre sans sa compagnie. Ma mère se mit à ressasser quelques-unes de ses règles de foi les plus usées, mais je me détournai de ses homélies avec horreur; car après la vigueur des raisonnements de mon nouvel ami, les siens me semblaient si faibles que je ne pouvais les supporter. Et je confesse avec honte que les dissertations religieuses de mon révérend précepteur commencèrent vers cette époque à perdre de leur goût, et me devinrent peu à peu excessivement lassantes. Elles étaient tellement inférieures en force et en sublime aux observations les plus ordinaires de mon jeune ami, que si l'on établissait la comparaison, les premières semblaient nulles. Lui, cependant, m'interrogea sur beaucoup de choses ayant trait à mon compagnon, et je lui répondis sur tous les points, sauf un : je ne pus lui dire qui était mon ami, quel était son nom, ni son origine; et je m'étonnais moi-même de ce que je n'eusse jamais fait attention à pareille chose depuis le temps que nous étions intimes.

Je lui demandai le jour suivant quel était son nom, j'ajoutai qu'il m'avait fréquemment mis dans l'embarras quand je lui parlais. Il répondit qu'il n'y avait pas de raison qu'un ami prononçât jamais le nom de l'autre, quand ils se voyaient en particulier, comme nous le faisions; pour sa part il ne m'avait jamais une seule fois appelé de mon nom depuis notre première rencontre, et n'avait pas l'intention de jamais le faire, à moins que je ne vinsse à le lui demander.

— Mais si vous ne pouvez pas parler avec moi sans m'appeler de mon nom, vous pouvez pour l'instant m'appeler Gil, ajouta-t-il, et si je juge convenable de prendre un autre nom dans quelque temps à venir, ce sera avec votre approbation.

— Gil! m'écriai-je. N'avez-vous pas d'autre nom que Gil? Ou bien lequel est-ce de vos noms? Est-ce votre nom de baptême ou votre nom de famille?

— Oh! il vous faut donc aussi un nom de famille! répondit-il. Eh bien! vous pouvez m'appeler Gil Martin. Ce n'est pas mon nom de *baptême*, mais c'est en tout cas un nom qui peut servir à ce que vous désirez.

— C'est très étrange! dis-je. Avez-vous honte de vos parents, que vous refusez de donner votre vrai nom?

— Je n'ai pas de parents, sauf un, que je ne reconnais pas, répondit-il fièrement. En conséquence, veuillez laisser ce sujet, car il est déplaisant. Je suis un être d'un caractère très spécial, car bien que je possède plus de serviteurs et de sujets que je n'en peux compter, cependant pour satisfaire certain caprice, je les ai quittés, et me suis retiré dans cette ville, et malgré toute la société qu'elle contient, je ne me suis attaché qu'à vous. C'est un secret, et je ne vous le dis que par amitié, aussi veillez, je vous en prie, à ce qu'il soit gardé, et ne dites plus un seul mot là-dessus.

J'acquiesçai, et n'en parlai plus; car il me vint immédiatement à l'esprit que ce ne pouvait être que le Tsar Pierre de Russie, dont j'avais entendu dire qu'il voyageait en Europe sous un déguisement, et je ne peux pas nier que j'aie eu dès lors de grands et puissants espoirs de me voir hautement choisi pour défenseur et vengeur de l'Église Chrétienne opprimée, sous l'influence de ce grand potentat. Il y avait déjà fait allusion, et aussi à ce qu'il était plus honorable et plus efficace d'abattre les impies avec l'épée que d'essayer de les convertir et je me crus tout à fait autorisé à supposer qu'il me destinait à quelque grand emploi, qu'il m'avait ainsi choisi pour compagnon de préférence à tout ce qu'il y avait en Écosse, et qu'il avait même fait semblant d'apprendre de ma bouche les grandes vérités de la religion. Dès lors, je me sentis disposé à céder sans hésitation aux suggestions d'un si grand prince.

*(A suivre.)* JAMES HOGG.

*Traduit par Dominique Aury.*

# CE QUE LA LITTÉRATURE N'EST PAS

Le cahier de juin des *Temps Modernes* nous a donné quelques pages de Jean-Paul Sartre, qui figurent aussi dans *Qu'est-ce que la littérature?* récemment paru en librairie, et qui, si elles n'ont pas été écrites en réponse au texte publié ici en février dernier, n'en constituent pas moins, en fait, cette réponse. Pages remarquables, vigoureuses, presque véhémentes, où l'auteur a le mérite d'affirmer avec une netteté éclatante ce qui constitue, en ce qui concerne la fonction de la littérature et les fins que se propose l'activité littéraire, son erreur radicale.

*Écrire pour son époque*, dit Jean-Paul Sartre, et il interdit de façon formelle au littérateur de prétendre à d'autres fins que la transformation du monde dans lequel il vit, la seule fonction raisonnable qui puisse être attribuée au travail de l'écrivain étant de faire appel à la liberté du lecteur pour que soit créé un monde où des hommes seront plus libres. Propos qui apparaît dès l'abord presque insoutenable, et qu'il faut en effet toute l'adresse dialectique de Jean-Paul Sartre pour soutenir. Car enfin il arrive à tout le monde, et même à Jean-Paul Sartre, de juger bon un livre qui ne contribue en aucune façon à la libération des hommes, et de juger mauvais un livre susceptible de contribuer à cette libération. D'où il résulte que les références auxquelles nous faisons appel, sans même chercher à les définir de façon explicite, pour

juger un livre du point de vue de la littérature, n'ont absolument rien à voir avec la fonction par laquelle, selon Jean-Paul Sartre, la littérature se définit. Quelque prix que l'on attache à la liberté, — et il convient de lui attacher un grand prix — la valeur d'une œuvre littéraire ne dépend ni de près ni de loin d'une éthique de la liberté, et de la réalisation de cette éthique dans l'histoire.

C'est une bonne précaution, ici, que de laisser la parole à notre auteur, afin de se garer, autant qu'il est possible, d'interprétations ambigues. Lisons donc : « Il est vrai : pour l'histoire c'est le talent seul qui compte. Mais je ne suis pas entré dans l'histoire et je ne sais comment j'y entrerai : peut-être seul, peut-être dans une foule anonyme, peut-être comme un de ces noms qu'on met en note dans les manuels de littérature. De toutes façons, je n'ai pas à me préoccuper des jugements que l'avenir portera sur mon œuvre, puisque je ne peux rien sur eux... Un livre a sa vérité absolue dans l'époque. Il est vécu comme une émeute, comme une famine... Les livres qui passent d'une époque à l'autre sont des fruits morts... Il faut donc écrire pour son époque, comme ont fait les grands écrivains. Mais cela ne signifie pas qu'il faille s'enfermer en elle. Écrire pour son époque, ce n'est pas la refléter passivement, c'est vouloir la maintenir ou la changer, donc la dépasser vers l'avenir, et c'est cet effort pour la changer qui nous installe le plus profondément en elle, car [...] elle est en mouvement, elle se dépasse elle-même... Ce qui fait la *présence* d'un homme et son poids... c'est le choix qu'il aura fait lui-même de la cause temporelle qui le dépasse... Tant que ses livres provoqueront la colère, la gêne, la honte, la haine, l'amour, même s'il n'est plus qu'une ombre, il vivra. Après, le déluge. Nous sommes pour une morale et pour un art du fini. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces affirmations successives et parfaitement cohérentes, c'est qu'il n'est pas une d'entre elles qui ne soit presque exactement

contraire à la plus honnête évidence. « Pour l'histoire, c'est le talent seul qui compte... » (Entendez : « mais pour nous, vivants, qui jugeons des vivants, ce n'est pas le talent seul. ») Or, pour nous, vivants, qui jugeons des vivants, c'est le talent seul qui compte, aussi longtemps que nous prétendons juger du point de vue de la littérature, qui est précisément celui qui est en cause. L'écrivain peut être, ou avoir été, communiste, conservateur, « collaborateur », « résistant », catholique, athée, vertueux, immoral, masochiste, pédéraste, efficace ou inefficace historiquement, cela n'a rien à voir avec son talent d'écrivain qui seul le situe pour le présent et l'avenir dans la hiérarchie des écrivains, et il y a en effet dans chacune des catégories que je viens de citer des écrivains de mérite parfaitement équivalent.

« De toutes façons, je n'ai pas à me préoccuper des jugements que l'avenir portera sur mon œuvre, puisque je ne peux rien sur eux. » D'abord, il n'est pas vrai que je ne peux rien sur les jugements que l'avenir portera sur mon œuvre; je peux quelque chose sur ce jugement, puisque je sais, par l'exemple d'un grand nombre d'œuvres du passé, à quelles conditions une œuvre doit satisfaire pour être jugée digne d'intérêt, une fois évanouies les circonstances éphémères qui lui ont donné naissance, puisque je crois que je satisfais, dans la mesure de mon mérite, à ces conditions, puisque je crois que ce que j'écris concernant le cœur humain, ou le corps, ou la société, — toutes choses qui dureront bien plus longtemps que moi dans certains de leurs caractères, — est de nature à exciter l'esprit, à émouvoir, à indigner, à faire rire, — puisque je fais effort pour donner à ce que j'écris une forme, puisque je cherche, par la stabilité de cette forme, à le faire durable, immuable, à le soustraire à toute transformation, à y enfermer comme dans l'ombre une pensée fuyante, évanescente, éphémère. Certes, je ne puis commander de façon précise, ni prévoir exactement, les interprétations

que subira mon œuvre, ni même être certain que je fais en sorte qu'elle ne disparaisse pas. Je peux me tromper. Je *parie*. Mais je ne joue pas à pile ou face. Je limite le champ des jugements, des interprétations possibles : je les oriente. Je crée des probabilités. Je mets dans mon jeu un certain nombre de chances. Descartes ne pouvait peut-être pas affirmer que sa pensée traverserait les siècles; mais il a fait en sorte qu'elle les traversât. Corneille ne pouvait pas prévoir ce que la sensibilité du XX^e^ siècle découvrirait dans son œuvre, ni même affirmer qu'au XX^e^ siècle on lirait son œuvre; mais, quant au premier point, il pouvait prévoir que jamais, à aucune époque, on ne découvrirait dans son œuvre une glorification de la passion pure et de l'instinct tout-puissant; et, quant au second point, il estimait avoir fait le nécessaire pour qu'on continuât de le lire. Il me faudrait beaucoup de présomption pour affirmer que dans cent ans on attachera encore quelque importance à ce que j'écris; mais il me faudrait une humilité presque morbide pour être certain que je ne puis rien sur la façon dont on l'interprétera, si on l'interprète, et pour penser qu'on puisse alors croire que j'ai écrit le contraire de ce que j'ai voulu écrire. Je me comporte, à chaque instant de ma vie d'écrivain, comme si mon impuissance à l'égard de l'avenir de mon œuvre n'était pas absolue; et en effet elle n'est pas absolue.

Cela dit, il est certain que, dans une certaine mesure et sous un certain angle, mon œuvre, une fois achevée, m'échappe. Elle se sépare de moi, conquiert sur moi son indépendance, ou plutôt je la lui donne. Elle constitue un objet sur lequel je n'ai plus de prise, et si elle me survit, elle n'aura plus affaire qu'à des lecteurs qui me survivront. Chacun de ces lecteurs réagira alors selon son tempérament, ses idées, son époque, à ce texte donné une fois pour toutes, immuable et pourtant promis à d'incessantes métamorphoses. Je n'y pourrai rien. Les vivants ont toujours raison. Mais créer une œuvre dans laquelle je

m'affirme et en même temps je m'efface, puisque je la constitue en objet autonome et susceptible de durer alors que je vais disparaître, n'est-ce pas précisément *ce que je veux :* n'est-ce pas ma fonction même d'écrivain? Ce que je veux faire durer, ce n'est pas mon rapport actuel à mon œuvre dans le moment que je l'écris (cela, Sartre a raison, serait illusoire), c'est mon œuvre, — mon œuvre dans laquelle je ne figurerai plus qu'à titre de signature. Ces rapports d'autres hommes, qui viendront plus tard, à mon œuvre, pourquoi devrais-je m'en désintéresser, sous prétexte que je ne puis ni les prévoir exactement, ou les prédéterminer? Je ne puis ni prévoir, ni prédéterminer l'avenir exact de mon pays, de mes enfants, de mon espèce, qui comportent une part de liberté plus grande encore que l'avenir de mon œuvre, et pourtant je sais que cet avenir dépend de moi, pour ma part, et je travaille à cet avenir, dans l'ignorance et l'incertitude. Tout ce que nous faisons, et aussi, et surtout nos livres, nous le faisons comme le tapissier sa tapisserie, à l'intérieur de notre ouvrage, mais la fin de notre travail, c'est pourtant, comme pour le tapissier, l'autre face, celle qui est faite non pour nous, mais pour les autres. La vérité de notre livre, ce n'est pas cet envers du décor, où nous sommes, c'est cette face qu'il tourne vers le public, et qui noue avec le public des rapports dans lesquels nous ne sommes pas. Affirmation de soi, l'activité de l'écrivain l'est, certes : tout le monde veut s'affirmer, selon ses moyens. J'écris ce livre pour qu'il soit *mon* livre. Mais l'activité de l'écrivain est négation de soi aussi, car l'écrivain s'y échange contre son œuvre, et en quelque sorte s'y détruit en elle. Il consomme travail, idées, expérience, amour, angoisse, colère, pour que cette autre chose naisse, qui est un livre fait avec les idées, l'expérience, l'amour... et qui ne leur ressemble pas, et qui est d'une autre nature, et qui vit d'une autre vie. Non pour survivre, car il serait fou d'espérer survivre, sinon, tout au plus, comme un *nom*. Mais pour ce que j'ai

fait survive, — à ma place. Car, — tout homme qui fait son testament le sait bien, — nous ne pouvons survivre que par procuration. Mais, cela, nous le pouvons.

Je vais essayer d'aller un peu plus loin. « Je ne dois pas m'intéresser à l'avenir de mon œuvre, dit Sartre en substance, parce que je ne puis rien sur lui, et que je dois limiter mon intérêt au monde fini où je puis agir. » Mais si l'on poussait ce raisonnement, je devrais aussi me désintéresser de l'influence de mon livre dans mon époque même. Car, dans mon époque même, mon livre m'échappe. Dès le moment où je l'ai livré à la circulation, il va sur des chemins où je ne le guide plus. Est-ce dans le sens où j'ai voulu agir qu'il va agir? Je l'ignore. J'ai peint, comme tant d'écrivains chrétiens, le mal sous des couleurs que je croyais haïssables, et voici que des lecteurs sont, par ces mêmes couleurs, séduits, fascinés. J'ai voulu, comme Gide, proposer une morale exigeante, difficile, et certains s'en autorisent pour toutes les licences; j'ai voulu, comme Sartre, indiquer les « chemins de la liberté » et voilà que des gens prétendent trouver dans mes livres un appel au désespoir pur, une éthique de l'indifférence nihiliste et de la déchéance. Ce sont les risques du métier : peut-être ne prend-on pas dans mes livres ce qui s'y trouve, peut-être ne contiennent-ils pas ce que j'ai cru y mettre. Je ne suis pas le maître de leur destin, même dans l'immédiat. Ils peuvent nuire à ce que je veux servir, servir ceux à qui je veux nuire. Leur insuccès peut résulter d'un malentendu; leur succès peut résulter d'un malentendu; et il y a toujours une part de malentendu dans leur insuccès ou dans leur succès. Il y a toujours une part de malentendu dans toute communication humaine. En publiant un livre, je jette dans la circulation humaine un message ambigu. Pourtant je veux signifier quelque chose, parce que mon métier d'écrivain, mon métier d'homme est d'agir dans le monde des probabilités, non dans celui des certitudes. Si je refuse de m'intéresser à la postérité de mon livre,

sous le prétexte de l'incertitude de l'accueil que lui feront les hommes à venir, je dois aussi refuser de m'intéresser à la communication avec les hommes de mon temps. Car il n'y a pas moins de distance entre moi et mes contemporains qu'entre mon époque et l'époque à venir.

Qu'est-ce qu'un livre? C'est un écrit. Qu'est-ce qu'écrire? C'est utiliser, pour noter ce qui n'existe dans mon esprit que pour moi et dans l'instant, un système de signes dont les deux caractères sont d'être stables et communicables. Ce que j'ai écrit, je peux le retrouver demain, ou dans dix ans. Ce que j'ai écrit, un autre peut le recevoir aujourd'hui même. Ces deux pouvoirs de l'écriture se combinent, de sorte qu'un autre pourra retrouver ce que j'ai écrit, dans cent ans. Par ses deux dimensions, l'écriture échappe à la fuite solitaire de ma propre durée. Elle a une extension dans l'espace, une autre dans le temps. Dans l'une comme dans l'autre, la possibilité du malentendu se loge. Mais le risque du malentendu doit être assumé pour le présent comme pour le futur. Je n'ai aucune raison de refuser d'écrire pour un futur qui m'échappe si, dans le même temps, j'accepte d'écrire pour un présent qui m'échappe pareillement.

« Un livre a sa vérité absolue dans l'époque. Il est vécu comme une émeute, comme une famine... » Oui, une émeute et une famine ont leur vérité absolue dans le moment même où elles se produisent. A aucun degré et sous aucune forme, elles ne se détachent, elles ne se libèrent du cours de la durée collective dans lequel elles jaillissent et dans lequel elles sont emportées. Elles ne subsistent, ensuite, que par des effets qui les continuent, mais où elles s'effacent, et dans le souvenir humain, dans les livres d'histoire. Un livre, lui aussi, est d'un certain point de vue pur événement dans l'histoire, et il a sa vérité absolue d'événement historique, inscrit dans le temps, emporté par lui. Milton a écrit le *Paradis perdu*, *Les Essais* de Montaigne ont paru, comme des gens sont morts de la

peste à Bordeaux au temps de Montaigne, comme l'Armada de Philippe II a été détruite. Tout cela est mort, pareillement mort. Mais j'ai sur ma table, aujourd'hui, *les Essais*, ou *le Paradis perdu*. Ils n'ont jamais cessé, depuis quatre cents ans, d'être sur la table de quelqu'un, alors que les pestiférés de Bordeaux et les ouvriers de l'Armada ne sont plus nulle part. La vérité de ce livre de Montaigne, ou de ce livre de Milton, aujourd'hui, sur ma table, n'est pas moins absolue que leur vérité sur la table de Montaigne ou de Milton. Les rapports qu'ils nouent avec les hommes de mon époque, avec mon époque, ne sont pas moins vrais que ceux qu'ils ont noués avec leurs contemporains. Ils sont susceptibles, aujourd'hui, d'influer sur le comportement d'hommes vivants. Ils sont des objets durables, qui ont le pouvoir de coïncider avec les moments successifs de l'histoire en restant actuels à chacun de ces moments — et non pas par une sorte de tricherie, par une dénaturation abusive de leur fonction de livres, mais parce qu'ils sont des livres : parce que des livres (s'ils sont bons) ne s'inscrivent pas dans l'histoire comme une famine, ou comme une émeute, mais comme une statue, comme un monument, pour le moment où ils apparaissent, et aussi pour toute une suite illimitée de moments. Il arrive même que des livres disparaissent, par l'effet des hasards de l'histoire, et puis réapparaissent, comme les livres grecs à l'aube de la Renaissance; et qu'alors, à deux mille ans et à mille lieues du moment et du lieu où ils ont été écrits, ils reprennent toute leur force d'événements historiques, transforment les esprits, bouleversent les sociétés. Ils sont du passé, puisqu'ils restent irrévocablement attachés aux circonstances qui leur ont donné naissance, emportés chaque jour plus loin de nous. Mais ils sont du présent, de notre présent, puisqu'ils sont là, émeuvent, agissent, font agir, répondent à des questions, suscitent des questions. Sartre semble admettre qu'un livre, aussitôt éteint le feu rapide qu'il a allumé autour de lui dans l'époque de son

apparition, devient aussitôt un *passé*, un objet d'histoire littéraire. Mais ce n'est pas en tant qu'objet de l'histoire littéraire que compte la littérature. Les livres se conservent, et l'on fait même des bibliothèques pour les conserver; c'est donc que l'on pense qu'ils continueront d'être utiles. On ne conserve nulle part les émeutes, ni les famines, — ni même les victoires, si fort qu'on le désire, — sinon dans les livres. Le panorama de la littérature des siècles passés est radicalement différent du panorama de l'histoire; car le panorama de l'histoire est fait d'événements évanouis, d'hommes évanouis, et le panorama de la littérature est fait de livres qui sont là. Qui ne veut pas admettre que le caractère propre de l'acte littéraire est de fonder un objet non pas nécessairement durable, mais susceptible de durer, et que le littérateur, si fort qu'il soit engagé dans son temps, — on ne lui conteste ici ni le fait, ni le droit, ni même le devoir, — mette aussi contre le temps, et cherche à lui échapper, — qui ne veut pas admettre cela refuse aussi d'admettre que la littérature soit la littérature.

« Les livres qui passent d'une époque à l'autre sont des fruits morts. Ils ont eu, en un autre temps, un autre goût, âpre et vif... » Ici, le dialecticien Sartre nous jette assez astucieusement aux yeux une image de poudre brillante, qui nous aveugle, et si nous voulons nous laisser aveugler, mais ne nous éclaire pas. Il est possible que, pour savoir ce que sont réellement les bananes, il faille « les manger sur place, quand on vient de les cueillir ». Après un mois passé dans le bateau frigorifique où elles ont été placées avant maturité complète, afin qu'elles puissent se conserver, elles ne connaissent qu'une maturité fade et frelatée. Un mois encore, et elles seront pourries, et immangeables. Mais je ne vois que peu de rapports, à cet égard, entre les bananes et les livres, qu'on n'a pas besoin de séparer prématurément de leur auteur pour qu'ils se conservent, qu'on ne met pas dans des bateaux frigorifiques, et qui ne pourrissent pas. (Même si le papier pourrit par hasard,

il suffit de faire un nouveau tirage.) Je crois qu'on ne déformerait pas la pensée de Sartre en disant que, pour lui, un livre du passé est, tout autant qu'une banane, une momie embaumée et desséchée dans ses bandelettes; aussi différent de ce qu'il a été dans sa fraîcheur d'actualité que la momie est différente de la belle dame égyptienne qu'elle fut : et voilà les champions de la durée en littérature soupçonnés de préférer les fruits en conserve aux fruits frais, et l'amour avec les momies à l'amour avec les vivantes, ce qui est un vice affreux. Mais un livre n'a rien à voir avec une banane, ni avec une momie. Il est écriture, c'est-à-dire quelque chose de moins périssable, de moins sujet à vieillir, à se dessécher, à se flétrir que l'ambre ou que la pierre. Les mots de « livre mort » ne veulent rien dire. Un livre n'est ni vivant ni mort. Il n'a jamais été vivant, fût-ce du vivant de son auteur. Il a signifié la vie de son auteur, mais il n'a pas été vivant. Ou plutôt sa vie est d'un autre ordre. C'est une vie signifiée, manifestée, et il n'y a aucune preuve, au contraire, qu'une telle vie soit liée à la vie de l'auteur, à la vie de ceux qui sont vivants autour de l'auteur. Un livre du passé est vivant s'il est vivant pour nous, et de ce point de vue les *Pensées* de Pascal sont plus vivantes que les odes de Lebrun-Pindare, bien que la momie de Pascal, ayant un siècle d'âge en plus, soit plus desséchée. « Un goût âpre et vif? » Lautréamont n'a-t-il pas un goût plus âpre et plus vif pour notre siècle, qui s'y reconnaît, que pour le XIX[e] siècle, qui l'ignorait, ou, s'il ne l'ignorait pas, le considérait comme un fou saugrenu? Les drames de Shakespeare n'ont-ils pas un goût plus âpre et plus vif pour nous que pour Voltaire, qui les voyait comme des tragédies de Voltaire? De nombreuses œuvres, et d'autant plus qu'elles étaient en avance sur leur temps, donc audacieuses, déconcertantes, incomprises, n'ont-elles pas eu leur vraie jeunesse longtemps après la mort de leur auteur? Et les philosophes? Nietzsche, Marx, sont du XIX[e] siècle,

mais leur œuvre, par son rayonnement, par son action sur les esprits et sur les faits sociaux, par son engagement dans l'histoire, par tout ce que Sartre lui-même considère comme la fonction propre de l'œuvre littéraire, à laquelle l'écrivain doit exclusivement s'attacher, cette œuvre est du XX[e] siècle, plus que du XIX[e]. De même, des écrivains d'aujourd'hui écrivent peut-être les œuvres du XXI[e] siècle, des philosophes d'aujourd'hui forment peut-être la pensée du XXI[e] siècle. Il faut goûter les bananes et les femmes dans leur fraîcheur. Mais les bons livres vieillissent moins vite que les bananes et les femmes, — moins vite que nous, — peut-être parce qu'ils concernent des émotions, des interrogations, des angoisses qui ne se modifient guère, — et c'est même en fin de compte à ce qu'ils ne vieillissent guère que nous les reconnaissons.

« Il faut donc écrire pour son époque, comme ont fait les grands écrivains. » Quels sont donc les grands écrivains qui ont écrit pour leur époque, qui n'ont écrit que pour leur époque? Gide, qui croit qu'il n'aura sa place véritable qu'après sa mort? Stendhal, qui pensait qu'il ne serait compris qu'au XX[e] siècle? Nietzsche, qui pensait de même? Les grands classiques, qui en appellent à chaque instant au jugement de la postérité? Descartes ne songeait pas seulement à attaquer dans leurs chaires les maîtres attardés de la scolastique, mais à formuler pour la pensée humaine des règles définitives. Pascal ne pensait pas seulement à discréditer quelques adversaires jésuites dont nous avons presque oublié les noms, mais à servir, à faire accepter la vérité chrétienne. Ronsard ou Corneille voulaient rivaliser avec les écrivains de l'antiquité, c'est-à-dire avec des écrivains qu'on lisait deux mille ans après leur mort. Tous les poètes ont voulu écrire des œuvres belles, non des œuvres belles pour leur époque. Tous les philosophes ont voulu énoncer des idées vraies, non des idées-vraies-pour-leur-époque. Certes, on écrit aussi pour son époque, on écrit même d'abord pour son époque, parce que notre

époque est ce qui est le plus près de nous, parce que nous voudrions bien avoir du succès dans notre époque, parce que c'est là le seul moyen de toucher ce succès, d'en jouir, de nous mesurer au jugement d'autrui. Certes, nous sommes engagés dans notre époque, pris en elle comme dans la glu, forcés d'agir à travers elle-même si nous voulons agir plus loin qu'elle, et nous savons bien que nous glissons en arrière, de son glissement. Mais l'acte d'écrire est déjà protestation contre ce glissement, puisqu'il tend à créer quelque chose qui lui échappe. De même que, — Sartre le dit lui-même, — tout homme a à vivre l'absolu de sa propre existence, dont ni l'écoulement du temps, ni la mort ne pourront faire ensuite qu'il n'ait pas été ce qu'il a été, de même l'écrivain a à constituer l'absolu de son œuvre. Mais l'absolu de l'œuvre se distingue précisément de l'absolu de l'existence humaine par sa capacité de permanence. Il est un absolu de valeur dans lequel l'écrivain traverse sa propre époque et échappe à la loi de la pure historicité. A vrai dire, on n'écrit pas pour la postérité : pourquoi, en effet, préférerait-on l'époque de demain à l'époque d'aujourd'hui, la relativité historique de demain à la relativité historique d'aujourd'hui? Mais on n'écrit pas davantage pour sa propre époque. On écrit avec les pauvres moyens de son époque, avec ses incertitudes et ses limites, avec ses connaissances et son ignorance, pour chercher à atteindre à travers elle un absolu de signification, qu'on l'appelle vérité, ou beauté, ou comme on voudra. On écrit contre le temps.

« Ce qui mesure la puissance d'un homme et son poids... c'est le choix qu'il aura fait lui-même de la cause temporelle qui le dépasse. » Il y a de « grands écrivains », comme dit Sartre, qui ont fait le choix d'une cause temporelle qui les dépassait; il y en a d'autres qui ne l'ont pas fait. Ces derniers n'ont-ils pas eu, dans leur temps même, autant de puissance et de poids que les autres? Bien plus, ce qui a donné tant de puissance et de poids à certains

écrivains dans le choix qu'ils ont fait de certaines causes temporelles, n'est-ce pas précisément leur fonction d'écrivains : le fait qu'ils n'étaient pas ordinairement, qu'ils n'étaient pas principalement, qu'ils n'avaient pas été jusque-là les hommes du temporel. Ce que Sartre feint d'ignorer, les partis ne l'ignorent pas, qui ne négligent rien pour annexer à leur cause, dans les grandes circonstances, les « intellectuels purs », les hommes de cabinet et de laboratoire, les hommes dont la fonction est précisément de prendre du champ, et dont l'adhésion, lorsqu'elle se produit, est précisément significative pour cette raison qu'elle est insolite, exceptionnelle : « Soyez heureux, soyez confiants. Un homme de l'éternel descend de ses nuages pour combattre à vos côtés. » Un cercle de respect et d'admiration se forme autour de ce nouveau-venu un peu maladroit et éberlué que la gravité de la situation vient d'arracher à ses chères études. Mais s'il était tous les jours à la pointe du combat, comme le premier venu des militants de base, personne ne ferait plus attention à lui. Sa présence et son poids, c'est précisément hors de la bagarre où il se lance qu'il les a acquis, qu'il les a, si l'on ose dire, *accumulés*.

« C'est cette mesure-là que nous proposons à l'écrivain : tant que ses livres provoqueront la colère, la gêne, la honte, la haine, l'amour, même s'il n'est plus qu'une ombre, il vivra. Après, le déluge... » Admettons pour un instant, avec Sartre, qu'un livre ne soit qu'un outil à émouvoir les passions, encore que la réaction passionnelle brute du lecteur au livre ne se sépare pas, en réalité, du plaisir éprouvé à admirer les moyens par lesquels les passions sont remuées. Ou la « mesure » que propose Sartre est fausse, ou elle ne mesure rien. Si l'on entend qu'un livre ne vit qu'aussi longtemps qu'il invite le lecteur à réagir aux problèmes, aux souffrances, aux injustices qui sont le propre de son époque, qui portent la date de son époque, alors on se trompe, car le lecteur, car le spectateur au

théâtre sont prêts à s'émouvoir des tribulations d'une amante romantique ou à s'indigner de la cruauté d'un tyran de la Renaissance autant qu'à protester contre les tortures subies dans un bagne contemporain. C'est même ce pouvoir qu'a une œuvre de lui faire vivre comme sa propre époque une époque qui n'est pas la sienne, de lui faire vivre comme son propre personnage un personnage qui n'est pas le sien, qui est pour le public le signe de la valeur d'une œuvre. Mais si l'on entend qu'une œuvre est morte lorsqu'elle ne provoque plus la colère, la gêne, etc., lorsqu'elle ne renvoie plus aux problèmes de l'existence actuelle du lecteur, lorsqu'elle n'est plus qu'un objet de travail érudit pour les historiens de la langue et de la littérature, alors on reste dans le domaine de l'évidence tautologique. Il est bien vrai que ce qui a cessé de vivre est mort. Tout le monde peut être d'accord là-dessus. Comme on peut difficilement soupçonner Sartre d'avoir composé *Qu'est-ce que la littérature* pour arriver à une affirmation qui ne veut rigoureusement rien dire, on doit admettre que c'est la première interprétation qui est la bonne. Alors, il faut considérer Sartre avec un peu d'étonnement, et un peu de compassion : car si vraiment il n'éprouve les émotions de la vie que si les livres qu'il lit lui parlent des camps de concentration, du lynchage des nègres, de l'exploitation capitaliste ou de la tyrannie communiste, si tous les livres qui ont été écrits avant que ces sombres images fussent venues peupler notre horizon lui paraissent tout juste bons pour des fichiers d'universitaires, alors, le voilà privé de bien des joies.

THIERRY MAULNIER.

# PIERRES DE ROME

### BAROQUE.

Aujourd'hui, dans Saint-Pierre, quelques réflexions me sont venues à l'esprit sur les intentions de la sculpture baroque. Ce n'est pas que les outrances de ce style soient parvenues à submerger entièrement cette basilique. Nul rhabillage décoratif ne pouvait masquer les lignes admirablement simples de la construction telle que les maîtres de la première Renaissance l'avaient conçue. L'architecture que Raphaël a donnée pour cadre à son *École d'Athènes* n'a pas plus de sérénité. On voit bien comment, après le Concile de Trente, une si calme harmonie a semblé dangereusement païenne, et pourquoi l'on a chargé le Bernin de la troubler par un déchaînement de saintes tempêtes.

Le style baroque n'a pas l'air de croire que les âmes puissent s'élancer vers Dieu par l'élan de leur propre foi. Les jugeant incurablement apathiques, il semble se proposer de les mettre en mouvement, comme on fait s'envoler les mouches en agitant des serviettes. J'avoue que cette comparaison m'a paru illuminante. Ces saints qui gesticulent, ces anges qui dansent, ces tourbillons de draperies, de palmes, de nuages, n'ont pas tant pour fonction de satisfaire un goût de théâtre que de produire un certain vertige. Telles statues ne semblent pas du tout placées là pour qu'on les admire et qu'on en soit touché, mais pour qu'on obéisse à la poussée de leur geste, qu'on soit entraîné dans les plis de leur robe. Malheureux saint Augustin de

bronze doré, dressé, avec trois autres pères de l'Église, dans la tribune centrale! Coiffés tous quatre de mitres démesurées, les voilà réduits à défendre la foi en agitant des manches frénétiques. Et l'on a cru bon d'ajouter, tout le long de la nef, à la naissance des voûtes, ces anges blancs, si déplacés, si gênants pour l'œil, mais sans doute chargés de remuer l'air, ni plus ni moins que des ventilateurs qui souffleraient le Saint Esprit.

DORIQUE.

Si les Romains avaient construit les temples de Paestum, nous ne taririons pas d'admiration pour la concordance du sévère art dorique avec l'âme de la nation qui eut, entre toutes, le culte de la discipline et du droit. Dans la colonne qui sort de terre comme un tronc d'arbre et qui porte un chapiteau nu, nous verrions l'expression naturelle de ce peuple positif, tendu vers le robuste et l'utile. Or, paradoxalement, c'est le peuple doué de toutes les élégances de l'esprit qui s'est exprimé par l'ordre dorique. Personne n'a jamais pu faire œuvre créatrice si ce n'est dans le style de son époque, et quand les Romains se sont mis à construire, le dorique était passé de mode tout autour de la Méditerranée. Les bâtisseurs du Colisée ont bien fait figurer cet élément architectural à l'un des étages de leur amphithéâtre, mais c'était par érudition, pour varier les motifs décoratifs. A l'état sincère, si j'ose dire, cet art est absent de Rome — car je ne puis appeler romaines les admirables colonnes doriques, en pur Paros, évidemment pillées quelque part en Grèce, que je viens de découvrir à Saint-Pierre-aux-Liens.

Comment personne ne parle-t-il de ces deux rangées merveilleuses, sans doute uniques au monde? Moi-même je n'entrais dans la basilique que pour revoir le tombeau de Jules II; et chacun court, comme j'allais le faire, vers les Esclaves de Michel-Ange, sans un regard pour ces captives qui soutiennent la grande nef, dépaysées dans cette architecture étrangère, et qui portent sur leurs fronts, comme

avec honte, les petits cintres dont des maîtres barbares les ont affublées.

### SANTA MARIA DELLA PACE.

Fortuitement, Raphaël me ramène à mes réflexions sur le baroque. Non loin de ses *Sibylles*, je remarque la belle clôture d'une chapelle. C'est un ouvrage du XVIe siècle, extrêmement décoré, même surchargé de grotesques et de statuettes. Pourtant cette surcharge ne déforme pas les plans. Elle donne de la somptuosité aux surfaces, mais les laisse raisonnablement à leur place. Si le mur peint par Raphaël a la sérénité d'une mer parfaitement calme, je comparerais cette cloison sculptée à une eau fouettée par la brise et crêpelée d'une multitude de petites vagues. Cela réveille l'esprit comme une bouffée d'air marin, sans le violenter à la façon du gothique et du baroque, mais en le laissant libre de pousser sa méditation vers l'humanisme ou vers la piété — ou vers les deux à la fois, nous soufflerait à l'oreille une sage Marguerite de Navarre.

### FAUSSE GRANDEUR.

C'est dans les murs de pierre nue, les voûtes, les aqueducs, les quelques vestiges d'architecture militaire que nous retrouvons le mieux notre Rome à nous — car nous en avons une qui nous appartient en propre, créée par nos poètes et nos moralistes, figure mythique qui personnifie quelques mâles vertus. Depuis *Horace* et *Cinna* cette grande image est installée dans l'esprit des Français. Elle fait partie des lieux communs sur lesquels nous vivons, et stylise, avec une simplicité qui se moque de l'histoire, une certaine force de caractère et un certain patriotisme, dans le climat conventionnel d'une république à la Cincinnatus.

Le pont du Gard, le mur d'Orange ont une sobriété imposante, dont la Rome de Corneille et de la Révolution est en quelque sorte la légitime transposition morale. Mais

à Rome même, cette grandeur-là est le plus souvent contrefaite. Les masses de brique et de blocage sur lesquelles s'exerce l'imagination de Piranèse n'ont de majesté que parce qu'elles ont perdu leurs revêtements de marbre, probablement hideux. Elles n'ont qu'une fausse rudesse, produite par le délabrement de leur opulence.

### ACANTHES.

Oui, sans doute, le monument de Victor Emmanuel dépare déplorablement un des quartiers de Rome les plus vénérables et les plus patinés. Cette pierre d'une blancheur inaltérable et cette honnêteté académique feront éternellement tache parmi les grandioses stucages, les enduits et les badigeons des palais baroques. Mais cette grande bâtisse sans tempérament n'est-elle pas tout de même moins offensante que les édifices dont la Rome impériale avait jadis encombré ces parages?

On n'en finit pas de s'étonner devant la monotonie des éléments architecturaux utilisés par les anciens : en mille ans, que de formes nous avons essayées, alors qu'ils ont rabâché, tout un millénaire, le même temple encagé dans ses colonnes et surmonté du même fronton! Réduits à n'innover que par les proportions colossales, le faste de la matière et de l'ornementation, ils auraient bariolé ce Victor Emmanuel de marbres de toutes les couleurs, de bronzes et de dorures; et, pour un peu, l'idée de cette bamboula décorative nous ferait paraître exquisement discret le pâle goût de l'architecte moderne.

Et de quelles fastidieuses acanthes ils n'auraient pas manqué de coiffer, une fois de plus, leurs alignements de colonnes : éternelles bottes de légumes qu'ils juchaient partout au-dessus de leurs têtes, potagers suspendus dont l'infinie répétition accable l'imagination d'ennui!

BASILIQUES.

La nouvelle découverte que m'apporte cette brève reprise de contact avec Rome, c'est la beauté des anciennes basiliques. Dans ma jeunesse je n'avais pas d'yeux pour l'harmonie de ces nefs rectangulaires, avec leur double rang de colonnes, leur sobre abside et leurs soffites d'or. Étroitesse de nordique, qui exige qu'un sanctuaire soit par-dessus tout un lieu de recueillement, et qui pense naïvement qu'avant le byzantin l'architecture religieuse n'avait pas encore su être chrétienne, qu'après le gothique elle a cessé de l'être.

Il faut bien accepter que, dans cette capitale de la chrétienté, quelques édifices aient été conçus pour le seul déploiement des cérémonies. Tout comme Saint-Pierre n'est fait que pour répercuter dans ses voûtes l'écho des grandes solennités papales, je pense qu'au IVe siècle l'immense Saint-Paul-hors-les-Murs représentait surtout l'orgueilleux triomphe de la nouvelle religion d'État. Cela n'est pas plus à la mesure de la piété individuelle que Versailles n'est à celle d'une habitation privée. Prenons également notre parti que nombre de sanctuaires romains soient de simples châsses abritant le tombeau d'un martyr ou des sortes de palais destinés à recevoir les ambassadeurs que les nations étrangères accréditaient auprès de Dieu et des Intercesseurs. D'autre part, comment une race habituée à vivre dans la rue ne trouverait-elle pas naturel de loger la Vierge et les Bienheureux dans des endroits clairs et passants? Les grandes nefs ont ici quelque chose d'une place publique, sur laquelle donneraient, à l'écart, les maisons des saints. Dans les plus vastes on peut dire que la religion ne commence qu'au transept.

Chacune à son caractère propre et ma mémoire ne les confond plus. Sainte-Marie-Majeure, la plus royale. A part moi je l'appelle la « racinienne », à cause de l'élégance aérée de son grand vaisseau et de ses colonnes ioniques en marbre de l'Hymette. (La nef présente même, accrochées à ses flancs, deux chapelles emphatiques qui figurent assez

bien le récit de Théramène et le songe d'Athalie.) Saint-Laurent-hors-les-Murs, Sainte-Marie-du-Transtévère, mais surtout Sainte-Sabine, restaurée dans sa simplicité primitive : majesté discrète, vrai sanctuaire d'une sainte. Le poutrage nu me semble tout de même plus décent que les caissons dorés des soffites que l'on voit ailleurs. Une église et non le vestibule d'un appartement pour princes et princesses du Ciel.

Quand tout jeune je visitais Rome pour la première fois, je refusais de seulement regarder ces édifices construits par des parvenus barbares, incapables d'honorer leur Dieu si ce n'est au moyen de richesses pillées dans les monuments antiques. Je ne m'intéressais qu'aux mosaïques byzantines des absides. Il faut croire que les années m'ont rendu moins archéologue, car à Sainte-Praxède, la fameuse chapelle de Saint-Zénon, dont je tenais à revoir les revêtements de mosaïque, ne m'a plus paru qu'une vénérable et sombre petite niche à cénobite. Quel heureux calme, quel refus de la mortification et de l'angoisse dans ces clairs espaces, où l'Église des premiers siècles ne représentait jamais Jésus crucifié, mais seulement sous les traits du Bon Berger ou dans la gloire céleste!

Et cependant, quoi qu'il fasse, le nordique reste mal à l'aise devant ce qu'il y a d'assurance et de triomphe dans l'hommage que l'Église victorieuse rendait aux combattants tombés pour elle. Je ne me sens touché, ramené dans mon climat, qu'entre les murs de sanctuaires plus modestes, Saint-Clément, Sainte-Marie-in-Cosmedin, Saint-Saba. Combien la disposition m'en paraît touchante, avec la clôture de la scola cantorum, les deux ambons, et le cierge pascal, autour desquels peuvent se grouper les fidèles! Mais ce qui m'émeut surtout, ne serait-ce pas simplement qu'elles sont pauvres?

### La part de Saint François.

Richesse. Je sais bien qu'il n'y a jamais eu d'églises volontairement nues, si ce n'est dans les monastères, et

que notre art roman, quand il est séculier, prodigue les ornements dans toute la mesure de ses moyens. S'il est austère, ce n'est en général que faute d'avoir pu être autrement. Il est inconvenant qu'un grand seigneur habite un palais et laisse Dieu dans une grange; le respect veut qu'il lui consacre une demeure au moins aussi somptueuse que la sienne. Toujours est-il que cela semblait évident aux époques de foi. Quant au peuple, être chez lui dans un lieu si beau le relève à ses propres yeux, et tant de richesse lui donne confiance dans la puissance de celui qu'il vient prier.

Mais, tout de même, cette capitale de la chrétienté, avec quelle désinvolture elle a relégué loin d'elle ses serviteurs pauvres! Quel encouragement implicite aux traîtres qui sapaient sournoisement, à l'intérieur des ordres réformateurs, la stricte règle du retour au dénuement évangélique! Si les Franciscains voulaient vivre en mendiants, qu'ils le fissent à Assise, mais qu'ils ne vinssent pas donner la leçon au vicaire même de Jésus-Christ!

Je veux bien croire que les murs de Rome cachent mainte chapelle où la piété peut s'exercer aussi humblement que dans le plus solitaire ermitage. Mais on voudrait que la part de saint François fût moins clandestine.

## LÉDA

Ma mémoire ne me trompait pas : à Saint-Pierre, sur une des grandes portes de bronze, elle est bien là, parmi les ornements de la bordure, Léda vaincue par son cygne. C'est merveille que les fanatiques de la Contre-Réforme, indignés par cette figurine, ne l'aient pas fait effacer au burin. Est-elle à cette auguste place par la seule inconscience morale d'un sculpteur paganisant, pour qui toute occasion était bonne de modeler une nudité? Mais quand elle y serait par un concours de connivences très délibérées, faudrait-il s'en étonner outre mesure? Pendant les quelques années où le rêve des grands papes humanistes faillit se réaliser, où la fusion allait se faire entre l'héritage de

Platon et celui du Christ, où Raphaël peignait son *École d'Athènes* en pendant à sa *Dispute du Saint-Sacrement*, est-il bien sûr que de doctes esprits n'ont pas accueilli avec indulgence cette nouvelle figurante, inopinément adjointe au personnel prophétique? En tirant par les cheveux quelques épisodes de l'Ancien Testament interprétés allégoriquement, on leur avait fait annoncer la venue du Seigneur; on avait été chercher Virgile et les Sibylles; une fois qu'on syncrétisait, pourquoi n'aurait-on pas cru voir une préfiguration de la Naissance Miraculeuse dans l'histoire de cette mortelle, rendue mère par le Dieu suprême, sous la forme d'un oiseau?

Cette païenne petite Léda me paraît en tout cas bien moins attentatoire à la pureté que l'athlète rêveur auquel Michel-Ange fait embrasser une sorte de croix, afin qu'on soit bien sûr qu'il est le Christ. Puisque j'habite tout à côté, il m'arrive d'entrer à Sainte-Marie-de-la-Minerve, le temps de jeter un coup d'œil à la statue. La piété romaine semble n'avoir été offusquée que par l'entière nudité de ce marbre. En l'affublant d'un cache-sexe en bronze doré, elle a cru faire assez pour exorciser cette harmonie musculaire, dans laquelle les souffrances de la rédemption sont inimaginables. Jamais ce fils des dieux, tout bienveillant qu'est son regard, n'épousera la misère humaine; et, prêchée par cette bouche, la précellence du pauvre et de l'affamé paraîtrait une moquerie.

Ici le syncrétisme a proprement détruit toute essence chrétienne — du moins est-ce notre impression à nous modernes, si appauvris en christianisme qu'un rien déconcerte ce qu'il nous en reste. Mais au début du XVI[e] siècle, cette essence chrétienne ne demeurait-elle pas encore assez puissante pour que le mélange avec un apport païen se fît sans la volatiliser, et pour que ce corps sans défaut fût encore celui d'un Christ, conçu comme Rédempteur métaphysique?

### MÉDÉE.

Idée saugrenue que de se faire ensevelir dans un sarcophage où sont sculptées les fureurs de Médée, comme celui qu'on voit au musée des Thermes. Un cortège bachique, oui, très bien, pour qui regrette les joies de la vie, ou un combat d'Amazones pour qui a des goûts militaires. Mais reposer parmi les crimes de cette forcenée qui massacre ses enfants! On soutiendra peut-être que par ses sorcelleries Médée rendit la jeunesse au vieillard Eson et que toute son histoire était interprétée symboliquement. N'est-il pas plus simple de croire que ce marbre fut commandé par un veuf rancunier, ou encore par un amateur de théâtre, épris de scènes pathétiques?

Le plus probable, après tout, c'est qu'on n'y a pas mis tant d'intentions et que ce modèle a plu parce qu'il faisait riche, qu'il faisait « enterrement de première classe ».

### ÉPIGRAPHIE.

La fameuse inscription en vers saturniens qu'on lit, au Vatican, sur le tombeau de Scipion Barbatus. L'archaïque cuve de pierre est travaillée sans art, mais enfin les ornements y sont à peu près d'aplomb, tandis que sur le socle les lettres courent tout de guingois. Manifestement elles ont été tracées à la diable, par quelque scribe que cette famille entretenait parmi ses domestiques. Aux archéologues de nous dire si c'est là une négligence accidentelle ou si, au IIIe siècle avant notre ère, les Romains n'avaient pas encore eu la révélation de leur splendide génie épigraphique.

Le sens des belles inscriptions décoratives appartiendrait-il particulièrement aux peuples qui pensent peu, ou du moins qui pensent lentement : l'Égypte, la Chine, Rome, l'Islam, tandis que la pensée grecque aurait toujours été trop mobile pour aimer à se poser avec une solennité architecturale? Un Grec trouvait peut-être pédante la majesté

plastique, l'imposante ordonnance que les Romains donnaient à leurs moindres inscriptions, aux plus banales et insignifiantes; et qui sait si, à leurs yeux, le bon goût ne consistait pas à conserver aux mots gravés une allure cursive tout comme nous nous abstenons de calligraphier notre correspondance?

### Style fasciste.

Deux soirées à l'Argentina. Ce théâtre ayant rouvert sa saison par la *Mégère apprivoisée*, les journaux ont fait observer qu'ils ne protestaient pas contre ce choix puisqu'il s'agissait de la pièce « la plus italienne de Shakespeare » (lequel, comme ont toujours fait les Anglais, « savait à merveille utiliser les dépouilles d'autrui »); mais enfin, ajoutaient-ils, il conviendrait de ne pas oublier qu'il y a une centaine d'auteurs dramatiques en Italie, « dont au moins vingt-cinq sont éminents ».

Dans le foyer du théâtre, une plaque commémore la première représentation du *Barbier de Séville*, donnée ici même en 1816 :

*Gloria Immortale*
*al genio titanico e italianissimo*
*di Gioacchino Rossini*

Par bonheur, même en temps de dictature, tout s'arrange toujours en Italie, et le goût du titanique n'a pas empêché l'acteur Ricci de jouer le *Tutto per bene* de Pirandello avec une émotion contenue et une discrétion exemplaire.

Oui, tout s'est toujours arrangé dans ce pays, qui ne se laisse jamais coincer dans les dilemmes tragiques ou les alternatives trop rigoureuses. Partout ailleurs la rencontre du spirituel et du temporel, l'insertion de l'absolu dans le contingent, auraient conduit à des heurts logiques. Ici tout le monde y a mis du sien pour éviter les courts-circuits — à commencer par le Saint-Esprit, comme il convient au plus raisonnable.

STYLE D'ÉGLISE.

Une visite à mon vénérable ami Buonaiuti me conduit hors des murs, dans le tranquille quartier de Sainte-Agnès. Buonaiuti est frappé d'excommunication majeure pour ses vues hérétiques sur la primitive Église, mais cela n'empêche pas certains cardinaux d'aller le voir ouvertement, en laissant stationner leur voiture à sa porte. Ingénieux labyrinthe romain, où Thésée et le Minotaure, l'indépendance et l'autorité arrivent à s'éviter réciproquement : toujours cette souple juxtaposition des contraires, où le bon sens se moque de la logique, et sans laquelle cette ville demeurerait aussi inexplicable qu'elle pouvait l'être pour un jeune barbare consciencieux tel que Luther.

Dans ce faubourg tout est mesure et tact. Comme la petite Thérèse de Lisieux, la petite Agnès eut sa basilique très tôt après sa mort. La chevelure qui vient couvrir la nudité d'une jeune fille exposée dans le cirque, et les roses que l'autre promet de faire pleuvoir, appellent le même ordre de dévotion tendre. Mais les contemporains des ultimes persécutions avaient assez de martyrs à glorifier pour n'avoir pas besoin de gonfler démesurément la sainteté d'une enfant courageuse. Le sanctuaire bâti pour Agnès resta de proportions discrètes et les remaniements successifs en ont respecté la fine élégance. La religion n'était pas encore féminisée et les saints gardaient sur les saintes le pas qu'ils ont aujourd'hui perdu chez nous. (Bien significative cette désaffection de nos foules pour les robustes témoins de la foi; elles n'ont plus confiance que dans l'intercession des femmes.)

Tout à côté, le mausolée de sainte Constance me ravit, témoin d'un heureux temps où la religion n'était pas encore assombrie par le morose esprit des ermites. Dans le pourtour de la rotonde, les mosaïques à fond blanc qui décorent la voûte sont d'une gaieté charmante : semis de feuillages, d'oiseaux, d'emblèmes divers, dans des entrelacs ou des médaillons. On ne peut rien rêver de moins austère, de moins pénitent. Et, orné d'enfants qui vendangent, le sar-

cophage de porphyre rouge où l'on a placé cette princesse impériale n'est pas non plus un cercueil de nonne. Je soupçonne un peu la fille de Constantin d'avoir été canonisée pour des raisons d'où la politique n'était pas absente; mais on a eu le bon goût de ne pas forcer la note.

### PARTICULARISME.

Alors que certaines formes romanes ou gothiques ont servi d'expression à toute la chrétienté, d'Espagne en Hongrie et de Lombardie en Écosse, on reste étonné du refus que leur a opposé Rome. Unificatrice par excellence, ombrageuse devant toute singularité du dogme ou du rite, elle est restée sur son quant-à-soi en ce qui concerne l'architecture religieuse. Le gothique a dû lui être en horreur : il affirme trop obstinément, par l'élancement de ses lignes vers le ciel, que le règne de l'Église n'est pas sur la terre. Aussi Rome n'en garde-t-elle que de faibles traces, dans quelques baldaquins ou autres ornements, pour lesquels les traditions locales lui manquaient peut-être; mais dès qu'il s'agit de la pierre, elle a ses modèles propres, elle n'oublie pas le passé d'où elle sort, et elle entend n'y pas déroger. C'est seulement au temps du baroque qu'elle entrera vraiment dans un courant commun à l'Europe entière.

### VOCABLES.

Sur 124 sanctuaires que mon guide signale comme intéressants à quelque titre, 28 sont placés sous le vocable de Marie (et il faut bien reconnaître que, dédiés à la Vierge, des écrins de marbre précieux, comme Santa Maria della Vittoria, trouvent leur délicate appropriation). Viennent ensuite saint Laurent et saint Jean, chacun avec 5 églises. saint Pierre n'en a que 2; il est vrai que l'une d'elles était de taille à décourager la concurrence. Jésus, comme de coutume, est réduit à une seule.

D'où vient que dans un pays où il y a tant de Giuseppe, leur saint patron doive se contenter de modestes chapelles dans les bas-côtés de sanctuaires dédiés à d'autres saints? J'ai pourtant fini par découvrir un petit San Giuseppe dei Falegnami, un Saint-Joseph des Charpentiers, construit au pied du Capitole et qui, par son appellation artisanale, semble en quelque sorte vouloir excuser sa présence. (En réalité, c'est encore un salon de marbre, de petites dimensions mais d'un solide luxe.)

Joseph n'est vraiment populaire qu'entre le bœuf et l'âne, et ces muets personnages sont un peu rustiques pour l'orgueil romain. Chose curieuse : le protestantisme accorde à Joseph un plus grand rôle que l'Église, puisqu'il accepte à la lettre les textes selon lesquels Jésus a eu des frères. Joseph n'en est pas moins, en Europe continentale, un prénom spécifiquement catholique.

MICHEL-ANGE.

La ville la plus puissamment charnelle de l'Italie, parce que la passion n'a pas pu s'y évaporer comme ailleurs en facile volupté, et que la sensualité de la race y est bridée par quelque chose d'âpre qui la magnifie. Malgré les édulcorations postérieures, c'est Michel-Ange qui donne à la Rome des Papes sa note fondamentale, montée des abîmes de la chair; et les freins imposés par l'Église n'ont abouti qu'à faire bouillonner plus fortement, jailli du Vatican même, le torrent de convoitises refoulées qui déborde de la Sixtine.

On parle de sensualité devant tels marbres grecs, mais combien celle qu'ils rayonnent est limpide et souriante! Ils appellent le désir, mais ne s'offrent qu'à ce qu'il a de vif et d'heureux. Voluptueux, certes, les corps sculptés par Phidias, mais la pureté de leurs lignes les spiritualise et leur épiderme semble fait pour la caresse des seuls dieux. Qu'on est loin de cela devant Michel-Ange, aussi loin que la charnue coupole de Saint-Pierre l'est des courbures imperceptibles du Parthénon. Ses créatures nous

émeuvent par leur sublime animalité, à laquelle son style impérieux fait violence. Le ventre y est plus expressif que le visage; on y sent, sous la peau, le poids délicat des viscères; et s'il y a du défi dans l'orgueilleuse musculature, dans l'aristocratisme des mains aux longs tarses, c'est par leur ventre nu que ces surhumaines figures participent à notre humaine fragilité. Même dans la *Pietà* qui est à Saint-Pierre, toute de chasteté et — ce qui est rare chez Michel-Ange — de fraîcheur, ce qui nous touche peut-être le plus, c'est que le pur visage de la jeune mère, penché sur le mort couché en travers de ses genoux, semble appeler la commisération des hommes sur ce que ce corps vaincu a de plus désarmé, sur les entrailles du fils qu'elle a mis au monde.

Parmi toutes les voix qui montent des pierres de Rome, voix des impérialismes successifs qui ont prétendu à la domination du monde visible et invisible, ne serait-ce pas de ce marbre-là que monte l'accent le plus vraiment universel?

JEAN SCHLUMBERGER.

(1938.)

# MÉNAGERIE DOMESTIQUE

## LE GÉANT DES FLANDRES

Cléo était restée toute la soirée pensive à sa fenêtre. Téléphone.

Mme Duc. — J'ai rapporté un mari pour Cléo. Venez le chercher. Me voici aussitôt par les chemins, à mon bras un panier, où je loge un Antoine, en voyage depuis le matin, qu'on jette, à peine déballé, en proie aux convoitises de Cléopâtre.

*Et je laisse à juger*
*De combien de plaisirs...*

Les gémissements de la volupté sont si voisins des plaintes de l'agonie...

Elle était si menue, lui énorme.

Ah! que n'ai-je compris le sens des appels de la pauvrette que j'entendais de mon lit!

Le géant des Flandres a étouffé sous lui la vierge qu'il devait couvrir.

Deuil d'Élise le lendemain, berçant le petit corps glacé

dont son sein, la veille, captait, sans le savoir, la dernière chaleur.

★

Du plus loin qu'il aperçoit Élise, le géant accourt et s'aplatit devant elle, comme s'il l'adorait, la tête posée sur son pied nu. On dirait qu'il n'attend qu'une chose, qu'elle se baisse pour le prendre dans ses bras. Là, son museau frémissant se dilate, ses oreilles se font molles comme des rubans de velours sous la lèvre qui les empourpre.

★

Hier soir, Élise a fait monter le géant dans l'atelier où je travaillais et il a veillé avec nous. On aime l'entendre parler. Oh! il ne dispose que d'un seul monosyllabe, mais qu'il profère avec discernement sur des tons variés, parfois comiques. Et de piaffer. Dès que le chat paraît surtout, il a une façon guerrière de frapper de son arrière-train le plancher, qui nous amuse follement; mais le moment le plus merveilleux, c'est quand il arrive sur la bordure enchantée, fleurie de nénufars blancs, du grand tapis chinois bleu et vert qu'il prend pour une prairie au bord d'un étang; avec des grâces d'ondine au repos, étendu de tout son long, les pattes de derrière fondues ensemble, comme les nageoires des sirènes, il y rêve en broutant une herbe imaginaire. Fait-on de la musique? il tourne autour de l'instrument, le flaire, en cherche l'accès, comme s'il voulait entrer dedans, pour lui ravir sa chanson. Mais sans drame on se fatigue de tout. Élise vient de le hisser sur le tambour de l'escalier, près de la lampe. Est-ce la lumière imprévue pour lui de ce petit soleil nocturne et privé qui l'enivre ou le réveille-matin qui lui parle à l'oreille qui l'agace? Fou de joie, fou comme un lapin

qu'il est, il se met à jouer, en se ruant tour à tour sur chaque objet à sa portée qu'il saisit de coin entre ses dents et précipite l'un après l'autre au milieu de la pièce. Une autre qu'Élise y mettrait le holà! Élise entend le laisser faire. A mon tic-tac d'y passer le premier, au lumignon ensuite et c'est ainsi que nous voici tous les trois plongés tout d'un coup dans les ténèbres et sans heure; impossible de dormir.

★

C'est une rare et bonne aventure que d'être volé. On sent mieux le prix de ce qu'on serre encore dans sa main. De cette montre que j'aimais qui, maintenant, a la garde? J'ai pitié d'elle, dont Raoul a dit qu'on n'en eût pas rêvé une autre, plus digne de M. Godeau. Mystère des objets qui ont leur destin, leur histoire, leurs aventures, leur gloire et connaissent parfois la honte des pires promiscuités.

★

Concours des circonstances qui ont amené ce vol : si Élise n'avait pas amené le géant dans l'atelier l'autre soir, mon réveille-matin n'aurait pas été brisé, je n'aurais pas emprunté celui de la petite bonne et je n'aurais pas eu en échange à lui prêter ma montre qui a été prise dans sa chambre. D'autre part, si le garçon de l'horloger n'avait pas été malade, le réveille-matin, réparé plus tôt, ma montre et son voleur ne se seraient pas rencontrés.

★

Du moment qu'elle devait partir le lendemain, je soupçonne parfois la petite bonne d'avoir fait le coup. Mais Dieu! que tout cela a été bien réglé, machiné, mené, gradué par elle : « Monsieur a bien sa montre? elle n'est plus dans

ma chambre? — Non. » Et quelques minutes plus tard, elle en revient consternée. Son manteau a disparu aussi. Le trouble bien joué d'abord, maintenant sa sérénité m'inquiète. On ne perd pas au milieu de l'hiver avec plus de philosophie son unique manteau, une pauvresse qui n'aura de longtemps les moyens de le remplacer. Je l'observe. On dirait même de temps en temps qu'une certaine jubilation se fait jour sur son visage, la même qu'éprouvent les enfants, quand ils viennent de gagner à la loterie justement une montre.

*

Quelques jours plus tard, qu'Élise ait porté dans ses mains, à travers le jardin jusqu'à la table de laque rouge du salon, où je l'ai trouvée cachetée, cette lettre à l'adresse intérieure effrayante, me cause une sorte de terreur : presque elle aurait pu la lire, sans ouvrir l'enveloppe, tant le papier est transparent. Quels drames on côtoie! A ne plus pouvoir dormir! que le jour même où, Élise en voyage, « il » devait venir me voir à la maison, j'aie été volé et que je reçoive le surlendemain des nouvelles de lui, datées d'une prison, voilà des coïncidences bien étranges. Quel crime a commis ce garçon de vingt ans et quelle audace de sa part de m'écrire d'où il est logé! Ainsi met-il sans vergogne aux yeux de ses juges et de ses geôliers mon nom en balance avec le sien! Une sorte d'épouvante me gagne à cette idée, mais d'une épouvante froide, tranquille, sans trouble inutile ni lâcheté. Quel démon s'amuse à organiser ces romans policiers? Que ma montre ait disparu le jour même où j'attendais sa visite, la première, et que j'aie porté plainte le lendemain contre X., peut-être contre lui, sans le savoir, pour apprendre le surlendemain qu'il est sous les verrous, défi à l'imagination! Et sans doute, on n'est pas forcément coupable, parce qu'on vous arrête (d'autant plus qu'à une pareille époque les motifs d'in-

carcération sont souvent politiques et par conséquent honorables), mais certaines harmonies, comment dirais-je? infernales, cachées là-dessous, me fascinent et me feraient presque chavirer dans l'incertitude sur ma propre honnêteté. Pour m'être commis avec des gens susceptibles d'être des malfaiteurs, je ne sais quel discrédit m'atteint à mes propres yeux et de tous ceux qui m'ont amené par des chemins obscurs à me compromettre avec une pareille main je suis la chaîne, de Georges à Jean, de Jean à Fernand, de Fernand à Louis, de Louis à mes livres que je me prends à détester pour ce qu'ils enferment de suspect.

★

Vogue la galère! mais ne pas oublier qu'on y voyage avec des voleurs et des impies.

★

Pour que je ne m'en fasse pas trop accroire sans doute sur une gloire qui m'enivre et illumine parfois ma face Dieu peut-être derrière ma chaise anime, qui me parle à l'oreille, le détenu de la Santé, cellule nº 20. Que me dit-il? « Tu » et « toi », comme si la moitié de moi-même triomphante, l'autre gisait dans les chaînes, la honte et les ténèbres.

★

Cependant, l'apparition parmi nous d'André, le berger landais, notre ancien valet, maintenant marié et père de famille, me fait du bien, comme si une bouffée d'air champêtre venait d'entrer dans la maison avec lui et si l'odeur de son troupeau pavoisait nos chambres.

★

Je l'avais laissée vigilante à onze heures et demie de la nuit, sans feu, au rez-de-chaussée dans une pièce glaciale. Je me réveille à trois heures un quart épouvanté. La croyant près de moi endormie, je lui parle du bruit que j'entends venir de l'étage inférieur. Pas de réponse. Je tâte. J'allume. Personne. Je me précipite dans l'escalier. Depuis que je l'ai quittée, elle n'a pas changé de place. Toute la nuit, elle tricote, assise sur une chaise de fer, sans un fichu sur ses épaules nues en plein mois de décembre. Comme elle est dure avec elle-même, mais comme elle doit être heureuse, seule à veiller encore à pareille heure sur le monde, elle et son mépris pour nous tous, pauvres gens, son lapin à ses pieds!

★

Son lapin à ses pieds pour toute garde, pour toute société et son Dieu, le Dieu d'Aristote, une sorte de glacier : voilà qui lui suffit, c'est sa grandeur.

Mais ce lapin qu'elle aime plus que tout au monde, qu'elle caresse, qu'elle baise avec fracas sur les oreilles, sur le museau, pour me narguer, pour narguer toute notre espèce, « un jour, me dit quelqu'un, elle le tuera ou le fera tuer et elle mangera sa chair et elle suspendra sa peau à sa fenêtre, la regardant sécher brinqueballante, avant de s'en faire une chancelière ou un manchon ».

★

Le géant des Flandres en effet a été condamné hier soir à mourir à son tour et ce matin, avec le jour, tout le temps que Simon, le concierge de la rue, dans la cave remue, de notre lit, la Parque et moi, nous suivons son geste meurtrier.

En ce moment, il l'assomme. Plus rien. L'absence du géant! Quel vide encore! On évite de prendre l'escalier, de peur d'y rencontrer son cadavre sur la dernière marche et comme je passe au petit jour devant la porte de l'exécuteur qui ouvre sa persienne, en apercevant sa main sur l'accoudoir de la fenêtre, je pense : voilà la main qui a tué le géant! Pas du tout, on ne sait pourquoi, de sa seule autorité, au dernier moment, Simon l'avait gracié, avait sursis à la sentence et quand mon Élise à la cave descend, toute peureuse, sûre d'y trouver son ami égorgé, elle le voit qui accourt, bien vivant, au-devant d'elle, comme tous les jours, aussi cocasse, aussi impayable, tapant du talon, tous les trois pas et chevauchant la basse-cour, qui lui barre le passage, pour venir poser, comme à l'habitude, sans rancune, son museau gonflé d'émotion sur le pied nu d'une maîtresse qu'il semble adorer, en attendant qu'elle le hisse jusqu'à son visage et le niche encore une fois près de son cœur, bientôt dans son estomac.

★

Élise a deux nouveaux locataires invraisemblables, tout petits, énormes, un couple de grotesques : madame boite, s'assoit sur son dos plutôt que sur son derrière, habillée comme une fillette à soixante-dix ans; des chapeaux plus grands qu'elle, nœuds de rubans partout, comme si elle demandait à une parure aussi excessive de la cacher, de vous rassurer, quand elle ne réussit qu'à exalter par là sa présence et à vous apeurer davantage.

Lui, souriant sans cesse sous un melon, tout rond comme lui, en jaquette du matin au soir et le parapluie à la main, quelque temps qu'il fasse, ne paraît préoccupé que de se garer un peu en avant ou en arrière, dans le cortège qu'ils forment tous les deux (ils ne se quittent presque jamais) pour ne pas recevoir un coup de la tête ou du pied que sa

moitié déhanchée, chavirante, jette loin d'elle, à tour de rôle, à droite et à gauche, en marchant.

★

Pour comble, ils s'appellent Robinson.

Or, ce matin, un peu malade, je me résignais à demeurer dans mon lit, les persiennes fermées.

Tout d'un coup, sur les neuf heures, on pousse la porte. M. Robinson faisait son entrée. La femme de chambre l'installe devant le téléphone, auprès duquel brûle une faible lumière. Pas libre. Alors, M. Robinson se renverse dans son fauteuil et se met à considérer les murs et le plafond noirs, les meubles rouges qui l'entourent sous les branches d'arbres d'or. Il n'en revient pas, se demande où on l'a poussé et, sûr d'être seul, il s'exclame tout haut :

— Ah! ça, pour une décoration originale, c'en est une! et me voici donc en Chine ou dans une forêt magique.

Il ne croyait pas si bien dire.

A peine en effet avait-il prononcé ce dernier mot comme en songe, l'œil accroché aux lianes de notre taillis intime, un lapin, mais oui, un lapin et un lapin bien vivant, le géant des Flandres en personne, lui passe entre les jambes, fait volte-face et saute sur ses genoux.

Non, de ma vie sur aucun visage humain je n'ai constaté jamais surprise plus naïve, plus fraîche, plus voisine de l'enchantement :

— Qu'est-ce que c'est encore que ça? murmure-t-il, où suis-je tombé?

C'est à ce moment que je décidai, pour achever notre bonhomme, qui ne soupçonnait pas ma présence, de prendre une voix blanche et de lancer :

— Il faut vous habituer, monsieur Robinson, vous en verrez bien d'autres ici. Hélas! que la maîtresse de maison n'est-elle folle! C'est une sorcière et vous voyez bien que sa chambre est hantée.

M. Robinson se tâtait, mais feignant de ne pas céder à ce qu'il prenait pour une suite d'hallucinations, il forme son numéro. C'est Mme Robinson qui est au bout du fil. A l'émotion de la voix, à la précipitation du débit des mots, je sens qu'il essaie de faire comprendre sa situation et l'impossibilité où ils sont de demeurer chez nous, bien que je ne sache même pas dans quelle langue il s'exprime.

Enfin, sans regarder de mon côté, il veut sortir, mais dans la porte se heurte à une Élise courroucée. Pour se donner, j'imagine, une contenance, il s'avise de lui réclamer à brûle-pourpoint une commode :

— Quelle commode! Il s'agit bien de commode. Ah! ça, vous croyez peut-être, monsieur Robinson, que j'ai été créée et mise au monde pour faire vos quatre volontés. Non, monsieur, non. D'abord, la première chose que j'exige de mes locataires, que j'exige, c'est qu'ils ne soient pas seulement discrets, mais, vous m'entendez bien? invisibles et vous n'êtes pas installés, on ne voit que vous dans la maison. Je ne peux pas mettre le pied dans mon escalier, et jusque dans ma chambre, sans vous y trouver. Vous pensez peut-être que je vous ai loué mon lit et aussi ma peau. Une commode! Il s'agit bien de commode!

Alors, M. Robinson ne demande pas son reste. Il ramasse furtivement ses clics et ses clacs et il ne sera plus jamais question entre Élise et lui, pour lui de rien que de disparaître, de filer. En une seconde, il a tout compris, tout, sauf le lapin.

★

Pendant la drôle de guerre, un de nos voisins a fait improviser en huit jours un parc d'opéra : urnes fleuries, perspectives postiches tendues de guirlandes d'un lierre que l'on déroulait et drapait à volonté le long des murs, comme un rideau vivant.

Nous étions tout disposés à trouver ce voisinage agréable,

quand le bruit nous parvient que Mme Lévy nous déteste au point qu'elle arrête les passants dans la rue pour leur dire, en parlant d'Élise :

— Mon mari l'a bien connue, quand elle...

— Quand elle dansait? Nous aussi. Voilà plus de vingt ans qu'elle habite le quartier. De plus courageuse qu'elle il ne s'en fait pas.

Vlan.

Souvent les gens qui n'ont pas de passé ainsi jalousent ceux qui ont des souvenirs, mais le grief de notre châtelaine d'occasion n'est pas là : horticulteurs, décorateurs, architectes avaient eu beau faire, le dimanche de l'inauguration, les maîtres d'hôtel de Potel et Chabot, gantés de blanc, avaient eu beau verser le champagne et les cocktails à pleins bords, tout Paris présent : Arlequin, Pierrot, Javote, les invités, s'ils levaient les yeux, impossible à eux d'apercevoir entre la futaie des tilleuls et des sycomores autre chose que les torchons à vaisselle d'Élise et les peaux de ses lapins, suspendues à la barre d'appui de son balcon, tout le Versailles en miniature des Lévy tombé du coup au rang d'une friperie : au moment d'admirer, on éclatait de rire. Voilà qui ne se pardonne pas.

*

D'Élise quelqu'un : — Elle seule vit « comme ça » à sa mode, simplement, cyniquement, sans dégoût ni remords, en présence des dépouilles de tout ce qu'elle a aimé. Qui a-t-elle plus choyé que son géant des Flandres qui lui baisait les pieds le matin et qu'elle élevait le soir jusqu'à son visage et la fourrure du malheureux a rejoint celle de Zoé, de Cléopâtre à qui elle avait fait les mêmes fêtes. A personne elle ne parle plus doucement qu'en vous apportant votre pâtée et le lendemain elle décide qu'on vous tue et, placide, après l'exécution, la tache de votre sang

qui souille le seuil bien lavée, elle enfile une défroque de plus à la cordelière de sa persienne,

une vraie barbe-bleue.

## CARNAGE DE PERRUCHES

Pimpante, Élise revenait ce matin-là du marché de Neuilly, avec à la main trois perruches merveilleuses dans un panier à salade.

Je ne sais quel froid me courut dans le dos : « Pauvres bêtes ! » pensais-je, comme si en un clin d'œil j'avais prévu leur destin.

Au bout du mois, il y en avait dix, de toutes les couleurs, installées dans un palais de cristal.

— Nouvelle toquade !

★

L'hiver vint, rendu plus terrible par l'occupation. Plus de charbon. Pour qu'elles aient moins froid, on descendit les perruches à la cave, dont nous avions fait, en même temps qu'un refuge, notre cuisine et notre salle à manger.

Je me souviens que le long des murs étaient accrochés de grands tableaux macabres, œuvres d'une chanteuse russe en détresse, qui nous les avait confiés, pour les soustraire aux convoitises des Allemands. Ce n'étaient que têtes de morts dans des bocages : une sorte d'apocalypse monotone de mauvais goût et de mauvais présage.

*

Ce jour-là, il avait pris à un de nos amis la fantaisie de se marier et nous devions nous rendre à Versailles le matin même, pour assister à la bénédiction nuptiale.

Avant l'aube levés, nous attendions le café dans le sous-sol pavé et voûté. Gwendoline la négresse et Anna la Polonaise allaient et venaient autour de nous, quand je remarquai : « C'est curieux. On n'entend pas caqueter les perruches? Est-ce qu'elles dorment? » En même temps, je m'approchai de l'endroit où on les logeait, mais ce que je voyais était si horrible que je ne poussai pas même un cri. L'effroi m'avait cloué sur place et rendu muet.

Sur les dix petites bêtes, pas une de morte ni une d'intacte. Elles remuaient toutes, peu ou beaucoup, sans voix; d'anges qu'elles étaient étincelants, changées en larves, en vers de terre, souillées, mutilées, sanglantes, lamentables; celle-ci borgne, celle-là les deux yeux arrachés, trois sur une seule patte chacune, la seconde sectionnée, ne tombaient pas, parce qu'appuyées l'une à l'autre, en brochette. Certaines avaient gardé tous leurs membres et leurs sens, mais perdu leur bec, remplacé par une plaie profonde au milieu de laquelle on apercevait la langue à demi rongée. Les entrailles d'une isolée à son côté pendaient lamentablement comme un rosaire, à se demander par qual miracle elle tenait debout. Le reste, cachant des moignons informes sous des ailes froissées, avait roulé à fond de cale, jonchant la cage, petites pelotes soyeuses, terrassées après le combat qu'on imagine le plus atroce, leur tête seule demeurée entière, comme pour mieux constater leur irréparable malheur.

Que s'était-il passé? Élise la veille, en nettoyant la cage, avait, comme il se doit, remplacé la vitre par une plaque de tôle flexible qui permet de glisser et de retirer les aliments librement. Les soins donnés, dérangée ou distraite,

elle n'avait pas remis les choses en place et le chemin que son bras avait suivi, durant la nuit un rat l'avait pris à son tour, soucieux seulement de blesser tout le monde, sans achever personne, comme s'il n'eût eu de plaisir qu'à prolonger l'agonie de ses victimes.

Que faire maintenant que de hâter leur mort? J'y songeais, tenant déjà entre mes doigts couverts d'un linge la plus mutilée, mais j'avais beau serrer et tordre, la solidité à toute épreuve de cette gorge menue était telle qu'elle résistait à tous mes efforts. Autour de moi, incapables de tuer, les femmes s'agitaient, Élise évanouie. Enfin, survint le blanchisseur qui eut l'idée d'organiser dans un baquet le naufrage de ce nouveau radeau de la Méduse.

★

Comme il se devait, pour venger les perruches, nos petites bonnes placèrent dans la cage des tartines de poison et le lendemain, Anna cherchait-elle dans la lessiveuse une guenille, elle en ramena par la queue un gibier inerte qui lui faisait pousser des glapissements de l'autre monde, sans qu'elle eût, pour s'en débarrasser, la présence d'esprit de desserrer les doigts, comme paralysée par l'horreur. Encore je la vois sur les marches de l'évier, brandissant le trophée, une rate qui avait dû mettre bas la veille ou l'avant-veille. Celle-ci morte, on ne tarda pas à trouver, qui s'était la nuit égaillée à sa recherche, toute la nichée, à peine velue, dont le froid et la faim avaient eu raison.

MARCEL JOUHANDEAU.

# LE HUSSARD SUR LE TOIT (1)

## III

Il était encore nuit quand Angélo passa à travers la lucarne. Tournée vers l'est elle découpait cependant du côté des étoiles éteintes un petit rectangle gris clair. Angélo attendit le lever du jour, accroupi contre le petit mur.

Toujours la même aurore blanche.

Au-delà des longues toitures du couvent s'élevait une tour carrée surmontée d'une pique qui devait être une sorte de paratonnerre ou une ancienne hampe de drapeau. Angélo n'avait pas encore poussé jusque-là. Il le fit aux premiers rayons du soleil.

C'était un petit clocher. Les abat-son de bois rongés de vents et de pluies permettaient de se glisser facilement dans l'habitacle des cloches. De là, une échelle descendait jusqu'à des escaliers en spirale qui finalement aboutissaient à une porte; qui s'ouvrit. Elle donnait sur les bas côtés d'une église.

Le soleil levant qui frappait dans les vitraux du haut de la voûte éclairait tous les signes d'un déménagement hâtif. Le maître-autel avait été dépouillé de tous ses candélabres et de toutes ses lingeries; la porte même du tabernacle était ouverte. Dans la nef, les bancs étaient entassés contre un pilier. De la paille, des chiffons qui avaient dû servir aux emballages, des planches hérissées de clous, et même un marteau et un rouleau de fil de fer traînaient sur le parquet.

La sacristie était vide. De là, un portillon donnait sur un cloître. Il encadrait le jardin de buis et de laurier où,

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 7 et 8.

le jour d'avant, Angélo avait vu s'agiter la confrérie. Tout était paisible. La hauteur des murs entretenait là une fraîcheur propice aux parfums des verdures.

En arrivant au coin de la galerie qui faisait le tour du jardin, Angélo aperçut à l'autre bout un corps étendu sur les dalles. Il avait tellement l'habitude des cadavres qu'il s'approchait nonchalamment quand le corps se redressa, s'assit, puis se mit debout. C'était une vieille nonne. Elle était ronde comme une barrique. Deux griffes de petites moustaches noires agrafaient sa bouche de chaque côté.

— Qu'est-ce que tu veux? dit-elle.

— Rien, dit Angélo.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Rien.

— As-tu peur?

— Ça dépend de quoi.

— Ah! Tu es de ceux-là qui font dépendre leur peur de quelque chose! Et de l'enfer, en as-tu peur?

— Oui, ma mère.

— Eh bien! est-ce que ça ne suffit pas? Veux-tu m'aider, mon petit?

— Oui, ma mère.

— Bénie soit la gloire du Seigneur en son siège! Il ne pouvait pas m'abandonner. Es-tu fort?

— Moins que d'ordinaire parce que je n'ai pas mangé à ma faim depuis quelques jours, mais j'ai de la bonne volonté.

— Ne te flatte pas. Pourquoi n'as-tu pas mangé à ta faim?

— Je suis perdu dans cette ville.

— Tout le monde est perdu dans cette ville. Tout le monde est perdu partout. Alors, tu crois qu'en mangeant tu seras fort?

— Il me semble.

— Il te semble. C'est juste. Eh bien! viens manger.

Elle lui donna du fromage de chèvre. « Ces gens ne vivent que de fromage de chèvre », se dit Angélo.

Elle avait l'air très fatigué. Une pesante réflexion charruait le haut de son nez.

— Es-tu l'envoyé? dit-elle.

— Non.

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Je ne sais rien, ma mère. Ne cherchez pas.

— Rien? Quel orgueil! dit-elle.

Bien qu'assise sur une chaise, dans cette petite cellule blanche, rendue encore plus blanche par cette étagère chargée de fromages de chèvre sur laquelle tombait un rais de soleil, elle soufflait comme si elle avait été en train de gravir une colline et ses lèvres poussaient de petite bulles comme les lèvres de certains vieillards endormis.

— Je te materai, dit-elle. Prends ça et mets-le.

C'était une longue chemise blanche pareille à celle dont étaient revêtus les charrieurs de cadavres.

— Attendez que j'entre dans mes bottes, dit Angélo.

— Dépêche-toi et prends cette sonnette.

Elle était debout. Elle attendait. Elle s'appuyait sur un fort bâton de chêne.

— Allons, viens!

Elle le précéda tout le long du cloître. Elle ouvrit une porte.

— Passe, dit-elle.

Ils étaient dans la rue.

— Remue la sonnette et marche, dit-elle.

Elle ajouta presque tendrement : « Mon petit! »

« Je suis dans la rue, se dit Angélo. J'ai quitté les toitures. C'est fait! »

Le branle de la sonnette soulevait des torrents de mouches. La chaleur était fortement sucrée. L'air graissait les lèvres et les narines comme de l'huile.

Ils passèrent d'une rue dans l'autre. Tout était désert. A certains endroits les murs, quelques couloirs béants faisaient écho; à d'autres le grelottement de la sonnette était étouffé comme au fond de l'eau.

— Remue, disait la nonne. Du jus de coude! Sonne! Sonne!

Elle se déplaçait assez vite, tout d'une pièce, comme un rocher. Ses bajoues tremblaient dans sa guimpe.

Une fenêtre s'ouvrit. Une voix de femme appela : « Madame! »

— Derrière moi maintenant, dit la nonne à Angélo. Arrête la sonnette. Sur le seuil elle demanda : « As-tu un mouchoir? »

— Oui, dit Angélo.

— Fourre-le dans la sonnette. Qu'elle ne bouge plus, sans quoi je te fais sauter les dents. Et tendrement elle ajouta « Mon petit! »

Elle eut comme un élan d'oiseau vers l'escalier sur la première marche duquel Angélo vit se poser un énorme pied.

Là-haut, c'étaient une cuisine et une alcôve. Près de la fenêtre ouverte d'où on avait appelé se tenaient une femme et deux enfants. De l'alcôve venait comme le bruit d'un moulin à café. La femme désigna l'alcôve. La nonne tira les rideaux. Un homme étendu sur le lit broyait ses dents en un mâchage incessant qui lui retroussait les lèvres. Il tremblait aussi à faire craquer sa paillasse de maïs.

— Allons, allons! dit la nonne. Et elle prit l'homme dans ses bras. Allons, allons! dit-elle, un peu de patience. Tout le monde y arrive; ça va venir. On y est, on y est. Ne te force pas, ça vient tout seul. Doucement, doucement. Chaque chose en son temps.

Elle lui passa la main sur les cheveux.

— Tu est pressé, tu es pressé, dit-elle, et elle lui appuyait sa grosse main sur les genoux pour l'empêcher de ruer dans le bois de lit. Voyez-vous s'il est pressé! Tu as ton tour. Ne t'inquiète pas. Sois paisible. Chacun son tour. Ça va venir. Voilà, voilà, ça y est. C'est à toi. Passe, passe, passe.

L'homme donna un coup de rein et resta immobile.

— Il aurait fallu le frictionner, dit Angélo d'une voix qu'il ne reconnut pas.

La nonne se redressa et lui fit face.

— Qu'est-ce qu'il veut frictionner, celui-là, dit-elle? Ainsi, tu es un esprit fort, hein? Tu veux oublier l'Évangile, hein? Demande du savon à cette dame-là, et une cuvette, et des serviettes.

Elle retroussait ses manches sur ses gros bras roses.

— Demande, dit-elle, parle-lui, fais-la bouger, qu'elle cesse de se tenir dans sa fenêtre là-bas. Qu'elle fasse du

feu, que l'eau chauffe. Allons, qu'on se mette en train s'il vous plaît.

Elle était ronde et lourde et ménagère. Elle s'approcha de l'âtre et cassa du bois sur son genou. Elle avait laissé l'alcôve ouverte. L'homme était raide sur son lit.

La femme ne bougeait pas.

— Allons, dit la nonne.

La femme fit un pas vers l'âtre près duquel la nonne était agenouillée. La femme écarta lentement les deux enfants de son tablier. Elle leur caressa furtivement les joues d'un geste qui avait l'air d'être en surplus dans le temps. Elle vint s'agenouiller près de l'âtre. La nonne lui transmit le bouchon de papier et le briquet.

— Allume, dit-elle, et elle se redressa.

Cette nonne étonnait par une extraordinaire présence. Où elle était, tout s'ordonnait. Elle entrait et les murs ne contenaient plus de drames. Les cadavres étaient naturels et, jusqu'à la chose la plus minuscule, tout se mettait immédiatement en place exacte. Elle n'avait pas besoin de parler; il lui suffisait d'être présente.

Combien de fois Angélo en fut frappé comme de la foudre. Il ne s'y habitua jamais. Il entrait derrière elle (elle exigeait toujours de précéder) dans des charniers où un domestique assez cocasse était mêlé aux aspects terrifiants de la malédiction d'avant les temps. Les dernières grimaces de moribonds en bonnet de coton et caleçons à sous-pieds élargissaient dans des lèvres distendues des dentitions et des bouches de prophètes; les gémissements des pleureuses et des pleureurs avaient retrouvé les haletantes cadences de Moïse. Les cadavres continuaient à se soulager dans des suaires qui, maintenant, étaient faits de n'importe quoi : vieux rideaux de fenêtres, housses de canapés, tapis de tables et même, chez les riches, de dessus de baignoires. Des pots de chambre pleins à ras bord avaient été posés sur la table de la salle à manger et on avait continué à remplir des casseroles, des cuvettes de toilette et même des pots à fleurs, vidés en vitesse de leur plante verte : fougère ou palmier-nain, avec cette déjection mousseuse, verte et pourprée qui sentait terriblement la colère de Dieu. Les sur-

vivants s'accrochaient à leur propre vie avec des gestes de poupons. Le hennissement intime que certains ne pouvaient même pas retenir, se détournant de l'être qui lui était le plus cher au monde pour regarder vers le ciel libre de la fenêtre (cependant de craie, torride, écœurant) était d'une grandeur magnifique, poussé, enfin, dans ces chambres à coucher, seuils d'alcôves où l'on avait toujours été, jusqu'à présent, bon père, bon époux, femme vertueuse, fils obéissant et enfant de Marie. L'œil de Caïn, dans le visage paisible d'un mercier dont les bajoues entraînaient les favoris jusque sur le col de la veste; les seins bleu-de-roi de quelque belle jeune femme encore chaude, toute ruante et tremblante plus d'une heure après sa mort et qu'il fallait empaqueter comme une anguille; les muscles qui cassaient en faisant sonner les cuisses comme des caisses de violon; les jets de dysenterie sur le papier à fleurs des murailles ou dans les cendres de l'âtre, ou dans les batteries de cuisine, sur les courtepointes, sur les parquets, ou même fusant en pleine figure de la bien-aimée ou du bien-aimé; la nudité dont il était impossible de cacher quoi que ce soit avec gigotement, frissons, tremblements, convulsions, gémissements, cris, mains crispées dans les draps, installée à demeure chez les bourgeois et chez les paysans qui sont encore plus prudes, sous les yeux des enfants (les enfants étaient très intéressés par toutes ces manifestations et promenaient partout leur silence, leurs grands yeux éberlués, leur rigidité de fer) ; un nouvel ordre (qui pour l'instant s'appelait désordre) organisait brusquement la vie dans de nouveaux horizons. Bien peu étaient capables de croire encore aux vertus des anciens points cardinaux. On n'embrassait plus les enfants. Pas pour les préserver : pour se préserver. Ils avaient tous d'ailleurs une attitude raidie, tout d'une pièce, de larges yeux et, quand ils mouraient, c'était sans un mot ni un gémissement et toujours loin de leurs maisons, fourrés dans une niche à chien, ou dans des garennes, des caisses à lapins, ou roulés dans les gros paniers à faire couver les dindes.

Souvent, la nonne leur faisait la chasse. Elle ouvrait les poulaillers et cherchait. Elle frappait du pied contre les

parois des niches. Le chien montrait une tête hargneuse. Elle le saisissait froidement par le collier. L'enfant était généralement au fond. Elle le tirait sans trop de cérémonie mais l'emportait exactement comme une mère doit emporter un enfant. Les petits cadavres étaient semblables aux cadavres des grandes personnes, c'est-à-dire d'une indécence ridicule, criants de vérité, déchirant de leurs ongles leurs ventres, leur capitale d'immondices. Dans les bras de la nonne, ils redevenaient de pauvres petits enfants morts de grosses coliques.

Au moment où l'on se demandait s'il fallait encore croire à quelque chose, si elle arrivait, les murs redevenaient des murs, les chambres des chambres avec toutes leurs stalactites de souvenirs intactes, avec leur puissance d'abri intacte. La mort, eh bien! oui, mais elle perdait instantanément son côté diabolique. Elle ne poussait plus à s'affranchir de tout; elle ne faisait plus franchir que des frontières raisonnables; on ne pouvait plus se permettre ces convulsions d'égoïsmes dans lesquelles, la plupart du temps, les vivants reproduisaient, par une sorte de singerie luciférienne, les convulsions d'agonie dont ils avaient eu le spectacle.

Il suffisait de quelques gestes très simples. On aurait beaucoup surpris la nonne si on lui avait dit que les deux tiers de sa qualité venaient de son aspect physique, de son gros ventre de gargamelle, de la moue de ses grosses lèvres, de sa grosse tête, de ses grosses mains, de sa placidité de grosse femme, de ses gros pieds sous lesquels les planchers tremblaient toujours un peu; de sa masse. C'était cette masse qui autorisait les miracles. Plus vive, elle aurait eu la facilité de faire vingt gestes dans lesquels le bon aurait peut-être passé inaperçu; la graisse, la lourdeur, le poids ne lui permettaient d'en faire qu'un. C'était le bon. Et il était là, incontestable, comme le nez au milieu de la figure. On était obligé de croire à sa vertu car c'était un vieux geste ordinaire qu'on avait fait cent mille fois et dont les conséquences étaient certaines.

Elle arrivait et il y avait parfois un ou deux cadavres étendus dans ces atroces poses cocasses, les cuisses écartées,

les mains fourrées dans le ventre, la tête rejetée en arrière dans ce grand rire blanc et pourpre des cholériques. Quelquefois même ces cadavres avaient comme bondi à travers la chambre et s'étaient abattus en travers de n'importe quel meuble. Il y avait, cachés dans des coins ou, de préférence, dans des encoignures de fenêtres, (le désir de fuite) un homme ou une femme changés en chien, en train de gémir, de tousser, d'aboyer, prêts à flatter le premier venu; un ou deux enfants, raides comme la justice, les yeux comme des œufs; et elle entrait. Souvent, quand le spectacle était comme cela horrible à râper la peau, voilà ce qu'elle faisait : elle s'assoyait, plaçait le moulin à café entre ses cuisses et commençait à moudre le café. Instantanément, l'homme ou la femme cessaient d'être le chien. Pour les enfants, c'était à la fois plus délicat et plus facile : ils étaient tout de suite attirés par l'énorme poitrine de la nonne; elle avait alors un geste très simple pour pousser sa croix pectorale de côté.

D'autres fois (mais toujours de science exacte et sans jamais se tromper) il ne s'agissait pas de moulin à café. Elle entrait dans une de ces maisons bourgeoises où la cuisine est cachée, où tous les meubles sont sous des housses. C'étaient toujours des endroits où les cadavres avaient un extraordinaire mordant. Là, d'ordinaire, on n'avait pas entouré les malades de beaucoup de soins. Généralement, on n'avait pas eu le courage de les contenir dans les lits; on les avait laissés se lever et divaguer, on avait plutôt fui devant eux. Les fauteuils étaient renversés comme après une bagarre, les tables n'étaient plus sous l'aplomb de la suspension, le pupitre à musique était cassé; on s'était comme jeté les partitions de valses à la tête; le mort avait ruisselé de tous les côtés avant de s'abattre sur le piano.

Dans l'instant où Angélo passait la porte, il se disait : « Et ici, qu'est-ce qu'on va faire? » Par dessus l'épaule de la nonne il voyait cet intérieur bourgeois charrué pour de terribles semences et les survivants, agglomérés dans un coin du salon, comme de petits singes saisis par le froid.

Tout de suite, la nonne tirait la table à son aplomb, relevait les chaises, plaçait les fauteuils, ramassait les

morceaux de musique. Elle ouvrait une porte qui donnait dans la chambre. Elle demandait : « Où sont les draps neufs? » Ces mots étaient magiques. Ils lui donnaient la plus fulgurante des victoires. Pas plus tôt prononcés, on entendait dans le tas des singes glacés le bruit d'un trousseau de clefs. Ce bruit lui-même avait une vertu si puissante qu'on voyait sortir du tas une femme qui redevenait tout de suite femme et tout de suite patronne. Quelques-unes parmi celles dont le visage était plus particulièrement recouvert de cheveux éplorés, titubaient encore un peu et allaient, dans leur ivresse, jusqu'à tendre le trousseau de clefs. Mais la nonne ne le prenait jamais. « Venez ouvrir l'armoire vous-même » disait-elle. Après, on faisait le lit bien carré. Ce n'est qu'une fois le lit bien fait qu'on s'occupait du cadavre et alors en plein. Mais déjà les rouages de la maison s'étaient remis en marche et déjà la mort pouvait frapper de nouveau un coup diabolique dans cette famille sans rien détruire d'essentiel.

Elle n'était pas savante. Elle avait été mariée jeune. Veuve jeune, elle s'était cloîtrée pour les gros travaux dans ce couvent de Présentines. Elle grattait les carottes, épluchait les pommes de terre, lisait en suivant les lignes avec son doigt. Elle n'était pas une des fortes de la confrérie. Elle n'en faisait même partie que par exception et grâce à la protection d'une bienfaitrice. Quand le couvent avait déménagé, pour fuir la contagion, elle avait seulement été chargée de garder là quelques approvisionnements qu'on ne pouvait pas emporter tout de suite.

Elle disait à Angélo combien le cloître désert lui avait paru délectable. Ils rentraient, elle et lui, à la tombée de la nuit. Ils faisaient encore une ronde dans toute la ville, vers les deux ou trois heures du matin, les mauvaises heures. Avant d'y repartir ils avaient là un bon moment de repos. Ils mangeaient du fromage de chèvre, de la confiture de groseille, du miel. Ils buvaient du vin blanc. Ils s'assoyaient sur les bancs de pierre du cloître. Ils dormaient là, parfois tout d'un coup, sans avoir le temps de se coucher, surtout la nonne qui avait une grande faculté de sommeil. Elle s'endormait au milieu d'un sourire. Elle souriait souvent :

aux anges d'abord, puis aux couloirs solitaires du cloître, enfin à Angélo. Quand elle en avait le temps elle disait : « Seigneur, bénissez-moi. » Mais, le plus souvent, la phrase était brusquement coupée en deux comme par un coup de faux et elle se mettait tout de suite à ronfler. Elle prit par la suite l'habitude de demander les bénédictions du Seigneur dès qu'elle s'assoyait sur le banc de pierre, pendant qu'Angélo apportait le pain, le fromage et le vin. « Et maintenant, Seigneur, bénis-moi », disait-elle.

Angélo fumait un de ses petits cigares. Dans ces patrouilles qu'il faisait avec sa clochette, précédant la nonne, il avait passé devant ce fameux poste de police où on l'avait poussé le premier jour de son arrivée. Il était maintenant désert, les portes étaient ouvertes. Il put voir, là-bas, le bureau derrière lequel s'était tenue la cravate de faille. Personne ne se tenait plus derrière le bureau. « Voilà un réverbère où j'ai failli être pendu », se dit-il. Dans une autre rue il vit un marchand de tabac. L'envie de fumer lui donna l'audace d'arrêter le branle de sa sonnette et de dire à la nonne : « Attendez-moi. » Il demanda pour un écu de ses petits cigares habituels. On lui tendit la boîte. On lui dit : « Servez-vous. » On ne voulut pas de son écu. Il comprit que c'était à cause de sa chemise de charrieur de cadavre. Il avait été tellement privé de fumer et il en avait tellement envie qu'il se servit sans aucune discrétion et se remplit les poches. « Le métier a des bénéfices », se dit-il. Il s'étonna aussi de la tranquillité avec laquelle la nonne l'attendait dans la rue. Elle voulait toujours qu'on aille au galop et qu'on remue fébrilement la sonnette. Elle lui dit simplement : « Qu'est-ce que tu as pris? » Il lui montra les cigares. Ils continuèrent la tournée.

Quand ils s'aperçut que la nonne pouvait sourire, il considéra la chose sous son aspect miraculeux. Il était un peu comme un homme qui voit le premier jour succéder à la première nuit. Quand il s'aperçut qu'elle souriait souvent pour elle seule, puis pour lui, il s'installa dans la douceur de ce sourire qui était très enfantin.

La nonne ne soignait jamais. « J'approprie, disait-elle.

Ce sont mes clients, j'en suis responsable. Le jour de la résurrection ils seront propres. »

— Et le Seigneur vous dira : « Parfait, Sergent », répondait Angélo.

Elle répliquait :

— Si Dieu dit « Parfait », pauvre idiot, qu'est-ce que tu as à dire, toi créature merdeuse?

— Mais on peut en sauver, dit Angélo, du moins je le crois.

— Et qu'est-ce que je fais, disait-elle? Bien sûr qu'on les sauve.

— Mais, dit-il, leur rendre la vie.

— Il y a bien longtemps qu'ils sont morts, dit-elle, tout ça n'est plus qu'une formalité.

— Mais, ma mère, dit Angélo, moi aussi je suis rempli de péchés.

— Cache-toi, cache-toi, dit-elle.

Elle couvrit son visage de ses grosses mains. Finalement, elle le regarda d'entre ses doigts et, abaissant ses mains elle dit :

— Donne-moi un cigare.

Elle avait très rapidement pris goût à fumer. Elle semblait comme préparée à la volupté du tabac. Dès la première fois elle ne tint pas son cigare comme une femme maladroite et un peu apeurée mais comme un homme qui sait ce qui l'attend et en a besoin. Même la première bouffée parut lui être bonne. Angélo avait volontiers donné le petit cigare mais il les savait très forts et il guettait le haut-le-cœur. Elle ne cligna même pas de l'œil; ses grosses lèvres s'ouvrirent lentement pour laisser passer un jet de fumée déjà savant. Comme l'auvent de sa cornette maintenait la fumée devant son visage, elle amenuisa ses yeux; avec son nez de lion et sa bouche très gourmande, elle apparut alors à travers le brouillard bleu comme la personnification d'une très vieille sagesse.

Elle savait plus que ce qu'elle en disait. Elle n'avait pas un très grand vocabulaire. Elle n'avait que celui du livre qu'elle avait lu en suivant les lignes avec son doigt. Elle ne parlait d'ailleurs pas beaucoup. Elle était si fatiguée qu'elle n'avait même pas le courage de laver ses mains.

« Laver les morts suffit », disait-elle. En effet, ses mains qui, non seulement étaient énormes mais très grasses avaient la peau délavée et blanchâtre des mains lavandières. Une sorte de petite crasse blanche restait en auréole autour de ses ongles et dans le creux de ses phalanges. La même fatigue énervait Angélo et le poussait à parler. Il était toujours à gratter quelque tache sur ses culottes. Une fois même il lava sa chemise dans le seau du puits. La nonne ne touchait pas aux croûtes qui durcissaient sa robe. Ses manches très amples et qui avaient traîné dans mille déjections étaient raides comme du cuir. Elle posait ses mains à plat sur ses genoux. Elle s'établissait alors comme un énorme rocher rectangulaire et trapu, comme une de ces énormes pierres qui sont destinées par l'architecte à servir d'assise. Elle fumait sans toucher le cigare, le laissant planté dans sa bouche tout le temps qu'il durait. Elle disait paisiblement pour elle-même : « Alleluia, gloire à toi, Dieu ! Louanges aux milices célestes ! Sainte-Trinité ! Dieu créateur de tout l'univers, aide-moi ! Dieu éternel et véritable ! » Puis, tout de suite après elle faisait une longue pause, pendant laquelle souvent elle s'endormait. Angélo qui la surveillait venait lui retirer de la bouche ce qui restait du cigare.

Une fois elle dit aussi : « Vierge immaculée », puis, tout de suite après : « Partons ! »

Elle partait toujours sur une inspiration subite. Il fallait obéir promptement. Elle n'attendait pas. Elle s'enrageait et s'engouait dans sa rage comme un paon. Elle parlait alors une sorte de langage fait de mots sans aucun rapport entre eux, n'importe lesquels, enfilés les uns à la suite des autres, presque criés ; elle finissait par des appels sauvages qui tenaient de la plainte et du rugissement. Angélo était littéralement séduit. Il ne pensait qu'à elle.

Quelques jours après être descendu de ses toitures et le premier élan de férocité passée, Angélo avait demandé à la nonne si elle connaissait un nommé Giuseppe. Elle aurait pu. Dans ses tournées. Elle ne faisait pas de tournées. Son ordre ne faisait pas de tournées. C'était un couvent de filles riches. Elle s'occupait de cuisine, elle. Il n'était pas plus

question de Giuseppe que de Pierre ou Paul. Qui était ce Giuseppe? Un réfugié italien. Plus exactement un Piémontais. Qu'est-ce qu'il était dans la ville? Oh! rien, non, sans doute, il passait au contraire inaperçu. Il était cordonnier. Il vivait très simplement, seul, sans rien dire à personne. Il avait assez de choses à se dire à soi-même. La dernière fois qu'Angélo l'avait vu c'était il y avait plus d'un an, et de nuit. Tout ce qu'Angélo pouvait dire c'est qu'il habitait une chambre dans une très grande maison où logeaient aussi comme en caserne des tanneurs et leurs familles. Il était cordonnier, disait-il? Tout ce que la nonne pouvait dire c'est que la confrérie faisait ressemeler ses souliers chez un nommé Jean qui était italien également. Non, ça n'était pas celui-là. Et qu'est-ce qui faisait qu'il recherchait ce Giuseppe? C'était trop long à dire entre autres choses ce Giuseppe entretenait des rapports avec la propre mère d'Angélo. Quels rapports? Oh! Elle était du Piémont et, aucun rapport avec un cordonnier. Ma mère est jeune et très belle. C'est une duchesse? Ah! bon. Elle correspond avec ce Giuseppe parce que moi je suis toujours « par orte » par les chemins, par monts et par vaux. Elle correspond et elle envoie de l'argent pour moi à Giuseppe qui est en quelque sorte mon trésorier. Ah! oui. Non, elle ne savait pas qui était Giuseppe. C'était la première fois qu'elle entendait parler d'une chose semblable.

Angélo se disait que peut-être en filant par les rues il lui arriverait de rencontrer Giuseppe. Mais maintenant les rues étaient désertes. A peine si, de temps en temps, il rencontrait un homme en blouse quand il précédait la nonne avec sa clochette.

Il ne pensait plus que très rarement à Giuseppe. Il n'avait plus guère besoin de ce que pouvait lui donner Giuseppe. Il se disait : « Tout va bien. » Au long des rues, dans les chambres, dans les charniers, il se disait : « Tout va bien. » Il ne pouvait pas réfléchir à grand-chose ni multiplier ses pensées par elles-mêmes. Il aidait à laver des morts; il plongeait sa brosse en chiendent dans les seaux d'eau chaude. Il y avait bien longtemps que le bruit du chiendent frottant sur les peaux parcheminées ne l'éton-

nait plus; il n'avait même pas le souci de sauver; il savait que, somme toute, on arrive très bien à laver un cadavre de façon parfaite. Il éprouvait un contentement de lui-même qu'il avait toujours cherché sans jamais l'atteindre. Même le baron ne lui avait pas donné cette satisfaction de l'âme. En donnant son coup de pointe, en sentant qu'il arrivait juste, il avait eu un bref sentiment de joie très intense, mais que le bonheur était loin.

Il était du bon côté du choléra. « Quel orgueil! » dit-il brusquement un soir. « Ah! Race de pape », dit doucement la nonne, « tu as trouvé ça! » Elle se couvrit le visage avec ses grosses mains, puis elle demanda un cigare.

Ces patrouilles nocturnes, à trois heures du matin, à travers une ville désolée par l'épidémie, étaient des plus lugubres. La plupart des réverbères étaient éteints; à peine continuait-on à en garnir quelques-uns. Angélo portait une lanterne. Il n'agitait sa sonnette que par saccades espacées entre lesquelles s'étendait un silence que le grésillement des rossignols et le pas lourd de la nonne qui frottait ses gros souliers sur les pavés rendaient encore plus silencieux. La nuit facilitait l'égoïsme de tous. Les gens descendaient leurs morts dans la rue et les jetaient sur le trottoir. Ils avaient hâte de s'en débarrasser. Ils allaient même jusqu'à les déposer devant d'autres seuils. Ils se séparaient d'eux de toutes les façons. L'important pour eux était de les chasser le plus vite possible et le plus complètement qu'il se pouvait de leur propre maison où ils revenaient vite se terrer. Parfois, au-delà du halo de la lanterne, dans la demi-obscurité, Angélo voyait fuir des formes pâles, prestes comme les bêtes qui sautent dans les fourrés des bois. Des portes se fermaient lentement en grinçant. On poussait des verrous. On n'appelait pas. La clochette qu'Angélo agitait de temps à autre sonnait dans un vide pur. On n'avait pas besoin d'aide. La nuit permettait à chacun de se débrouiller tout seul. Ils le faisaient tous de la même façon. Personne n'en trouvait de meilleure.

— Est-ce qu'ils s'aimaient? dit Angélo.

— Mon Dieu, non, dit la nonne.

— Dans une ville comme ici cependant il y a bien des gens qui s'aimaient?

— Non, non, dit la nonne.

Souvent même, quand Angélo agitait sa sonnette, les fils de lumière qui encadraient certains volets s'éteignaient. Les gémissements, les plaintes s'arrêtaient brusquement. Il imagina des mains qu'on posait tout d'un coup sur des bouches.

Ils lavaient des cadavres abandonnés. Ils ne pouvaient pas laver tous ceux qu'ils trouvaient dans la nuit : il y en avait dans tous les coins. Les uns étaient assis; on les avait placés exprès dans l'apparence de quelqu'un qui se repose; les autres, jetés n'importe comment, étaient dissimulés sous des ordures, jusque sous du fumier. Certains étaient recroquevillés dans des encoignures de portes, d'autres étendus à plat ventre au milieu de la rue ou sur le dos, les bras en croix. Il était inutile de frapper aux portes devant lesquelles on les trouvait. Personne ne les connaissait. Les quartiers échangeaient subrepticement leurs cadavres. Au cours de leurs tournées, Angélo et la nonne entendaient les bruits légers de ce charroi sournois. C'en était un qu'on emportait à deux, un à la tête, un qui avait saisi les jambes comme des brancards de brouette; une femme qui traînait son mari sur les pavés; un homme qui portait sa femme comme un sac de blé sur son épaule. Tous se glissaient dans l'ombre. On envoyait les enfants casser les réverbères à coups de pierres.

Angélo agitait sa sonnette. « Allons, se disait-il, sautez, sautez, foutez le camp, faites votre truc. » Il marchait à pas lents, sans hâte devant la nonne qui venait lourdement comme sur deux piliers d'église. Il avait le droit de mépriser.

Ils ne lavaient que les plus sales. Ils les portaient les uns après les autres à côté d'une fontaine. Ils les déshabillaient. Ils les frottaient à grande eau. Ils les alignaient pour qu'au jour on puisse les ramasser.

C'était parfaitement inutile. Frictionner des moribonds était parfaitement inutile aussi. Le pauvre petit Français n'avait sauvé personne. Il n'y avait pas de remède. Au

début de l'épidémie on avait vu mourir comme des mouches des malades autour desquels tout le monde se dévouait; d'autres qui s'étaient cachés pour étouffer leurs coliques sortaient parfois frais comme l'œil. Le choix se faisait ailleurs.

« Mourir pour mourir », se disait Angélo, « j'aurai bien le temps d'avoir peur, comme il se doit au moment de passer l'arme à gauche. Actuellement, la peur n'est pas convenable ».

Quand il était sur une place publique déserte, en pleine nuit, dans cette ville si complètement terrorisée que la lâcheté la plus ignoble y paraissait naturelle, seul avec la nonne, que quatre ou cinq cadavres nus étaient alignés dans le rond de leur lanterne et qu'ils lavaient ces cadavres en allant chercher de l'eau à la fontaine il se disait : « On ne peut pas m'accuser d'affectation. Personne ne me voit et ce que je fais est parfaitement inutile. Ils pourriraient aussi bien sales que propres. On ne peut pas m'accuser de chercher la croix. Mais ce que je fais me classe. Je sais que je vaux plus que tous ces gens qui avaient des positions sociales, à qui on donnait du « Monsieur » et qui vont jeter leurs êtres chers au fumier. L'important n'est pas que les autres sachent et même reconnaissent que je vaux mieux : l'important est que moi je le sache. Mais je suis plus difficile qu'eux. J'exige de moi des preuves incontestables. En voilà tout au moins une. »

Il avait le goût de la supériorité et la terreur de l'affectation. Il était heureux.

Il est de fait que le bruit du bouchon de teille frottant ces peaux que le choléra avait rendues cartonneuses et sonores, tendues sur des corps aux chairs intérieurement calcinées, était assez difficile à supporter pour quelqu'un doué d'imagination. Il faut également convenir que la haletante flamme de la lanterne ne cessait pas de draper les ombres. Une âme romanesque pouvait trouver une certaine exaltation dans un combat avec ces choses cependant fort simples.

Il y avait très peu de laideur dans son orgueil. Tout au moins, à peine ce qu'il en fallait pour qu'il soit humain. Il se disait : « J'ai laissé ce capitaine si grossier s'occuper du

corps du pauvre petit Français. Il l'a certainement fait jeter dans la chaux vive comme un chien. Les soldats ont dû le traîner sans cérémonie par les jambes. Je le vois comme si j'y étais. Et pourtant, j'avais pour cet homme plus que de l'amour : j'avais de l'admiration. Il est vrai que j'étais tout disposé, corps et âme, à l'enterrer de mes propres mains, décemment. Et même à l'embrasser. Non, cela ne m'aurait rien coûté, au contraire, je l'aurais fait volontiers. On m'a chassé à coups de fusil. »

Mais il ajoutait : « Eh bien! tu aurais dû résister aux coups de fusil. » Il allait jusqu'à dire : « Tu aurais dû être assez humble pour qu'on n'ait pas envie de te tirer des coups de fusil. Tu as préféré être arrogant avec le capitaine. N'aurait-ce pas été l'indice d'une âme vraiment supérieure que de ne pas répondre à ses insolences? De ne pas céder? Tu ne cèdes pas aux autres. Mais, est-ce que cela suffit? C'est à toi qu'il ne faut pas céder. Tu as cédé au plaisir immédiat de répondre à un insolent par une insolence. Ce n'est pas une force. C'est une faiblesse puisque te voilà maintenant avec le remords de n'avoir pas accompli un devoir qui t'était cher, ou, soyons franc, un acte qui te donne l'estime de toi-même. En réalité, le pauvre petit Français se fout totalement de toi et de tes propres mains. Chaux vive pour chaux vive, la main du fantassin a parfaitement fait l'affaire. Ce qui l'aurait intéressé, lui, ç'aurait été d'en guérir au moins un. Avec quelle conscience il cherchait les derniers! Mais est-ce que je dis bien le mot qu'il faut dire? Pour lui qui est mort et pour moi qui suis encore vivant, est-ce qu'il est bien question de conscience? Est-ce qu'il était question de conscience quand il chevauchait sa bourrique dans cette vallée de Josaphat? Il était certes l'image même de la conscience, seul vivant au milieu des cadavres et cherchant à sauver. Mais, est-ce qu'il était là pour faire son devoir ou pour se satisfaire? Est-ce qu'il était obligé de se contraindre ou est-ce qu'il prenait du plaisir? Sa façon de chercher ceux qu'il appelait *les derniers* jusque derrière les lits, est-ce que ce n'est pas la façon des chiens de chasse? Et s'il avait réussi à en sauver un, est-ce que sa satisfaction serait venue simplement de voir la vie

recréée ou bien de se sentir capable de recréer la vie? Est-ce qu'il n'était pas tout simplement en train de faire enregistrer ses lettres de noblesse? Tous les bâtards en sont là. N'est-ce pas pourquoi je l'admirais, c'est-à-dire je l'enviais? N'est-ce pas pour avoir les mêmes cachets que lui sur mes patentes que je suis resté avec lui? Les hommes de valeur ont toujours tous, plus ou moins, le cul entre deux chaises. Y aurait-il dévouement sans envie de se faire plaisir à soi-même? Et envie irrésistible, voilà un saint! Un héros lâche, voilà l'ange. Mais, un héros courageux, quel mérite y a-t-il? Il se fait plaisir. Il se satisfait. Ce sont les hommes, mâle et femelle dont parlent les prêtres, qui s'y entendent : ils se satisfont d'eux-mêmes. Y a-t-il jamais dévouement désintéressé? Et même, ajoutait-il, s'il existe, l'absence totale d'intérêt n'est-elle pas alors le signe de l'orgueil le plus pur? »

« Soyons franc jusqu'au bout », se disait-il, « cette lutte pour la liberté, et même pour la liberté du peuple que j'ai entreprise, pour laquelle j'ai tué (avec mes grâces habituelles il est vrai) pour laquelle j'ai sacrifié une situation honorifique (achetée à beaux deniers par ma mère, il est vrai) est-ce que je l'ai entreprise vraiment parce que je la crois juste? Oui et non. Oui, parce qu'il est très difficile d'être franc avec soi-même. Non, parce qu'il faut faire un effort de franchise et qu'il est inutile de se mentir à soi-même (inutile mais commode et habituel). Bon. Admettons que je la croie juste. Tout le plaisir quotidien de la lutte, tous les avantages d'orgueil et de classement que cette lutte me procure, n'y pensons pas, repoussons tout ça dans les trente-sixièmes dessous. Cette lutte est juste et c'est pour sa justice que je l'ai entreprise. Sa justice... Sa justice pure et simple, ou bien l'estime que j'ai pour moi-même du moment que j'entreprends de combattre pour la justice? Il est incontestable qu'une cause juste, si je m'y dévoue, sert mon orgueil. Mais je sers les autres. Par surcroît seulement. Tu vois bien que déjà le mot peuple peut être enlevé du débat sans inconvénient. Je pourrais même mettre n'importe quoi à la place du mot liberté, à la seule condition que je remplace le mot liberté par un équivalent.

Je veux dire un mot qui ait la même valeur générale, aussi noble et *aussi vague*. Alors, la lutte? Oui, ce mot-là peut rester. La lutte. C'est-à-dire une épreuve de force. Dans laquelle j'espère être le plus fort. Au fond, tout revient à : Vive moi! »

Il lavait les morts et il se disait : « N'avons-nous pas, la nonne et moi, le mérite de la plus grande franchise en accomplissant cet acte parfaitement inutile et qui cependant exige tant de courage? Inutile, entendons-nous, inutile à tout le monde mais très utile à notre orgueil. Nous voilà seuls dans la nuit avec ce travail dégoûtant mais qui nous met en grande estime de nous-même. Nous ne trompons personne. Nous avons besoin de faire quelque chose qui nous classe. Nous ne pouvions rien faire de plus net. Il n'est pas possible de travailler à sa propre estime avec moins d'affectation. »

Ils étaient vraiment très solitaires autour de leur fontaine. La ville ne remuait que comme un moribond. Elle se débattait dans le propre égoïsme de son agonie. Il y avait sous les murs des rumeurs sourdes comme de muscles qui se détendent, de poumons qui se vident, de ventres qui se débondent, de mâchoires qui claquent. On ne pouvait plus rien demander à ce corps social. Il mourait. Il avait assez à faire, assez à penser avec sa mort.

La lanterne n'éclairait qu'un petit espace, juste les quatre ou cinq corps étendus et dénudés autour desquels Angélo et la nonne s'affairaient pour leur propre compte. Au-delà, c'étaient les rumeurs sourdes, le froissement de palmes des ormes et des sycomores dans lesquels bougeaient le vent et les oiseaux.

Le grand souci de la nonne était de préparer les corps pour la résurrection. Elle les voulait pour cette occasion propres et décents. « Quand ils se dresseront avec leurs cuisses merdeuses », disait-elle, « quelle figure ferai-je devant le Seigneur? Il me dira : « Tu étais là et tu savais; pourquoi ne les as-tu pas nettoyés? » Je suis une femme de ménage. Je fais mon métier. »

Elle fut très embarrassée une nuit où, après avoir jeté des seaux d'eau sur un cadavre, celui-ci ouvrit les yeux,

puis se dressa sur son séant et demanda pourquoi on le traitait ainsi.

C'était un homme encore dans la force de l'âge. Il avait eu une syncope cholérique qu'on avait prise pour la mort. Ses parents l'avaient mis à la rue. L'eau froide l'avait fait revenir à lui. Il demandait pourquoi il était nu, pourquoi il était là. Il serait mort de peur devant la grosse nonne qui ne savait plus quoi faire si Angélo ne s'était pas mis tout de suite à lui parler avec beaucoup d'affection, et même à l'essuyer, puis à l'envelopper dans un drap.

— Où est votre maison? lui demanda Angélo.

— Je ne sais pas, dit-il. Qu'est-ce que c'est cet endroit où je suis? Et vous? Vous êtes qui?

— Je suis là pour vous aider. Vous êtes sur la place des Observantins. Est-ce que vous habitez de ces côtés-là?

— Eh non. Je me demande pourquoi je suis là. Qui m'a porté ici? J'habite dans la rue d'Aubette.

— Il faut le ramener chez lui, dit Angélo.

— Il nous a trompés, dit la nonne.

— Ce n'est pas de sa faute, parlez à voix basse. On l'a cru mort, on s'est débarrassé de lui. Mais il est vivant et même je le crois sauvé.

— C'est un salaud, dit-elle. Il est vivant et je lui ai lavé le cul.

— Mais non, dit Angélo, il est vivant, c'est magnifique. Prenez-le par un bras, moi par l'autre. Certainement il peut marcher. Ramenons-le chez lui.

Il habitait en bas de la rue d'Aubette et ce fut toute une affaire pour l'y mener. Il commençait à se rendre compte qu'il avait passé pour mort, qu'il avait été mêlé aux morts. Il tremblait comme une feuille et claquait des dents malgré la chaleur étouffante. Il s'embronchait à chaque pas dans son suaire. Il faisait à chaque instant des sauts de chèvre qu'Angélo et la nonne étaient obligés de contenir à pleins bras. Tous ses nerfs en révolte essayaient de se débarrasser de la peur. Il renversait sa tête en arrière et hennissait comme un cheval.

— Alors, toi tu m'as bien trompé, disait la nonne, et elle le secouait rondement comme un gendarme.

Enfin, il reconnut sa maison et voulut s'élancer, mais Angélo le retint.

— Attendez, dit-il, restez-là, je vais monter prévenir. Vous ne pouvez pas arriver brusquement comme ça, vous savez que les émotions sont mauvaises. Qui est là-haut? Votre femme?

— Ma femme est morte. C'est ma fille.

Angélo monta et frappa à la porte sous laquelle on voyait de la lumière. On ne répondit pas. Il ouvrit et entra. C'était une cuisine. Malgré l'étouffante chaleur le feu était allumé dans un poêle. Une femme d'une trentaine d'années pelotonnée dans des châles se serrait contre le feu. Elle était toute tremblante de frissons; seuls, ses yeux énormes étaient immobiles.

— Votre père, dit Angélo.

— Non, dit-elle.

— Vous l'aviez porté dans la rue?

— Non, dit-elle.

— Nous l'avons trouvé.

— Non, dit-elle.

— Il est là en bas. Nous l'avons ramené. Il est vivant.

— Non, dit-elle.

— Que d'histoires pour rien, dit la nonne du seuil de la porte. C'est simple comme bonjour! Vous allez voir!

Elle avait abandonné le bras de l'homme qui entra à sa suite, laissa tomber son suaire et s'assit tout nu sur une chaise. La fille se serra sous ses châles, les remonta jusque sur son visage, laissant à peine dépasser ses yeux. La nonne enleva une à une les épingles qui retenaient sa coiffe. Elle les serra dans ses lèvres pendant qu'elle se décoiffait. Elle avait une tête ronde et rasée. Puis elle ferma la porte et marcha vers le moulin à café, en retroussant ses manches.

En sortant de la maison ils retournèrent à leur besogne. Il restait trois autres cadavres près de la fontaine. Ceux-là parfaits. Ils les lavèrent et les apprêtèrent bien gentiment.

Un matin, Angélo et la nonne étaient comme d'habitude dans une galerie du cloître, allongés sur les dalles, plus assommés de fatigue qu'endormis quand un petit pas sec, bien frappé du talon, fit sonner les voûtes. C'était une

autre nonne, celle-là maigre et jeune. Elle était habillée fort proprement, avec beaucoup d'élégance. Sa cornette était d'un amidon éblouissant et sa grosse croix pectorale d'or. On ne voyait de son visage qu'un nez effilé et un menton pointu.

Tout de suite, la grosse nonne fila doux. Elle joignit les mains et, tête baissée, écouta un long sermonnement à voix basse. Puis, elle suivit la nonne maigre qui avait viré prestement sur ses petits talons et se dirigeait vers la porte.

Angélo avait suivi le manège, l'œil mi-clos et dans l'ivresse de sa fatigue, Tout de suite après il s'endormit. Quand la brûlure du soleil blanc posé sur son visage le réveilla il était tard. Il aurait pu croire qu'il avait rêvé, mais la grosse nonne n'était plus là. Il la chercha. De guerre lasse il sortit.

Il n'avait pas sa sonnette et il ne savait plus que faire. Sa tête et son cœur étaient parfaitement vides. Enfin, à la longue, il fut étonné par le silence des rues. Toutes les boutiques étaient fermées, toutes les maisons barricadées. Certaines portes, certains contrevents étaient même cloués avec des croix de planches. Il parcourut une bonne partie de la ville sans rencontrer un chat ni entendre d'autre bruit que celui d'un petit vent qui jouait avec l'écho des corridors.

Cependant, dans une petite rue près du centre, Angélo trouva un magasin de drapier ouvert. A travers la vitrine, il vit même un monsieur bien habillé, assis sur une banque à mesurer le drap. Il entra. La boutique sentait le bon velours et d'autres odeurs réconfortantes.

— Qu'est-ce que vous désirez, dit le monsieur?

Il était tout petit. Il jouait avec les breloques de sa chaîne de montre.

— Qu'est-ce qui est arrivé? demanda Angélo.

Le petit monsieur fut très étonné par la question mais il resta de sang-froid et il dit :

— Vous tombez de la lune.

En même temps, il regardait Angélo de la tête aux pieds.

*(A suivre.)*

JEAN GIONO.

# CHRONIQUES

## *LECTURES*

### L'ŒIL D'URANUS.

Marcel Aymé est un des écrivains libres de ces temps. Il n'est membre d'aucune Académie. Il n'enseigne pas, n'a pas de disciple, non plus que de doctrine. Je ne sache pas qu'il soit décoré de la Légion d'honneur. Si on ne le rencontre dans aucun coquetèle, sa solitude est sans ostentation. Il n'a pas figuré sur la liste noire, il n'a pas adhéré au C. N. E. Il n'a pas cru devoir rendre publique son opinion sur Munich, Montoire, la guerre du Viet Nam. Il ne déambule pas à l'étranger pour représenter la culture française. Les grandes et petites disputes littéro-politiques naissent et agonisent sans qu'il leur donne sa contribution. Il porte des livres comme un pommier des pommes, et ne s'inquiète pas que quelques-uns de ses lecteurs rangent *la Jument Verte* sur le même rayon que *Clochemerle*. La simplicité, le naturel de cette situation finit par avoir quelque chose d'insolite.

Or, cet absent (à qui la critique officielle ni ses confrères ne songent beaucoup), est doué d'une présence romanesque qui en fait, par inadvertance, semble-t-il, un témoin redoutable. Ce solitaire ne nous entretient pas de ses rêves, de ses maîtresses, de ses colères; il ne nous propose pas ses carnets intimes. Il ne nous aborde pas sur le ton de la confidence. Il ne pense pas être le théâtre de sentiments assez rares pour se donner en spectacle. Il ne nous incite ni ne nous autorise à nous amuser de lui. Il reste dans l'ombre et conte. Il a en commun avec les conteurs de tous les âges de prendre du plaisir (ou de paraître en prendre) à conter. Il conte pour notre plaisir et le sien, et

nous rappelle ce que nous commencions à oublier, que le roman, c'est *Shéhérazade*, mélange de vérité et de mensonge. Aucune convention ne lui paraît trop conventionnelle, puisqu'il lui confère en quelques lignes un sceau de vraisemblance indiscutable, et il sait aussi bien faire admettre qu'un personnage a le don de passer à travers les murailles qu'un autre, celui d'ubiquité. Le lecteur est contraint de lui accorder confiance et le suivrait, s'il le décidait, dans la lune.

Mais, rompu aux exercices de fantastique, il n'a besoin ni de fusée strastophérique ni de machine à remonter le temps. Comme s'il était atteint de presbytie, il éloigne pour voir. La banalité quotidienne de la rue, ou ce qui est la matière de l'actualité, est instantanément transformée en objets de roman, dont la présence n'est pas amoindrie mais accrue, confirmée, par ce recul comparable à l'espace qu'est au théâtre la fosse d'orchestre, ou simplement la hauteur de la scène.

Les événements ne sont pas encore desséchés que Marcel Aymé les soumet à sa chimie, les précipite et les propose à la stupeur du public, qu'il apprivoise et dépayse à son gré. Quelques mois après le Front Populaire, le Front Populaire devient *Travelingue;* les Allemands n'ayant pas encore tourné les talons, la tristesse, la résignation, la patience de Paris prennent la parole dans une nouvelle dont la force, la pudeur et l'exactitude font d'*En attendant* l'œuvre la plus significative sur l'Occupation; le marché noir n'est pas encore une institution périmée, il a déjà son roman : *Le Chemin des Écoliers*; la Libération est encore toute fraîche, on juge encore les traîtres, et voici *Uranus*.

Marcel Aymé est un écrivain de théâtre qui ne s'ignore plus. Point ne lui est besoin d'un long espace. Un tour de piste et tous les personnages sont connus, repérés, simplifiés, agrandis, portant comme des masques leur caractère sur leurs visages, guettés par la folie (comme M. Jourdain.) Du théâtre, ils ont l'habitude du monologue, et même de la déclamation. Ils forcent un peu la voix. Toutes les jeunes filles de la bourgeoisie ne se font pas avorter. Toutes les femmes savantes (en 1936) n'ont pas levé le poing dans des meetings. Tous les anciens combattants, un képi sur la tête, n'ont pas attendu de pied ferme les communistes dans leurs cuisines. Tous les coiffeurs

n'ont pas, comme ce Figaro mâtiné de Vautrin, deus ex machina de *Travelingue,* tiré de leur salon les ficelles du gouvernement. Tous les lycéens ne se sont pas adonnés au marché noir. Naturellement. Pourtant la couleur dominante de ces époques révolues est bien celle que l'œil terrible de Marcel Aymé a retenu; et s'il pousse ses personnages jusqu'à leurs limites, c'est pour leur donner (en homme de théâtre d'expérience) une efficacité comique (ou dramatique) immédiate. Il faut que la vérité crie.

Mais les circonstances ont bien servi l'auteur d'*Uranus*. Elles ont manifesté, pour une fois, une ironie aussi cruelle que la sienne. On devine quel parti il pouvait tirer de la cohabitation de plusieurs familles ennemies : le bombardement qui a ruiné Blémont oblige ses habitants à vivre les uns sur les autres. Le théâtre de Molière abonde en personnages qui se renient à quelques minutes : est-ce que les Français, dans leur majorité, ne se sont pas reniés entre 1940 et 1944? On sait quels effets obtient au cinéma un metteur en scène qui monte des images et un commentaire parlé absolument contradictoires; est-ce que nos orateurs, pendant qu'on remplissait les prisons, n'ont pas accueilli les prisonniers qui revenaient d'Allemagne avec la vieille réthorique toujours en usage sur l'unanimité nationale? Enfin, est-ce que la peur n'est pas par excellence le ressort comique? Je n'ai pas besoin d'insister.

A la différence de *Travelingue,* dont le titre suffirait à définir la technique, *Uranus* est conçu comme un piège qui se referme sur des personnages : sur Archambaud, l'ingénieur, qui n'ose plus prendre la parole au conseil de direction de son usine; sur Loin, le collaborateur; sur Rochard, le communiste-qui-avait-crevé-les-yeux-du-milicien; sur Gallien, massacré sous les regards aveugles de la population; enfin sur Léopold, le bistrot, la plus belle proie, la plus innocente, la plus hurlante. Voilà le vrai bouc émissaire, gras, plein de santé, buvant ses douze litres de blanc par jour, et ignorant la dialectique de la trahison. Mis en prison pour une raison de clocher, il empoigne les barreaux de sa cage, et malade d'être sevré, gueule les invectives pour lesquelles, s'il les avait prononcées en liberté, il eût pu être jeté en prison. Dans son café, où, comme une religion occulte dans les catacombes est réfugiée la classe de sixième, il

écoutait, attendri, les élèves réciter *Andromaque.* Le goût de l'alexandrin lui était venu avec la cinquantaine. Mais l'imprudence le poussant, remis en liberté, il embouche un clairon, et réveille la peur : deux gendarmes maladroits se chargent de lui passer l'envie d'écrire comme Racine et de parler trop haut.

C'est l'habileté avec laquelle il resserre l'action dans un lieu unique, hâte le temps, néglige les décors ou les détails sans signification et donne à chaque mot, à chaque geste, son intensité la plus forte, qui permet à Marcel Aymé de sauter, avec cette sécurité tranquille, du journal au roman, du compte rendu à cet art qui, par des moyens romanesques, s'apparente par plusieurs traits à Molière, à Daumier, et au plus cruel réalisateur du cinéma allemand. C'est elle aussi, ajoutée à sa tendre ironie, qui le sauve de l'enlisement auquel pourrait le condamner sa curiosité de l'immédiat. Il regarde la Terre avec amusement, et un reste d'amitié, mais il la regarde d'Uranus. Nous connaissons cette méthode corrosive du bon Persan.

Je conseille aux hommes « importants » de se méfier de Marcel Aymé : il les a à l'œil, et tire à bout portant.

MICHEL BRASPART.

## M. E. COINDREAU DÉCOUVRE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

*Les romans de William Maxwell, où il y a beaucoup à lire entre les lignes, ne sont pas écrits pour la foule et, sans doute, quand ils seront connus en France, surprendront-ils ceux, qui, de l'Amérique, se sont fait un peu hâtivement une image à deux dimensions, blanche et noire, ponctuée d'exclamations brutales, de coups de revolvers, du fracas des bouteilles cassées, du cri des femmes violées et des nègres lynchés.*

Maurice-Edgar Coindreau fait ainsi amende honorable du fond de Princeton University, un soir de décembre 1947. Car cette image à deux dimensions qu'il nous reproche, c'est bien grâce à lui qu'elle s'est formée. La liste des ouvrages qu'il a traduits depuis son installation en Amérique est, sur ce point, fort révélatrice : Faulkner, Dos Passos, Hemingway, Steinbeck et Caldwell. Ceux dont il avoue aujourd'hui qu'ils *n'ont exprimé que quelques tics douloureux* du visage de l'Amérique. Pendant longtemps ce sont ceux-là seuls qu'il a mis en coupe réglée, se

partageant l'exploitation forestière avec Marcel Duhamel. Il semble aujourd'hui que tout le bon bois soit scié. D'Hemingway, de Caldwell, de Steinbeck ne restent à traduire que des œuvres secondaires, les premières ou les récentes. Marcel Duhamel s'en charge. Il se rabat même sur le moindre buisson et fait entrer dans sa « série noire » tout ce qui peut ressembler à l'auteur américain symbolique : Mac Coy, Chase, Don Tracy, etc.

Maurice-Edgar Coindreau refuse cette besogne. Il s'éloigne, un peu désabusé, à la recherche d'une forêt nouvelle. Voici William Maxwell, première découverte. Et dans sa préface à *La Feuille repliée*. M. Coindreau écrit : *Le vrai visage du pays, son visage habituel, celui qui en accuse la nature ancestrale et profonde, la personnalité secrète, c'est dans l'œuvre d'un William Mawxell que je crois plus sage de la chercher.* Ce *plus sage* semble un peu désabusé. M. Coindreau se serait-il donc trompé en faisant découvrir à la France une littérature américaine dont il a cru longtemps qu'elle était authentique et qu'il soupçonne aujourd'hui de n'être qu'accidentelle? Dans cette même préface fort révélatrice, il écrit : *On oublie trop aisément qu'Emerson et Melville étaient américains, comme l'étaient également Thoreau, promeneur solitaire, Hawthorne, si habile dans l'art de voiler les noirceurs, Henry James aux subtilités complexes.* Or, aucun livre de ces auteurs *de premier plan* n'a été traduit par M. Coindreau. Et c'est peut-être là que le bât le blesse légèrement. Aussi fait-il à Maxwell, pour ne pas être en reste, une place de choix parmi les jeunes auteurs américains. Place dont il ne s'est avisé que récemment. Dans ses *Aperçus de littérature américaine*, en effet, le même Maxwell a juste droit à 16 lignes dont 7 résumant le sujet de *La Feuille repliée.* Aujourd'hui, c'est un chef de file. Et c'est sans doute encore une fois excessif. Le roman de William Maxwell est admirable. Mais il aisé de le rattacher à une longue tradition de romans anglo-saxons dont il est l'un des plus réussis.

Il y a beaucoup de Rosamund Lehmann chez Maxwell, tant dans la technique romanesque que dans les caractères mêmes des personnages. Quant au milieu qui lui sert de cadre, sans doute est-il proprement américain, mais il ne fait que transposer et adapter à un pays neuf la très longue suite des *Public schools novels* pratiquement inconnus en France et qui sont l'une des constantes de la littérature anglaise. Si Spud et Lymie étaient véritablement anglais, peut-être seraient-ils moins souvent nus : piscine, douche, gymnase, salles de bains, séance d'initiation, Maxwell ne perd pas une occasion de mettre l'accent

sur le caractère animal de leur amitié — qui reste ainsi parfaitement saine. Il ne s'agit pas d'esthètes, d'intellectuels ou de pervertis psychiques. Il s'agit d'un simple instinct qu'un rasoir fait disparaître. Lymie guérit en perdant son sang. Il est plus jeune que les héros de Peyrefitte. C'est un enfant. Spud aussi. L'Amérique est un pays d'enfants.

Mais William Maxwell a du sang anglais, écossais et gallois dans les veines, légué par ses ancêtres du XVII^e^ siècle. Il habite un cottage entouré de pommiers, entre sa femme et ses chats. Il a une passion pour la culture européenne, et une nostalgie héritée de sa mère pour un passé de civilisation et de poésie que la guerre de Sécession avait détruit. Et je ne pense pas que ce soit à travers un écrivain aussi peu américain que William Maxwell qu'il faille rechercher le véritable visage de l'Amérique. Ce retour au passé est-il une promesse d'avenir?

★

Il semble pourtant que ce retour aux traditions européennes soit assez répandu dans les milieux littéraires américains. Le sommaire de *The Hudson Review*, revue américaine qui vient de publier son premier numéro, s'ouvre sur une étude des *Possédés* de Dostoïevski, et contient un long article sur *La situation de l'Art en Europe*, une lettre d'Angleterre, des notes sur les livres de Valéry, de Jean-Paul Sartre, de Lawrence et de critiques anglais. Les quelques noms d'auteurs américains cités ne sont pas ceux que l'on pourrait vainement attendre (Faulkner, Steinbeck, etc...), mais bien Henry James, Théodore Dreiser ou Hermann Melville. Il est évident qu'il nous faut reviser toutes nos idées sur la littérature américaine.

★

Mais ce qui frappe plus encore que ce retour au passé, c'est le manque total de noms nouveaux. Au moment où l'Angleterre ne cesse de découvrir de jeunes auteurs, où la France, malgré le cri d'alarme de Raymond Dumay, renouvelle ses cadres, où l'Italie fait naître un écrivain par semaine, l'Amérique semble à bout de course. Il est difficile de savoir ici si cette opinion est fausse : les preuves manquent. Mais Frédérich Morgan, éditeur de *The Hudson Review*, l'affirme et le déplore. Il donne à cette crise des raisons matérielles : un jeune écrivain américain n'a pas le temps d'écrire pour lui. L'éditeur est homme d'affaires.

Il n'imprime que ce qui se vend. Gide, Proust, Claudel n'auraient jamais pu écrire aux États-Unis. Après leur second livre ils n'auraient plus trouvé d'éditeur. Dans un *Life* d'il y a quelques mois, on pouvait faire connaissance avec les jeunes écrivains américains. Il y en avait douze. Et le commentateur du *Life* expliquait fièrement : « L'un deux, qui a trente ans, Robert Lowen, vient d'obtenir le Prix *Politzer de poésie*. Un autre vient de voir son roman, *M. Mike*, sélectionné par le *March Literary Guild*. Parmi les autres, on compte quatre *best sellers* et une demi-douzaine de succès de critique » (1).

C'est peut-être parmi les jeunes écrivains qui ont renoncé à écrire que M. Coindreau trouvera enfin le vrai visage de la littérature américaine.

JACQUES TOURNIER.

## LES LEÇONS DE L'HISTOIRE.

Des personnes de bonne foi affirment volontiers que l'histoire est un éternel recommencement; dès lors, on ne peut être que sensible aux analogies, aux rapprochements, aux leçons à tirer de l'histoire de la politique française entre 1919 et 1939. Précisément, vient de paraître en librairie le livre que M. Jacques Chastenet a consacré à *Raymond Poincaré* (Julliard). En négligeant avec regret les deux cents premières pages de cet excellent ouvrage, il convient de considérer Raymond Poincaré en 1919, Président de la République devant terminer son septennat l'année suivante.

En réalité l'entre-deux-guerres a commencé le 11 novembre 1918, jour où Foch et Clemenceau ont voulu en terminer avec la guerre, alors que Poincaré estimait qu'il était nécessaire de continuer la guerre « jusqu'à Berlin », jusqu'à l'écrasement définitif de l'armée, ce qui eût évité la légende d'une armée invincible trahie par « l'arrière ». Or, dans ce même temps, le communisme gagnait les provinces allemandes; il était donc urgent pour les vainqueurs de rétablir l'ordre, de le faire rétablir plutôt par un gouvernement central allemand pouvant s'appuyer sur une armature militaire et policière. En 1919, la paix de Versailles fut élaborée. La Thèse française préconisait, outre l'annexion de la Sarre, la séparation de l'Allemagne de la rive gauche du Rhin et le paiement de réparations considé-

(1) Mme de Beauvoir rapporte dans *L'Amérique au jour le jour* des faits plus inquiétants encore.

rables. En échange de la garantie anglo-américaine, la France a renoncé à l'occupation de Kehl et a accepté que la Sarre soit placée sous contrôle de la S. D. N. (création de Wilson qui y voyait l'avènement de l'âge d'or) provisoirement, le sort définitif de cette province devant être réglé quinze ans plus tard par plébiscite. Or, le Sénat américain ayant désavoué Wilson, la garantie anglo-américaine était nulle et non avenue. Il est vrai que trois zones devaient être occupées, respectivement Cologne pour cinq ans, Coblence pour dix ans, Mayence pour quinze ans. Enfin la Commission des Réparations devait exercer une véritable tutelle sur la vie allemande.

Poincaré, ayant quitté l'Élysée cédé à Deschanel, devenait le président de cette Commision des Réparations, mais il s'est aperçu que cet organisme n'avait pas de réelle autonomie. Hier comme aujourd'hui la Commission n'était que l'instrument de la haute politique élaborée par les gouvernements. Aussi, Poincaré démissionna rapidement. L'ère des Conférences Internationales s'ouvrait. L'Angleterre accentuait sa politique d'équilibre, renonçant d'exploiter à fond la victoire, tenant au redressement allemand, préférant se saisir des marchés d'Europe et n'ayant pas la même hantise de la sécurité que la France. L'Amérique, isolationniste en politique, songeait elle aussi aux marchés des pays de l'Europe ex-belligérants. Entre temps l'ancien empire des Habsbourgs a éclaté et se constituait la Petite Entente, nations dont la justification résidait dans les Traités de Trianon, Saint-Germain et autres lieux de plaisance.

Mais le système de protection élaboré à Versailles n'était pas seulement abandonné par les Anglo-Saxons, en France même la gauche se prêtait mal à la volonté de la majorité de la Chambre « bleu-horizon ». Briand est au pouvoir et par définition sa politique est moins intransigeante que celle de Clemenceau qui l'a écarté pendant la guerre ou celle de Poincaré. Aussi en 1922 se manifeste pour la première fois la politique de conciliation française, celle qui s'oppose à la fermeté de janvier 1921 où, face à la mauvaise volonté allemande de payer les réparations, la rive droite fut occupée (bientôt libérée d'ailleurs, dès la reprise des versements allemands). Au début de janvier 1922 donc, à Cannes, Briand et Lloyd George se mettent d'accord pour consentir à l'Allemagne un moratoire devant sauver le mark, l'Angleterre garantissant en contrepartie la sécurité française, avec cette réserve toutefois que l'engagement britannique ne valait que pour le Rhin. En d'autres termes, c'était laisser les mains libres à l'Allemagne

vers l'Est. Politique qui sera reprise quinze ans ans plus tard avec efficacité, car sur l'heure, l'initiative de Briand a été désavouée et c'est Poincaré qui lui a succédé comme président du Conseil, soutenu par le Président de la République Millerand, continuateur du défaillant Deschanel.

M. Jacques Chastenet a admirablement mis en relief la politique de Poincaré, non de grandeur mais de fermeté. Quoi qu'on puisse en penser, elle constituait au moins une solution positive. L'autre solution, celle proposée par les internationalistes, était assez aléatoire en France parce que la majorité voulait faire payer l'Allemagne, l'humilier un peu et surtout craignait le communisme dont les progrès excluaient toute « faiblesse ». La situation était identique en Angleterre et une vague de nationalisme déferlait sur l'Europe Centrale. Qu'on considère aussi la rivalité entre les deux grands de l'époque (France-Angleterre) et il s'avère que la Fédération Européenne, seule capable de résoudre le problème allemand, ne pouvait être qu'une utopie. Avant l'Age des Empires, c'était le dernier triomphe de l'Age des Patries. Le système de Poincaré garantissait du moins une longue période de paix pendant laquelle l'idée de bonheur pouvait cheminer, surtout si le problème de la Sécurité ne condamnait pas l'Allemagne à la nostalgie de la Revanche. Poincaré était un homme à courte vue qui pensait et agissait en Français. En 1922, l'Amérique et l'Angleterre réclamaient les dettes de guerre, lui, il subordonnait ces règlements aux paiements allemands, ce qui était en soi parfaitement logique. En janvier 1923, à la Conférence de Paris, Poincaré a proposé « la saisie des gages » et, passant outre à l'opposition, il a fait occuper la Rhénanie et la Ruhr par l'armée française. Une fois la résistance allemande brisée, la France jouissait d'une position exceptionnelle, mais il fallait compter avec l'Angleterre qui n'entendait pas se dessaisir des fruits de sa victoire au profit exclusif de la France et qui soutenait l'Allemagne. Aussi Poincaré accepta la reprise des discussions dans le cadre de réunions « internationales ».

L'erreur de Poincaré se situe à ce moment-là. Pratiquement maître de l'Allemagne, il se refusait à discuter avec elle. Il pouvait soutenir ouvertement le gouvernement central, garantir l'économie allemande, nouer des liens inextricables pour longtemps. Il pouvait aussi adopter la thèse fédéraliste, encourager les États qui réclamaient leur indépendance, axer ces pays dans l'orbite de la France. Ce pouvait être le premier grand pas de fait dans le sens de la Fédération (et c'est encore

aujourd'hui la thèse française et c'est encore aujourd'hui l'opposition anglo-saxonne). Au lieu de cela il permet l'écrasement des velléités d'indépendance sans en tirer parti, il permet que l'idée de Revanche s'épanouisse et ne s'aperçoit pas que Stresemann annonce Hitler dont le Putsch venait d'avorter provisoirement. Il a accepté le jeu complexe des Anglo-Saxons, n'ayant pas voulu opter. Il est d'ailleurs à remarquer que Staline a réalisé après la dernière guerre mondiale ce que Poincaré aurait pu faire et sur le plan de la sécurité et sur celui des réparations.

En France la lutte des partis a distrait l'opinion publique des affaires allemandes. Les élections de 1924 ont amené au pouvoir le Cartel des gauches et Herriot a accepté le plan Dawes qui devait reconsidérer le problème des Réparations. Dès lors, c'est l'autre politique vis-à-vis de l'Allemagne, celle de la conciliation qui était à l'épreuve. Herriot s'est engagé à évacuer la Ruhr et Briand cherchait à s'entendre avec l'Allemagne. Mais le nationalisme allemand a fait de tels progrès que touteconcession ne pouvait que renforcer l'espoir de la Revanche. C'est précisément ce dont les hommes politiques généreux du Cartel ne se sont pas rendu compte. Tout semblait d'ailleurs remis encore une fois en question, lorsque la politique financière d'Herriot a fait faillite. Faillite due au manque de confiance du gros et du petit capital et qui ramenait au pouvoir Poincaré. Mais celui-ci se consacrait surtout au redressement financier, laissant Briand aux Affaires Étrangères. C'est une curieuse période où les deux thèses, fermeté et conciliation, se départagent mal. D'une part Briand, vedette à la S. D. N., « met la guerre hors la loi » et d'autre part on renforce les engagements vis-à-vis de la Petite Entente. Le point de rencontre est la construction de la ligne Maginot. A la fermeté a succédé une politique de défense. Ainsi encouragés, Muller, président du Conseil et Stresemann, ministre des Affaires Étrangères du Gouvernement Allemand, ont demandé l'évacuation des régions occupées et la revision des réparations. Poincaré conseillé par Briand en a accepté le principe d'où découlait le fameux plan Young. Mais avant l'ouverture de la Conférence de La Haye qui doit procéder au nouveau règlement de l'Europe, selon la belle expression de M. Chastenet, le « chêne est foudroyé » et Poincaré démissionne, devant être opéré. En considérant cette année 1929, il est permis de mesurer les étapes, évaluer la portée de la politique de Poincaré. Il est certain que les problèmes financiers l'ont par trop capté, que sa santé s'alté-

rant sa politique étrangère devenait moins ferme et surtout, « La France était lasse ».

Quoi qu'il en soit, une page d'histoire est terminée et le hasard a voulu qu'elle fût écrite par un historien de grande tenue, aussi ferme que son modèle, et que la suite des événements, tellement plus désordonnés, fut retracée par M. Jacques Debû-Bridel dans son *Agonie de la IIIe République* (aux Éditions du Bateau Ivre). Le héros de M. Debû-Bridel, c'est André Tardieu. Il n'est pas question seulement de maîtrise, à propos de ces deux livres, mais aussi de caractère, puisque apparaît toute la différence entre l'historien probe qui peut prendre parti avec une certaine élévation d'esprit, et le témoin passionné, incapable de surmonter sa raison de partisan. Deux livres, deux époques dont la jonction date du 27 juillet 1929; « cette date, les historiens la retiendront comme le début de la liquidation de la victoire de 1919 », écrit M. Debû-Bridel qui ajoute : « Le liquidateur s'appelle Aristide Briand. »

Ce sera là le souci dominant de l'auteur que de justifier Tardieu contre Briand, contre tous ses adversaires. Ce qui n'empêche qu'on n'est nullement certain qu'André Tardieu eût pu être le sauveur de la France s'il n'avait pas été gêné par la gauche. Car enfin, si Briand est allé à La Haye comme chef du Gouvernement et y a accepté l'évacuation prématurée de la zone d'occupation de Coblence, André Tardieu le remplaçant comme chef de Gouvernement le 23 octobre de cette même année 1929, l'a conservé aux affaires et a souscrit à l'évacuation totale (zone de Mayence) de l'Allemagne. Tardieu est bien le fossoyeur de Poincaré avec Briand; il est vrai que Tardieu a mauvaise conscience et s'est longuement justifié devant M. Debû-Bridel en affirmant qu'il n'a fait qu'accepter l'héritage de ses prédécesseurs. Lorsque se terminent les années « vingt » et s'ouvrent les années « trente », il y a un porte à faux évident entre les deux conceptions de la politique étrangère. Aucune n'est suivie franchement, toutes deux dominées par des soucis de clientèle électorale. Situation qui n'ira qu'en empirant. La crise économique mondiale explique sans doute la désaffection du public, mais n'excuse par les incertitudes de ceux qui jouent au César. Il se peut également que si Tardieu avait réussi le « redressement » contrecarré par la gauche, la politique de démission vis-à-vis de l'Allemagne et la Paix dans le Monde n'eût pas eu lieu. Mais l'époque est déjà aux « scandales » et Tardieu est « tombé » sur l'affaire Oustric où se trouvait compromis son ministre Raoul Péret. En tout état de cause ces attendus

ne changent en rien au fait qu'à la politique de concession de Briand (qui devait mourir peu de temps après) allait succéder une politique de compromission de Pierre Laval que soutenait André Tardieu convaincu du profond bon-sens paysan de l'homme à la cravate blanche. Dans la complexité de ces années, il y a un trait dominant : « le désarmement » était à l'ordre du jour et la droite et la gauche rivalisaient de pacifisme lors des élections de 1932 sous l'œil narquois du chancelier Bruning.

Les élections portèrent au pouvoir Herriot. Dès lors, pour très peu d'années, pour des mois seulement, la situation se clarifiait. La gauche était pour la paix, la droite pour la fermeté. Mais la surenchère partisane n'avait pas encore vaincu la clairvoyance de quelques hommes de caractère. Certes, à Lausanne en juin-juillet 1932, la France a du abandonner les Réparations et passer l'éponge sur la dette allemande et Herriot à la veille de la prise du pouvoir d'Hitler fut obligé de ménager son parti sur le point d'éclater, mais il se rendait compte que von Papen était en train de rivaliser avec Hitler, aussi préféra-t-il « chuter » spectaculairement sur le problème de la dette américaine. Il était pour le payement, alors que la Nation estimait qu'il n'y avait rien à payer puisque la dette de l'Allemagne était effacée. Herriot pensait, en effet, qu'au moins il fallait sauver la sécurité par le biais du soutien anglo-saxon. Les hommes qui lui ont succédé n'ont fait que consommer la politique d'abdication et l'année 1933 avec les ministères J. Paul-Boncour, Édouard Daladier, Albert Sarraut, Camille Chautemps, est l'année de l'enlisement. Tardieu et la droite sont déjà attirés par les régimes totalitaires par réaction contre l'incohérence, mais aussi par crainte des gauches, pendant que les instituteurs sont contre la défense nationale. Tandis qu'Hitler quitte avec éclat en octobre 1933 la S. D. N., Sir John Simon déclare avec sérieux : « La Conférence de Désarmement continue » et à Léon Blum d'y applaudir, considérant que c'est là une réplique indubitable avec la Tournée de Barthou, assassiné quelque temps après.

L'affaire Stavisky éclate, Chautemps quitte le pouvoir, Daladier lui succède, veut donner des garanties à gauche et démissionne le préfet de police Chiappe, l'émeute du 6 février, la tentative avortée du coup d'État des ligues de droite, tels sont les étapes qui détournent de plus en plus les Français de la sécurité, en même temps que s'affirme la coupure du pays en deux blocs violemment hostiles. Aveuglés par leur querelle,

les patriotes ne se rendent pas compte qu'ils jouent le jeu d'Hitler et les Internationalistes oublient qu'Hitler est pire que la réaction intérieure.

C'est alors l'intermède Gaston Doumergue, sa volonté, soutenue par André Tardieu, de réformer l'État, mais suspecté par la gauche il doit abdiquer et le 8 novembre 1934 apparaît un personnage dont l'action sera des plus équivoques, P.-E. Flandin, soutenu par la droite comme un moindre mal, soutenu par une partie de la gauche parce qu'il n'avait pas suivi Doumergue et Tardieu.

C'est sous son gouvernement que se présente l'occasion de réparer les fautes, d'opter enfin pour une politique de fermeté puisque la politique de concession n'avait pas abouti. Or, P.-É. Flandin accentue la politique de compromission, la transformant en politique d'abandon. Le 16 mars 1935, Hitler rompt les clauses militaires du Traité de Versailles et rétablit le service militaire obligatoire. Cet événement, sans l'aveuglement partisan, pouvait être le prétexte de la réconciliation nationale devant le péril, pouvait permettre à la France de prendre la tête des défenseurs de la Liberté. Il n'en fut rien. P.-É. Flandin s'est contenté de garder pour deux ans les militaires appelés pour un an. Cet artifice est la mesure de l'opinion publique en France. Au mois d'avril à Stresa, Flandin a vainement tenté d'associer l'Angleterre et l'Italie à une protestation commune. C'est la mesure de l'opinion publique dans le clan des démocraties. Là encore il n'est question que d'artifice et Anthony Eden fera le tour de la Petite Entente pendant que Laval signe le pacte d'assistance mutuelle avec l'U.R.S.S. Ces mesures, qui n'étaient pas soutenues par un élan véritable ne pouvaient cacher que les peuples se désintéressaient du sort de cette civilisation occidentale dont les oripeaux défraîchis recouvraient un moribond.

Il convient de signaler le mérite de M. Debû-Bridel qui non seulement révèle ces fautes, mais encore a tenté d'y remédier en son temps. Mais que pouvait-il? Laval prenait le pouvoir en juin 1935 et Debû-Bridel rappelle qu'à un banquet où il fêtait la rosette de la Légion d'Honneur de son ami Alfred Mallet, Laval a largement justifié sa politique de prudence, sa politique de collaboration avec les régimes autoritaires, en affirmant que « Hoover a mis fin à Versailles avant Hitler. Le coup d'éponge de Lausanne est la faute initiale ». Toute la politique de Laval s'explique de ce qu'il ne pouvait plus accorder crédit à la S. D. N. et que plutôt qu'une politique de

fermeté qu'il jugeait impossible, il préférait s'entendre avec le fascisme. Il le fit bien voir d'ailleurs dans l'affaire des sanctions lorsqu'il a « lâché » l'Angleterre opposée à l'Italie dans la guerre d'Éthiopie, d'autant plus qu'une menace pesait sur Suez. En fait, Laval réussit à indisposer tout à la fois la Petite Entente, l'Angleterre et l'Italie!

La France, pointe avancée de toute lutte contre le nazisme est donc isolée et profondément déchirée par la campagne électorale qui se fait sous le gouvernement Sarraut. C'est alors le 7 mars 1936 et Hitler occupe la rive droite du Rhin. C'est aussi la dernière occasion d'abattre l'homme qui menaçait la Paix dans de bonnes conditions. Or, l'État-Major avant de riposter a voulu, non seulement faire appel à la S. D. N. mais encore la mobilisation générale, ce qui impliquait la convocation des Chambres en période électorale. Il n'en était pas question.

Après cette date mémorable, tout s'enchaîne. La Belgique proclame sa neutralité, la Pologne se rapproche d'Hitler ainsi que l'Italie. Léon Blum peut bien prendre le pouvoir, sa réussite sur le plan social ne lui permet pas l'intervention en faveur des Républicains espagnols dans la guerre civile. Les radicaux s'y opposent et la droite n'espère que sa chute. Il ne peut même pas quitter le pouvoir puisque le Gouvernement de Madrid le supplie de rester pour sauver ce qui est sauvable. Le Sénat réussit pourtant à le faire tomber et Chautemps et Bonnet ne chercheront plus que l'alliance anglaise, elle-même subordonnée à la S. D. N., à la lenteur parce que Londres doit compter avec les Dominions et que pour elle la Sécurité joue plus lentement.

Pendant que le Gouvernement Chautemps démissionne, le 11 mars c'est l'Anchluss. Le deuxième gouvernement Blum ne peut plus rien, sinon envoyer son ministre des Affaires Étrangères, Paul-Boncour, rassurer la Tchécoslovaquie. Encore une fois le Sénat fait tomber Blum et Daladier, triomphant, s'installe, prenant aux Affaires, un des chefs du clan de l'abdication, G. Bonnet.

De la politique de fermeté de Poincaré on est allé à la politique de concession de Briand pour en arriver à la politique de compromission de Flandin, Chautemps, et pour aboutir à l'adbication définitive, aux décrets-lois « illimités » accordés à Daladier, à l'incurie, aux hésitations qui ont permis le triomphe d'Hitler.

Si l'histoire est un éternel recommencement, grâce aux deux ouvrages dont il a été question, 1 est permis de suivre la consé-

quence de la pire erreur en politique : l'incohérence. M. Debû-Bridel termine son livre en rapprochant Charles de Gaulle d'André Tardieu, souhaitant d'éviter à son pays les fautes qu'il a constatées.

FRANCIS DUMONT.

## DE LA « RELIGION UNIQUE » A L'« UNITÉ DES RELIGIONS ».

Il n'est pas de jour où quelque témoignage nouveau ne nous permette de constater l'attrait que des esprits de plus en plus nombreux manifestent pour tous les problèmes relatifs à l' « ésotérisme ». Faut-il s'étonner que dans un domaine nécessairement complexe, les manifestations suspectes ou franchement absurdes et ridicules soient l'immense majorité, les manifestations sérieuses demeurant l'exception? En réalité, rien n'est moins surprenant que l'extraordinaire abondance de groupes « occultistes » de toutes sortes, refuges idéaux de toutes les tendances du déséquilibre contemporain. Ce n'est pas ce foisonnement d'impostures et de supercheries qui peut nous surprendre; mais nous devons d'autant plus nous réjouir lorsqu'il nous est parfois donné de découvrir un témoignage présentant tous les signes d'une recherche spirituelle authentique. C'est au nombre de ces rares témoignages que nous n'hésitons pas à ranger l'ouvrage de M. Frithjof Schuon : *De l'Unité transcendante des religions* que nous offre aujourd'hui la collection « *Tradition* », de la N. R. F.

Unité *transcendante :* l'addition de ce second terme au premier suffit à prévenir toute équivoque. Le sentimentalisme moderne accorde en effet sa faveur à une sorte de « religion nouvelle », synthèse idéale qui rassemblerait en son sein « ce que chaque religion comporte de meilleur ». Le titre même qu'il a donné à son œuvre nous indique d'emblée que l'unité à laquelle songe M. Schuon n'a guère de rapports avec l' « aspiration généreuse » de tant d'esprits en quête de facilité spirituelle.

Cette « unité transcendante des religions », il n'est pas possible pour M. Schuon, de l'envisager autrement qu'en admettant la primauté de la connaissance intellectuelle sur tout autre mode d'accès à la vérité. Cette connaissance intellectuelle ou, si l'on préfère, métaphysique, correspond exactement à l'ésotérisme — terme dont l'abus qui en a été fait a fini par fausser le sens

aux yeux de beaucoup. La connaissance intellectuelle, nous dit M. Schuon, « ne procède ni d'une croyance, ni d'un raisonnement... Elle dépasse le dogme en ce sens que, sans le contredire, elle cherche à en pénétrer la « dimension interne »; c'est-à-dire la Vérité infinie qui domine toutes les formes. » Telle est la différence fondamentale qui sépare la connaissance métaphysique de la connaissance religieuse : « Alors que la métaphysique procède tout entière de la connaissance intellectuelle, la religion procède de la Révélation : celle-ci est la Parole de Dieu en tant qu'il s'adresse à ses créatures, tandis que l'intuition intellectuelle est une participation directe et active à la connaissance divine, et non une participation indirecte et passive comme l'est la Foi. »

Ici plusieurs questions se posent, auxquelles il importe de répondre pour dissiper tous les malentendus possibles. Il convient d'abord de préciser que la connaissance intellectuelle envisagée n'est aucunement assimilable à la connaissance rationnelle; cette dernière demeure, en effet, étroitement liée à l'individualité, donc à ce que l'ésotérisme considère comme la partie périssable de l'être humain. « L'intellection » à laquelle se réfère le point de vue ésotérique concerne au contraire ce qui, dans l'homme, est éternel. M. Schuon nous rappelle à ce sujet le texte suivant de Maître Eckhart : « Il y a dans l'âme quelque chose qui est incréé et incréable; si l'âme entière était telle, elle serait incréée et incréable, et cela, c'est l'intellect. » Il est donc facile de comprendre, à la lumière d'une telle affirmation, tout ce qui sépare la connaissance intellectuelle de la connaissance rationnelle. Celle-ci, nous dit M. Schuon, cherche à prouver que Dieu est — ou qu'il n'est pas — « comme si la raison, qui n'est qu'un intermédiaire et nullement une source de connaissance transcendante, ne pouvait pas prouver n'importe quoi ».

Mais, corrélativement, M. Schuon n'accorde pas à la croyance religieuse — c'est-à-dire à l'exotérisme — le privilège de cette connaissance transcendante qu'il considère comme d'ordre exclusivement métaphysique. Il ne s'agit pas de nier la valeur propre de la croyance religieuse, ni de contester sa légitimité, car elle demeure « le seul mode de participation possible, pour la grande majorité des hommes, aux vérités divines ». C'est simplement le caractère arbitraire que revêt le point de vue exotérique lorsqu'il prétend interdire à l'homme l'accès à une compréhension supérieure que M. Schuon entend dénoncer. Lorsqu'il dégénère ainsi, le point de vue religieux se nie lui-

même, car sa fonction est précisément de préparer ceux qui ont les qualifications requises à la compréhension spirituelle totale : « La religion, de par sa nature, et indépendamment des velléités de ses représentants, contient et transmet sous le voile de ses symboles dogmatiques et rituels la connaissance purement intellectuelle. »

Sans doute le dogmatisme religieux prétend-t-il que seule la soumission totale de l'homme aux données littérales de la Révélation peut assurer le salut de celui-ci. A cela, M. Schuon répondra que « l'atrophie causée aux dogmes par la négation de leur « dimension interne » retombe sur eux de l'extérieur, sous la forme de négations hérétiques ou athées ». Il est, en effet, normal que ceux dont le désir de connaître ne saurait être pleinement satisfait par les exigences de l'attitude dévotionnelle ou de la soumission dogmatique se tournent vers l'hérésie ou l'athéisme. Car l'hérésie, l'athéisme ne peuvent apparaître que comme des réactions fatales contre une religion, qui, ayant sacrifié l'Esprit à la lettre au point de prétendre à la « détention exclusive de la Vérité », a fini par se réduire au littéralisme et à la sentimentalité — ce qui entraîne d'ailleurs la dégénérescence du dogme en morale. Ce qui permet à M. Schuon de dire que « l'idéologie croyante n'est pas autre chose que la confusion intéressée entre le formel et l'universel ».

C'est dans la ligne de cette confusion que le point de vue religieux, étant arrivé à complètement méconnaître la possibilité d'une « unité transcendante » des formes, s'est laissé pénétrer par l'esprit universaliste; et c'est ainsi que l'esprit missionnaire aurait fait son apparition, cet esprit correspondant à une méconnaissance de la légitime diversité formelle. Sur quoi peut s'appuyer la prétention de tel exotérisme à détenir exclusivement la Vérité? Selon M. Schuon, simplement sur l'ignorance, voire même sur une inconsciente mauvaise foi. C'est ainsi, par exemple, que le Christianisme reprochera à l'Islam d'avoir une conception purement charnelle des délices paradisiaques, sous prétexte que les écritures islamiques ont recours au terme de « festin » pour évoquer ces délices : on oubliera simplement que le Christ a lui aussi parlé du « festin du royaume ». On reprochera à la tradition hindouiste le rôle qu'elle accorde au symbolisme sexuel, on affectera même d'y voir une « religion du sexe » : on ne se souciera pas de l'utilisation constante d'un symbolisme érotique par certains des grands mystiques chrétiens. Et les « exotéristes exclusifs » feront preuve, vis-à-vis des autres religions, d'une incompréhension aussi

étroite et bornée que celle dont les exégètes athées font preuve à l'égard de leur propre forme religieuse. S'il m'est permis d'évoquer à l'appui de la thèse de M. Schuon un modeste exemple personnel, je dois dire quel pénible souvenir j'ai gardé de la sottise avec laquelle les éducateurs libres auxquels j'étais confié évoquaient soit la mythologie antique, soit le judaïsme, soit les « religions païennes ». Les plaisanteries auxquelles ces prêtres enseignants avaient recours pour essayer de déconsidérer et de ridiculiser les « superstitions païennes » et les « fausses religions » étaient absolument du même ordre que le lot de grossiers brocards qu'utilise l'anticléricalisme de bas étage pour détruire la foi chrétienne chez les simples.

Mais ce n'est pas seulement en ce qui concerne les autres religions que l'extension abusive du point de vue exotérique mène à l'incompréhension de la Vérité : c'est également — et peut-être plus gravement encore — en ce qui concerne la forme religieuse propre de cet exotérisme. Si l'on considère, par exemple, l'intolérable paresse avec laquelle tant de docteurs religieux ou laïcs s'insurgent si facilement contre toute tentative d'approfondissement d'un dogme ou d'un rite en dénonçant aussitôt « l'orgueil intellectuel » (formule contradictoire, l'orgueil demeurant limité au domaine de l'individualité et l'Intellect échappant précisément à ce domaine, fait remarquer M. Schuon), on est obligé d'admettre que cette condamnation de toute recherche au nom du « respect des mystères » littéralement entendu pourrait bien s'apparenter à ce « péché contre l'Esprit » dont l'Écriture nous dit que seul il est irrémissible.

D'où provient donc cette perte du sens ésotérique, c'est-à-dire du sens de la dimension interne du dogme et du rite? Avant tout, semble-t-il, de la perte du sens symbolique. Cette perte du sens symbolique, on la constate aussi bien par l'étude des œuvres intellectuelles que par celle des formes artistiques. C'est pourtant la compréhension du symbole qui, seule, permet à l'esprit individuel de passer du Relatif à l'Absolu, du particulier à l'Universel. Dans la perspective symbolique, on comprend sans peine que « toute maison est le monde en effigie » et que « tout autel est situé au centre de la terre » pour reprendre l'admirable formule de Ananda Coomaraswamy que cite M. Schuon, et que, comme l'affrme dans une formule saisissante M. Philippe Lavastine : « Tout ce qui n'est pas symbolique est diabolique. » Perspective que Gœthe saisissait fort bien, lorsqu'il déclarait que « tout l'éphémère n'est qu'un symbole ».

Mais peut-être l'incompatibilité fondamentale entre l'exoté-

risme exclusif et l'ésotérisme provient-elle du fait que, tandis que le premier considère comme fondamentale et absolue la distinction du naturel et du surnaturel, le second admet au contraire la possibilité d'une transformation de l'homme en Dieu. Et c'est pourquoi l'ésotérisme reconnaîtra sans difficulté la possibilité de l'existence de plusieurs « Christs historiques », cette pluralité d' « hommes-dieux » ne pouvant porter atteinte à l' « unicité transcendante » du Verbe. « La Rédemption », écrit Schuon, « est un acte éternel qu'on ne saurait situer ni dans le Temps ni dans l'Espace; le sacrifice du Christ en est une manifestation particulière sur le plan humain. »

Cependant, la négation de cette possibilité de multiplicités individuelles correspondant à l'Unité transcendante a abouti à ce résultat que, de nos jours, certains « exotéristes exclusifs » croient à l'existence d'un Christ historique nécessairement unique, tandis que d'autres — hérétiques et athées — nient purement et simplement la divinité du Christ. « C'est comme si, devant la découverte d'autres systèmes solaires », écrit M. Schuon, « les uns maintenaient qu'il n'y a qu'un soleil : le nôtre; tandis que les autres, voyant que notre soleil n'est pas unique, nieraient qu'il est un soleil et concluraient qu'il n'y a aucun soleil, puisque aucun n'est unique. »

Autre exemple donné par M. Schuon des contre sens provoqués par l'abus de l'exotérisme : le sens universaliste que celui-ci a accordé au « monde entier » dont parle l'Évangile. En réalité, affirme M. Schuon, le « monde » dans lequel l'Évangile devait être prêché comportait, non pas les cinq continents, mais les terres rassemblées dans le cadre de l'Empire romain : et il invoque à l'appui de cette affirmation plusieurs textes des Écritures. Ainsi, lorsque saint Paul a dit au sujet des Apôtres : « Leur voix est allée par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde » (Romains, X, 18), il est bien évident que l'Apôtre ne songeait pas à la totalité des terres habitées, mais à ce *mundus* qu'une disposition providentielle accordait au Christianisme comme champ d'expansion spirituelle. De même, lorsque saint Augustin a écrit : « En effet, cette chose même, que l'on appelle maintenant religion chrétienne, existait déjà, et, parmi les anciens, elle n'a jamais manqué depuis les origines de la race humaine. » (Rétractations, I, 12), comment ne pas comprendre qu'il fait allusion, non au Christianisme en tant que forme religieuse particulière issue de l'enseignement du Christ, mais au caractère *transcendant* — donc éternel — du Christianisme?

Faut-il, partant de là, conclure que l'activité des missionnaires est entièrement dépourvue de sens? M. Schuon ne le pense pas. Tout en estimant que bien des conversions opérées par les missionnaires procèdent davantage d'un attrait de curiosité et d'un désir de changement que d'un véritable éveil spirituel, l'auteur de « l'unité transcendante » note cependant que, dans des régions qui ont partiellement ou totalement perdu leur tradition propre, l'apport d'un exotérisme étranger peut revêtir un caractère providentiel. De même, on peut admettre que certains individus découvriront à travers un exotérisme qui ne leur était pas primitivement destiné un accès à la Vérité qu'ils n'avaient pu, par suite de telles contingences particulières, obtenir au sein de leur tradition propre. C'est pourquoi M. Schuon ne porte aucune condamnation systématique sur l'activité des missionnaires chrétiens dans son ensemble pas plus qu'il ne s'indigne de l'existence d'une très importante communauté musulmane dans des régions qui se trouvaient auparavant destinées à connaître l'influence de la tradition hindouiste. Car l'extension d'une forme spirituelle peut être justifiée dans la mesure où elle supplée aux insuffisances d'une forme précédente, progressivement affaiblie selon un processus de dégradation.

Certains lecteurs de l'*Unité transcendante des religions* s'étonneront peut-être du fait que son auteur étudie presque exclusivement les trois religions judaïque, chrétienne et islamique, sans accorder la même place à l'étude des « religions orientales ». Mais M. Schuon partage, dans ce domaine comme dans bien d'autres, l'opinion de M. René Guénon, selon laquelle seuls le judaïsme, le christianisme et l'islamisme correspondent proprement au terme de religion. Car l'Indouisme, le Taoisme et le Confucianisme ne sont pas à proprement parler des « religions », mais doivent plus exactement être considérés comme des traditions sacrées, au sein desquelles l'universelle distinction entre l'ésotérisme et l'exotérisme s'opère selon un mode entièrement différent de celui qui caractérise les traditions monothéistes. On le comprendra si l'on songe à ce fait que ni la Chine, ni l'Inde ne connaissent cet « exotérisme exclusif » pour lequel le salut ne s'obtient que par l'adhésion à une forme religieuse considérée comme seule détentrice de la Vérité. On ne trouve rien dans les traditions orientales qui puisse être véritablement comparé à ce que sont les concepts du « Peuple élu » pour Israël, de la « Soumission » (au Koran) pour l'Islam et du « Corps mystique » pour l'Église chrétienne. Il serait

évidemment simpliste d'en conclure — comme n'hésitent pas à le faire certains orientalistes plus superficiels qu'avertis — que les formes religieuses ne correspondent à aucune nécessité spirituelle : et c'est contre une telle confusion que M. Schuon nous met en garde par la scrupuleuse analyse qu'il entreprend des rapports entre ésotérisme et exotérisme.

Il va de soi que la détermination de ces rapports ne peut pas ne pas soulever de très grandes difficultés. Ainsi, jusqu'à quel point considérera-t-on comme légitime le règne de l'exotérisme? Quand ce règne cessera-t-il d'être légitime pour devenir arbitraire? Prenons le cas de la tradition qui est nôtre, c'est-à-dire le Christianisme. Doit-on considérer que la primauté accordée par le dogme chrétien à la Grâce est abusive, et que la connaissance intellectuelle doit résolument se situer au-delà de cette perspective?

Sur ce point capital, j'avoue que les précisions apportées par M. Schuon ne me laissent pas entièrement satisfait. Après avoir défini l'exotérisme comme « la voie de Mérite » et l'ésotérisme comme « la voie de Connaissance », l'auteur écrit que « la voie de Grâce » chrétienne doit être considérée comme « une sorte de voie intermédiaire » entre la voie de Connaissance d'une part, et la voie de Mérite d'autre part; et qu'en conséquence « le côté exotérique du Christianisme est une sorte de moindre ésotérisme ». M. Schuon semble donc admettre que l'exotérisme chrétien est supérieur aux exotérismes judaïque et islamique. Mais, s'il en est ainsi, cela n'autorise-t-il pas le Christianisme à soutenir son caractère privilégié par rapport aux autres religions? J'ai l'impression que, sur ce point, M. Schuon n'a pas encore dit son dernier mot, et que de futures explications nous seront très précieuses pour connaître à cet égard le fond de sa pensée.

Je dois d'ailleurs me borner à donner ici un très bref aperçu de cet ouvrage, d'une trop grande richesse pour être susceptible d'être fidèlement exprimée par une analyse sommaire. Sans doute, le caractère essentiellement métaphysique de l'œuvre risque de rebuter bien des lecteurs, comme d'en interdire la compréhension à ceux qui se contentent dans ce domaine d'une littérature aussi séduisante que confuse et facile. La voie qu'un Schuon, un Guénon, un Coomaraswamy nous font entrevoir est une voie rigoureuse et ardue, semée de pièges et d'embûches. Nul ne saurait s'y engager s'il n'accepte cette « recherche en gémissant » dont parlait Pascal, tout en se souvenant que les conditions requises pour l'exercice de « l'in-

tellect » ne s'accommodent d'aucune complaisance, d'aucune sentimentalité — d'aucune paresse surtout. Libre aux « esprits distingués » de préférer à la quête spirituelle les brillantes acrobaties de l' « Humanisme » : il n'en est pas question ici. « Comme nous n'avons qu'un souci, celui d'exprimer la Vérité impersonnelle et incolore », écrit M. Schuon, « on ne trouvera dans notre livre, pas plus que dans ceux de René Guénon, rien de profondément humain, et ne serait-ce que pour la simple raison que rien d'humain n'est profond. »

PAUL SALLERON.

## LE CHANT DU BIENHEUREUX.

César, dans la pièce de Marcel Pagnol, « philosophait » en se demandant si le Dieu pour lequel le curé venait de préparer Panisse à l'article de la mort, si ce Dieu était bien le bon, auquel cas il y aurait sur la planète des milliers et des milliasses « de couillonnés ».

La pensée religieuse de l'Inde se distingue par une prudence remarquable envers ces Dieux « auxquels on ne l'a pas présentée », comme disait Raimu. Et plutôt que de les rejeter, elle se les adore. Albert Schweitzer, dans son ouvrage très clarificateur sur les *Grands Penseurs de l'Inde* [1] donne de nombreux exemples de cette chaotique coexistence de contraires et Mircea Eliade en fournit cette explication dans *Techniques du Yoga* [2] : « Dans la grande synthèse hindouiste peuvent être identifiés d'innombrables éléments extra-brahmaniques et surtout extra-aryens, qui ont fini par éclipser, en même temps que le panthéon védique, les formes védiques de la religiosité. » Le nombre infime d'hérésies durant trois millénaires serait dû d'une part « aux efforts incessants qu'ont fait les innombrables sectes et courants en vue de se valider au sein de la tradition », et d'autre part « à l'incessante action assimilatrice et hindouïsante de l'orthodoxie ».

On assiste au cours des siècles à une évolution qui agrège et désagrège, charrie les mythes comme le Gange des alluvions. La religion aryenne d'importation (arya = seigneur) englobe les éléments autochtones et malgré la patience des savants, on ignore encore exactement ce qui vient du rameau dravidien (les petits hommes à la peau noire, premiers occupants) et du rameau iranien qui déferla par les passes de l'Afganisthan pour

(1) Voir *in fine* les notes bibliographiques.

coloniser la péninsule indienne. Les premiers textes sacrés (le Veda, c'est à-dire : *Savoir*) nous présente donc déjà une synthèse, un divin cocktail où Çiva et Kâli par exemple, dieux redoutables — et locaux — ont été intégrés au panthéon de l'envahisseur, comme bien d'autres le seront plus tard au cours des âges.

C'est ainsi que les fouilles de Mohenjo-Daro ont mis à jour une civilisation qui, vers le III$^{e}$ millénaire avant J.-C., présentait la plupart des caractéristiques religieuses que l'on croyait amenées au XIII$^{e}$ siècle avant J.-C. dans les fourgons de l'envahisseur.

Schweitzer note d'autre part une évolution interne due surtout aux exigences de la Morale. Partie de la négation du monde, la mystique indienne [3] serait d'abord indépendante de la doctrine de la réincarnation. Que la croyance populaire bâtisse la belle légende de l'acheminement des âmes par la lune, porte du ciel, qui se remplit par l'arrivée des défunts et se vide par fournées à chaque exode céleste, véritable gare de triage; que la doctrine du Karma (les œuvres) fasse de la réincarnation future la juste récompense des actions bonnes ou mauvaises, voilà une prolifération métaphysique qui ne s'accorde guère avec le dogme originel, suivant lequel tout doit revenir à l'Ame universelle.

Dans les Upanishads (dérivant du verbe « s'asseoir auprès de », ce titre global de révélations divines signifie à peu près *communications confidentielles*) s'il y a enrichissement au point de vue éthique, il y a aussi déchirement et Schweitzer examine plusieurs problèmes nés de l'intégration de cet élément étranger dans la doctrine brahmanique.

★

On ne connaît guère en Occident que la *Trimourti :* Brahma (créateur), Vichnou (conservateur) et Çiva (destructeur) [4]. Mais le pullulement des dieux hindous est un phénomène très sympathique, qui n'engage à rien du reste puisque dès le Rig-Veda [5], on nous prévient : « Ils parlent d'Indra, de Mitra, de Varuna, d'Agni... Quoiqu'il n'y ait qu'un seul Être, les chantres le désignent par des noms divers. »

C'est donc à une poétisation, à une poétique sacralisation de l'Univers entier à laquelle en vient ce peuple ivre de Dieux : les divinisations s'agglutinent dans le Suprême Tout-en-Un. D'autant plus qu'il y a alors moyen de satisfaire le plus exigeant abstracteur de quintessence et le plus grossier prolétaire de l'Adoration. René Grousset note l'accord du « monisme philo-

sophique des brahmanes » avec « le polythéisme foisonnant des foules ». Henri Michaux (*Un barbare en Asie*), fulmine contre les deux poids deux mesures des lois de Manou (que Nietzsche plaçait au-dessus de la Bible) : « La religion hindoue à double face, l'une pour initiés et l'autre pour crétins. »

On trouve dans ces lois de Manou de nombreux exemples de la sollicitude divine pour ses zélés serviteurs. J'en relève deux : « Un Brahmane, s'il est dans le besoin, peut en toute sécurité de conscience s'approprier le bien de son esclave, sans que le roi ait à le punir. » (Livre VIII.) — « Un brahmane possédant le Rig-Veda tout entier ne serait souillé d'aucun crime, même s'il avait tué les habitants des trois mondes, ou demandé sa subsistance à un homme vil. » (Livre XI.) Charmante théocratie!

On voit que cette religion synthétique n'est point pourvue de dogmes inconsistants ni de rituels élastiques. Sans parler du régime des castes qui est une des conceptions les plus sadiques de la Société, mais aussi l'une des plus rigides, les textes sacrés codifient tout ce qui est codifiable. Non sans humour parfois si l'on en croit cette loi de Manou : « Une femme stérile doit être remplacée au bout de huit années; celle dont les enfants sont tous morts, la dixième année; celle qui ne met au monde que des filles, la onzième; celle qui parle avec aigreur, immédiatement. »

L'*Anthologie Sanskrite* [6] de Louis Renou est une mine de documents, de l'Épopée à la Philosophie et de l'Alchimie à l'Érotique. On y trouve de curieuses recettes rituelles relatives aux instruments du culte (comme le *soma*, vin de messe), mais aussi des prières magiques pour s'assurer l'amour d'une femme ou lutter contre les vers intestinaux, des dissertations sur le langage et même de religieuses devinettes. Voici une de ces énigmes védiques : « Qu'il nous le dise ici, celui qui connaît le séjour caché de ce précieux oiseau! Les vaches donnent leur lait, par sa tête et, revêtues d'un voile, elles boivent l'eau par son pied. » C'est le soleil, bien sûr : les nuées (vaches) déversent du haut du ciel leur lait en pluie, que le soleil absorbe par son rayon.

★

Mais abordons la *Bhagavad Gîtâ* [7], ce grand livre que Humboldt, en 1827 (l'Occident découvrait alors ce texte pour lequel s'exaltaient les Schlegel) saluait comme « l'ouvrage le plus profond et le plus sublime que le monde ait produit. »

C'est un livre de sagesse inclus dans la vaste épopée (250.000 vers environ), le « Récit du Grand Combat des Bharatas » (par « abréviation » *Mahâbhârata*), gigantesque Iliade dans laquelle les fils de Pandou combattent les Kourous, grand film à épisodes où chaque digression amène un rebondissement. Un tournoi matrimonial se solde par un curieux compromis : les cinq frères épousent la même femme, conquise par l'un d'eux, Arjuna l'éclatant. Les héros prisonniers s'évadent par un souterrain, se cachent pendant douze ans dans la forêt, vivent tous sous un déguisement en une cour royale, pour se révéler à point nommé, etc., etc. La Bhagavad Gîtâ se situe avant un dense massacre de dix-huit jours, durant lequel les chars s'embourbent dans le sang, les nuées de flèches obscurcissent le ciel, alors que les Dieux se mettent franchemenr de la partie. Après la bataille, le jour se lève sur un charnier silencieux où les vampires se gorgent de chair héroïque et où les femmes vont venir hurler leur douleur. Le livre du Grand Voyage et celui de l'Ascension terminent dans une lyrique envolée un puissant mariage du Ciel et de l'Enfer : ténèbres empuanties de cadavres et de cheveux poisseux de vermine, forêts de glaives, fleuves de feu, — et douce haleine du clair séjour, vents parfumés, éclatant séjour du bonheur, happy end.

Charles Autran, dans son *Épopée Indoue* [8] a pu déployer son érudition (qui s'exerce depuis cinquante ans sur des sujets similaires, l'origine sacerdotale de l'épopée grecque notamment) à dresser de savants parallèles avec les civilisations de Summer ou de Troie, d'Égypte ou de Chine. On sait que Georges Dumézil applique avec une grande rigueur cette technique féconde de mythologie comparée, comme on peut le voir dans son essai sur deux représentations indo-européennes de la souveraineté : *Mitra-Varuna*, qui vient de paraître dans la collection de Brice Parain, *La Montagne Sainte-Geneviève* [9].

★

La Bhagavad-Gîtâ (le chant du Bienheureux) — est une interpolation ajoutée au IIIe siècle avant J.-C. C'est en quelque sorte un livre de propagande vichnouïte, Krishna (le Noir) étant un avatar (incarnation), de Vichnou, mais la conception de la divinité qui se dégage du poème dépasse la croyance sectaire pour s'élever à la plus haute spiritualité. Le texte qui nous est présenté dans cette traduction est longuement commenté par Shri Aurobindo Ghose, que Romain Rolland considérait comme le plus grand penseur de l'Inde contemporaine : « La

synthèse la plus complète qui ait été réalisée jusqu'à ce jour du génie de l'Europe et du génie de l'Asie [10]. »

Aurobindo Ghose joint à la parfaite connaissance des Écritures Hindoues la pratique de la plupart des langues européennes, tant mortes que vivantes, et ayant choisi dans l'Inde une résidence française (à Pondichéry) il s'étonne que la France s'occupe si peu de sa présence (culturelle) dans l'Inde [11].

C'était un grand ami de Rabindranath Tagore et, considérant *aussi* la Gîtâ comme un texte poétique, il l'interprète non seulement en penseur, mais aussi en poète. Rebelle aux habituelles discussions académiques, il veut « en extraire ce qui peut aider soit nous-mêmes, soit le monde dans son ensemble » et s'efforce « de le traduire dans la forme et l'expression les plus naturelles et les plus vivantes qui puissent s'adapter à l'humanité d'aujourd'hui et en satisfaire les besoins spirituels ». C'est *la substance de vérité permanente* qu'il cherche et il glisse volontiers sur les passages offrant prise à la crédulité populaire : « Quel que soit le fait psychophysique ou encore le symbole qui puisse se cacher derrière cette notion », dit-il par exemple p. 122 à propos du temps idoine à la dévotion, l'essentiel est que... Ou bien, ailleurs : passons de l'image à ce qu'elle signifie. Il avance même (p. 209) que c'est « afin de préciser » que la Gîtâ adopte l'ancienne théorie des cycles cosmiques, à titre d'exemple commode. Comme il l'annonce dans sa Préface, il veut considérer ce texte non comme un monument du passé, mais comme « une porte ouverte ».

C'est donc à un Dieu réinventé que nous avons affaire. La prose serrée, limpide, du commentateur amplifie les prescriptions rituelles en règles morales, prolonge en paraphrase réaliste un mythe obscur, actualise et universalise une image, et même lorsqu'il ne fait que redire sous une forme plus lucide le contenu des versets, il écarte les ombres, fait jaillir des angles nouveaux lorsque le Divin Instructeur revient avec insistance sur un point déjà abordé.

★

En un mot, il prend un support lyrique comme base de départ d'une méditation personnelle, se défendant bien de torturer les textes et cherchant au contraire l'enseignement le plus proche du maître inconnu qui faisait preuve du reste d'une grande liberté d'esprit : « Quand ton intelligence aura franchi le tourbillon de l'Erreur, alors tu deviendras indifférent aux Écritures que tu connais et à celles qu'il te reste à connaître

(p. 74). C'est presque le *Jette mon livre* de Gide, l'appel à l'expérience personnelle. Au chapitre XIII (11-12), la Gîtâ conseille de s'écarter « du vain bruit des foules et des assemblées des hommes » pour se tourner vers « la perception philosophique du vrai sens et des vastes principes de l'existence » et poursuivre cette quête dans une tranquille continuité de connaissance et de lumière intérieures.

*Là où le monde n'a pas été morcelé entre d'étroites parois mitoyennes,* chantait Tagore.

*Là où les mots émanent des profondeurs de la sincérité.*

*Là où le clair courant de la raison ne s'est pas mortellement égaré dans l'avide et morne désert de la coutume.*

*Là où l'esprit s'avance dans l'élargissement continu de la pensée et de l'action* (Gitanjali).

Et on peut lire à deux reprises (pp. 109 et 391), ce magnifique précepte : « Mieux vaut sa propre loi d'action, même imparfaite, que la loi d'autrui, même bien appliquée », avec cette précision à la deuxième reprise : « On n'encourt pas le pêché quand on agit selon la loi de sa propre nature. » Voyez dans quel sens un penseur libre peut développer ces citations : il peut à juste titre parler de « pragmatisme moderne ».

Il y a bien cet appareil mythologique qui donne lieu au cours du dialogue à une révélation à grand spectacle : l'Avatar se manifeste sous ses aspects les plus imposants. « Il semble qu'un millier de soleils se soient levés ensemble dans le ciel. » Arjuna en est ébloui : « Tu lèches les régions d'alentour avec Tes langues et Tu engloutis tous les peuples dans le brasier de Tes bouches. » Shri Aurobindo ne veut voir dans ce numéro de Grand-Guignol que l'hypostase lyrique de la vérité intégrale, et demande alors de « regarder courageusement la réalité en face », de ne pas rejeter sur les épaules d'un Démon ce qui est terrible dans la nature. Dans le brasier de cette vision, Arjuna voit tous les dieux ensemble dans Son corps incommensurable. C'est cette affirmation que prolonge le commentaire : « Lui qui est le Temps, qui est la Mort, qui est Rudra le Danseur de la danse calme et terrible, qui est Kâli à la guirlande de crânes, piétinante et nue dans la bataille, éclaboussée du sang des titans massacrés, qui est le cyclone et l'incendie et le tremblement de terre et la couleur et la famine et la révolution et la ruine et l'océan qui engouffre. » (p. 265)

Cette synthèse mystique de l'Être Suprême n'est pas une trahison de la Parole Divine, qui annonce même que *quelle que soit la forme* sous laquelle on l'adore, il suffit de se hausser

au-dessus de soi-même pour trouver le salut (p. 195). Shri Aurobindo peut donc bien affirmer que « la Gîtâ concilie les éléments panthéistes, théistes et suprêmement transcendants de notre conception spirituelle et de notre expérience spirituelle. » (p. 237)

La Philosophie hindoue, comme on sait, part d'une négation farouche du monde. Il faut se libérer à tout prix des voiles de l'Illusion, de ce monde d'erreur tissé autour de nous par Maya, la Grande Traîtresse. C'est là le commun dénominateur des *Techniques du Yoga* que nous expose Mircea Éliade, ancien professeur de l'Université de Bucarest et historien des religions. Avant que Patanjali ne codifie dans le *Yoga-Sutra* les recettes contemplatives et ne les intègre dans un *darçana* (une philosophie), la dialectique samkhyenne avait déjà expérimenté ces systèmes destinés à se soustraire au circuit cosmique et à « s'automaîtriser ».

Quoi qu'il en soit des multiples pouvoirs qu'on attribue aux yogis, de l'invisibilité au déplacement magique et de l'insensibilisation corporelle à la voyance, les techniques dont on nous offre dans ce livre un curieux panorama n'ont rien à voir avec le fakirisme d'opérette et l'auteur nous met en garde contre les dangers de l'amateurisme en ce qui concerne notamment les numéros respiratoires et les exercices sexuels. D'autant plus que la mesure appliquée aux temps de la respiration s'inscrit en *palas* (le temps d'un clignement d'œil) ou en *aum* (syllabe sacrée dont dérive, paraît-il, le langage), et que le tantrisme, forme « baroque » du yoga, nécessite un apprentissage qui n'est pas à la portée de tous les tempéraments.

De tous les intéressants détails que nous communique Mircea Éliade, je ne relèverai ici que ce qui a trait au subconscient, dont le yogi est invité à « brûler » tous les tourbillons. C'est là une préhistoire de la psychanalyse qui montre une expérience para-psychologique « bien plus étendue et bien plus organisée que l'expérience sur laquelle ont été édifiées les sciences occidentales de l'esprit. »

★

Il faut, lorsqu'on suit dans la Bhagavad-Gîtâ les explications de la réalité psychologique par le *sattva*, le *rajas* et le *tamas*, dépasser, comme Shri Aurobindo nous invite à le faire, le plan local et même la terminologie hindouiste. Cette théorie des trois *gunas*, c'est-à-dire des trois fils constitutionnels du cordon vital, explique comment l'âme humaine est enchaînée

par la matière et les distinctions entre libre arbitre et déterminisme sont bien plus ingénieuses que dans la plupart des systèmes philosophiques. En gros, Tamas serait l'inertie et l'ignorance, Rajas la soif d'agir en ce monde et Sattva le désir de connaissance et de bonheur. Ces trois forces, à des degrés différents, nous agglutinent dans les rets de l'illusion, et le grand secret consiste à feinter Maya, qui cherche à exploiter même nos meilleurs instincts. Le déterminisme jouant par l'action de l'Énergie (Prakriti) dans la conscience (Purusha) par l'entremise de ces trois forces, nous pouvons nous en libérer en nous affranchissant du désir, l'Ennemi nº 1. C'est ici que la Gîtâ opère bien plus finement que les méthodes concurrentes : alors que la plupart des yogas conseillent comme but final une sorte de Mort dans la Vie, Shri Aurobindo s'écrie à propos de ce Nirvana intégral : c'est « un remède qui supprime le malade en même temps que le mal » (p. 106). Par la notion du Sacrifice, ce yoga spiritualisé, enveloppant tous les autres « dans une catholicité intégrale » (p. 280), implique une coloration qualitative de nos actes, sans nous dispenser aucunement de l'action. Cette éthique dynamique réunit en faisceau tous nos meilleurs instincts pour les projeter vers le Bien superlatif et Shri Aurobindo distinguant deux degrés du moi (p. 400), c'est par la subordination du moi inférieur au moi supérieur que l'on peut se libérer du piège. Ce schéma ne fait qu'esquisser une armature approximative d'un système qui est utilisé avant tout pour une démarche mystique. Le secret des secrets consistant à rejeter tous les systèmes pour devenir l'Amant de Dieu (p. 419). Mais Shri Aurobindo est si enthousiaste dans son ardeur qu'il lance cette formule publicitaire : c'est « la voie la plus rapide, la plus vaste, la voie suprême » (p. 285).

★

La Bhagavad-Gîtâ n'offre donc pas seulement un intérêt par son pittoresque (indéniable), son chatoiement poétique (d'autant plus appréciable que la traduction de Camille Rao et Jean Herbert est excellente, en sa précision et son rythme, sa trame et son velouté) mais surtout par son élévation constante, sa largeur de vues, sa chaleur de cœur, sa densité. Quelle que soit sa croyance, nul ne peut la lire sans s'enrichir, non seulement en esprit, mais dans sa vie morale. Cette consultation du Divin Instructeur aux yeux de lotus, du Bouvier bleu, ce Camarade, « le Voyant, l'Ancien des jours, plus subtil que le subtil », est au-dessus des sectes et des théologies, un enseigne-

ment de « la vraie connaissance qui unit ». Shri Aurobindo est devant Krishna un chantre de cette Unité que Romain Rolland cherchait dans la pensée indienne, « des plus lointains Hier aux Demain les plus lointains ».

★

Me permettra-t-on cependant de trouver que de si beaux enseignements reposent sur un exemple bien mal choisi? L'action prescrite à l'éclatant Arjuna est une œuvre de mort, puisque l'entretien a pour but de l'engager à entreprendre le massacre de Kuru-shétra, l'esprit ragaillardi par son divin supporter. Ne faut-il pas rendre hommage à la lucidité d'Arjuna lorsqu'il sent que cette guerre civile ne mènera à rien? Est-ce seulement par lâcheté qu'il refuse d'engager une tuerie fratricide? C'est son devoir d'état de se battre, puisqu'il est de la caste des guerriers. Et du moment qu'il est avec Dieu, il ne risque rien : « Tué, tu gagneras les cieux; victorieux, tu jouiras de la terre (p. 53). »

Voilà un Yogi qui sent fort le commissariat, et toutes les belles envolées sur les ailes de la perfection ne seraient-elles que sacrées bagatelles pour un massacre? Rien n'est plus écœurant que de voir s'éventrer des fanatiques pour le salut de leur âme. Et le plus tragique, c'est que, fiers de l'appui de leur Dieu pousse-au-crime, les saints soldats d'Israël ou d'Islam, d'Hindoustan ou de Pakistan, ont toujours raison.

Lorsque les journaux nous apprennent que 3.000 occupants d'un train de réfugiés musulmans sont égorgés par des fanatiques sikhs, après quoi les fervents de Mahomet répondent par une boucherie similaire et également ferroviaire, les ruisseaux de sang du Mahabharata commencent à perdre pour nous leur aspect de galéjade et le char de Kâli vibre dangereusement sous son blindage du bon faiseur.

Ceci n'efface pas cela et le massacre de la Saint-Barthélémy n'a pas défiguré le visage du Christ. Mais souhaitons que l'Inde partagée (et si nous disons l'Inde...) n'expérimente point à tour de bras la valeur de ses Dieux.

*Heureux ceux qui sont morts en une juste guerre*... Mais quels sont, le sachant, ceux qui se battirent pour une mauvaise cause?

JEAN DESTERNES.

[1] Payot (réédition). — [2] Gallimard. — [3] On dit maintenant hindou, avec ou sans h, ou encore indien. Au choix. — [4] Qualités fort approximatives. Voir à ce propos le très beau livre de Lanza

Del Vasto : *Le Pèlerinage aux Sources* (Denoël). — [5] On écrit aussi Rg, comme on écrit Krshn pour Krishna, sous prétexte que les voyelles s'avalent. On écrit aussi Véde, ce qui fait bien fade. La translittération du sanskrit est d'une telle fantaisie que je m'en tiens à l'écriture la plus courante, qui nous épargne borborygmes et éternuements. — [6] Payot 1947. Elle sera complétée par le Manuel des études indiennes dont le Tome I est sous presse. Le rayon asiatique des Éditions Payot est, on le sait, d'une très grande richesse. — [7] C'est le Tome I (472 pages) des œuvres complètes de Shri Aurobindo, dans la collection *Spiritualités vivantes* publiée sous la direction de P. Masson-Oursel et Jean Herbert chez Albin Michel. Cette édition de la Bhagavad-Gîtâ est établie sur l'édition anglaise d'Anilbaran Roy, et comporte le texte sanskrit translittéré. — [8] Denoël. — [9] Gallimard. — [10] *Europe* décembre 1928. — [11] Interview de M. Saravane par Louis Pauwels (*Combat* 10-8-46).

## BRÈVES RENCONTRES

### HISTOIRE DE RIRE.

> « Nous pensons que le travail forcé ou concentrationnaire n'est pas seulement en Allemagne un des moyens de répression dont aucune révolution ne se passe, qu'il devient un élément permanent de la production du Reich (et corrélativement la police un pouvoir) et qu'en conséquence le système n'a aucune chance de réaliser le socialisme. Cela dit, il s'agit de savoir si le III^e^ Reich est *le Mal*, à exorciser par tous les moyens. Pour nous, la guerre est un mal du même ordre que les camps de concentration et la Gestapo; elle ferait en peu de temps autant d'horreurs et de morts que le système concentrationnaire en quinze ans. Quant à l'avenir, elle libérerait et généraliserait les mécanismes psychologiques et politiques qui ont fait le fascisme. Nous devons donc agir dans la perspective de la paix et chercher, pour l'Occident, les moyens de coexister librement avec le III^e^ Reich. Tant que le III^e^ Reich ne manifestera pas qu'il veut la guerre, nous maintiendrons qu'il faut, à propos de chaque problème, prendre en considération son point de vue, qu'il faut se demander si et à quelles conditions le Traité de Versailles est acceptable pour lui, voir l'hitlérisme d'aujourd'hui dans l'évolution qui l'a peu à peu produit, en un mot chercher à comprendre et observer envers lui le ton de la contestation, qui n'est pas celui de la guerre. »

De quel munichois intelligent sont ces lignes? Eh bien, je les ai tout simplement trouvées dans l'éditorial du numéro de juillet 1948 des *Temps Modernes*. A cela près que j'y ai remplacé — et je m'en excuse — U.R.S.S., N. K. V. D., Marshall et communisme

par III^e Reich, Gestapo, Versailles, hitlérisme... Histoire de rire, naturellement, car je conviens volontiers et que nous n'en sommes pas à Munich et que les conditions sont différentes. Au point même que j'approuve la conclusion des *Temps Modernes*: « *Mais l'U.R.S.S. continuera d'être le diable si les U. S. A. jouent le rôle du dieu. Il nous faut donc parler du racisme ou du préfascisme américains. Un progrès serait acquis si les Européens et les autres pouvaient comprendre et admettre qu'il n'y a, dans les appareils politiques d'aujourd'hui, rien de sacré, rien qui mérite d'être suivi ou haï les yeux fermés. Gardons la règle que nous nous donnions dans le premier numéro de cette revue : « Nous n'aurons à cacher aucune vérité si nous disons toutes les autres. » Refusons l'alternative et travaillons à passer outre.* »

## QU'EST-CE DONC QUE L'HOMME?

*Les Temps Modernes* publient dans ce même numéro d'intéressantes lettres écrites de Hambourg (1942-1943), par Maurice Sachs, qui a beaucoup gagné à nos yeux en tant qu'homme et en tant qu'écrivain depuis que cette revue a présenté de nouveaux textes de lui. Plus encore que cette insolite pureté de l'impureté (ou honnêteté de la malhonnêteté) que nous révélait la *Suite au Sabbat*, nous avons aimé dans ces lettres la richesse de l'esprit et la tendresse du cœur. A peine nourri, en haillons, abandonné de tous, Maurice Sachs travaille sur une grue, de 5 h. 1/2 du matin à 6 h. 1/2 du soir, sans presque se plaindre : « *Je sais bien qu'il y a du bon dans tout cela, un certain côté ascétique, mais quand même un peu trop...* » A quelque chose malheur est bon : « *J'ai maigri de dix kilos et ça me donne presque l'air d'un joli garçon.* » Et puis : « *Imbécile, me disais-je hier, tu cherches un métier et tu en as un dans la voix... Tu peux vendre du bagout, du vent, des mômeries...* » Bref, un peu de temps passe encore et le voilà dans un bureau. Il ne dit pas quel sorte de bureau, mais nous croyons, hélas! le savoir. Quant à son destin, toutes les hypothèses restent permises. La mort : « *Mon cher ami, après un incroyable bombardement, dix jours de feu et de drame, je suis encore indemne et je pense à vous affectueusement. Maurice.* » Mais aussi l'évasion : « *Je n'ai plus qu'une envie profonde, énorme, vitale : celle de connaître la Perse, les Indes, la Chine, Bagdad... Si bien que j'essaierai surtout, après la guerre, à y partir aussitôt, et les dieux savent quand je reviendrai.* »

## QU'EST-CE DONC QUE L'HOMME? *(suite)*.

Curieuse et cursive *autobiographie* de Bernanos dans le numéro d'août de *La Nef* :

> « J'ai quitté l'Espagne en 1937 pour rentrer en France. La déroute des consciences y faisait prévoir celle des armées.

> La triple corruption nazie, fasciste et marxiste n'avait presque rien épargné de ce qu'on m'avait appris à respecter et à aimer. J'ai quitté presque aussitôt mon pays. Il n'était plus possible à un homme libre d'y écrire, ou même seulement d'y respirer. [...] Au cas où il ne me serait pas permis demain d'écrire, dans mon pays, ce que je pense, je le quitterais de nouveau pour un coin encore plus éloigné du monde, et j'y travaillerais à de nouveaux livres, dans l'espoir qu'ils serviront un jour, fût-ce longtemps après ma mort, la cause à laquelle j'ai consacré ma vie. »

Aussi grand qu'il fût, Bernanos l'était-il vraiment trop pour la petite France? Cette volonté de fuite surprend aussi par sa continuité. L'article que Thierry Maulnier a consacré au moment de sa mort à Bernanos, dans *Le Figaro Littéraire*, était parfait de ton : ce n'est pas diminuer Bernanos que de reconnaître que son humeur l'entraînait parfois à d'aberrantes injustices. M. André Rousseaux n'est pas de cet avis, qui écrivit peu après dans le même *Figaro Littéraire* : « *Certes, nous ne sommes pas de ceux qui aient jamais réprouvé sa violence. Jamais nous n'avons donné le nom d'excès à ses colères de justicier.* »

## D'UNE CERTAINE PRESSE.

Offensive des *Temps Modernes* contre *France-Dimanche*. Roger Stéphane écrit que cette feuille, « *malgré son exploitation systématique de la bassesse et du scandale (ceci reste dans le cadre de la remarque objective) ne dépasse pas* 220.000 *exemplaires (par numéro)* ». Et Maurice Merleau-Ponty, à propos d'un prétendu *Testament politique*, de Trotsky : « *Si l'hebdomadaire* France-Dimanche *pouvait être trompé par un faux, il se déshonore en accréditant par ce commentaire la fiction policière d'un Trotsky saboteur et espion.* » « Ce journal est ignoble », dit à deux reprises Jouvet dans *Les Amoureux sont seuls au monde*, film de Jeanson et Decoin. Il s'agit d'un hebdomadaire fictif intitulé *Entre nous soit dit*, mais que Roger Stéphane et Maurice Merleau-Ponty auront reconnu aussi bien que moi.

## LE CHOIX DE LA TRIBUNE.

On a fait grief à André Breton d'avoir publié, par l'entremise de Jean Duché, d'importantes déclarations dans le *Littéraire*. A Claudine Chonez qui l'interrogeait à ce sujet pour *Une Semaine dans le Monde* (31 juillet 1948), Breton rétorqua (ce qui n'était pas très gentil pour ladite *Semaine dans le Monde)* : « *Je suis « adopté » par* Le Figaro! *Les conditions de lutte sont telles aujourd'hui qu'on n'a pas le choix de la tribune, et il est vrai que je me*

*suis en tout et pour tout prêté à une interview du* Littéraire, *comme je me prête à celle-ci. L'important est de continuer à témoigner librement. A qui fera-t-on croire que j'incline à la ligne politique du journal qui accueille mes déclarations?* » Et à la question : « Quels sont les rapports actuels du christianisme et du surréalisme? » (il aurait été préférable d'inverser les termes, chère Claudine Chonez!), Breton répondit : « *Ces rapports vont être une fois de plus définis dans un nouveau texte surréaliste collectif.* » Lequel texte, qui a paru depuis, n'est pas autrement désigné car vous ne voudriez tout de même pas que la sage direction d'*Une Semaine dans le Monde* ait poussé l'audace jusqu'à en infliger la lecture à ses abonnés...

« A LA NICHE, LES GLAPISSEURS DE DIEU! »

Tel est donc le titre du tract collectif que viennent de publier les éditions surréalistes. Breton y prend violemment à partie Dom Claude Jean-Nesmy, Jean de Cayeux, Michel Carrouges, Pierre Klosowski et moi-même qui, ayant eu le malheur de ne point l'aimer (ou Sade) tout à fait de façon aussi orthodoxe qu'il l'aurait souhaité, nous sommes pourtant résignés à l'avoir déçu. Texte au demeurant sans intérêt, signé, à quelques exceptions près, de noms tout à fait inconnus et dont seul le titre, pudiquement passé sous silence par *Une Semaine dans le Monde*, mérite que l'on s'y arrête. Si nous étudions, en effet, son contenu latent, nous découvrons que chacune de ses images est un involontaire aveu de M. Breton et des quelques disciples qui lui restent. Breton fait bien de parler de *niche* et de *glapissements* (et ses amis ont raison de contresigner), lui qui n'a jamais toléré une seule approbation qui ne soit celle d'un chien couchant.

LE SURRÉALISME, ENTREPRISE DE CONNAISSANCE.

Il est de bonne guerre que Jean-Paul Sartre utilise contre le surréalisme, dans l'édition en librairie de son *Qu'est-ce que la littérature? (Situations, II)*, jusqu'aux armes que ma modeste personne lui a, sans le vouloir, données. Selon lui, beaucoup de textes surréalistes d'aujourd'hui « *et qui sont approuvés par les chefs du mouvement sont plus proches du doux éclectisme de M. C. Mauriac que des âpres révoltes du premier surréalisme.* » Je crois voir d'ici la grimace de Breton et cela me console de la pointe qui m'a effleuré avant de le toucher. En revanche, je ne saurais laisser passer sans la relever cette autre assertion de M. Sartre :

» Si quelque Desnos eût pu lire en 1930 ces lignes de M. Claude Mauriac, jeune diastase de la IVe République : « L'homme se bat contre l'homme sans savoir que c'est » contre une certaine conception de l'homme étriquée et

» fausse que le front commun de tous les esprits devrait » d'abord être réalisé. Mais cela le surréalisme le sait et le » crie depuis vingt ans. Entreprise de connaissance, il pro- » clame que tout est à réinventer des modes de penser et de » sentir traditionnels », il aurait certainement protesté : le surréalisme n'était pas une « entreprise de *connaissance* »; il se réclamait nommément de la phrase célèbre de Marx : « Nous ne voulons pas comprendre le monde, nous voulons le changer »; il n'a jamais voulu ce « front commun des esprits » qui rappelle agréablement le Rassemblement populaire français. Contre cet optimisme assez sot, il a toujours affirmé la connexion rigoureuse de la censure intérieure et de l'oppression; s'il devait y avoir un front commun de tous les esprits (mais que cette expression d'*esprits* au pluriel est peu surréaliste!) il viendrait après la Révolution. »

Ironie à part, je ne suis point du tout d'accord. Breton a noté un jour que si les images surréalistes atteignent à une réalité suprême, c'est *parce qu'elles augmentent la connaissance de l'esprit.* Dès le premier *Manifeste*, il écrivait qu'à la suite de Freud et des surréalistes, « *l'explorateur humain pourra pousser plus loin ses investigations, autorisé qu'il sera à ne pas seulement tenir compte des réalités sommaires.* [...] *Mais il importe d'observer qu'aucun moyen n'est désigné à priori pour la conduite de cette entreprise, que jusqu'à nouvel ordre elle peut passer pour être aussi bien du ressort des poètes que des savants* » (pp. 17-18). Plus précisément encore, Breton déclarait dans *Les Pas perdus* que le surréalisme s'est avant tout proposé de « *rendre au langage sa destination pleine, ce qui, pour quelques-uns dont j'étais, devait faire faire un grand pas à la connaissance, exalter d'autant la vie* » (p. 167). Il ajoutait : « *Je persiste à croire qu'un tableau ou une sculpture ne se peut envisager que secondairement sous le rapport du goût et ne se défend qu'autant qu'il ou qu'elle est susceptible de faire faire un grand pas à notre connaissance abstraite proprement dite* » (p. 174). Je rappellerai enfin la définition de l'activité paranoïaque-critique donnée par Salvator Dali dans *La Conquête de l'Irrationnel* avec la pleine approbation des surréalistes : « *Méthode spontanée de connaissance irrationnelle basée sur l'association interprétative-critique des phénomènes délirants.* » A vous de digérer, M. Sartre!

QU'EST-CE DONC QUE L'HOMME? *(suite et fin)*.

Brillant portrait d'Aragon en 1924 dans *Les Temps Modernes*. M. Victor Crastre en est l'auteur :

« Aragon a recours à tous les sortilèges (ils sont nombreux et efficaces), pour nous charmer, nous conquérir : Bernier qu'il connaît déjà un peu, et moi, dont il ne sait rien sinon

que j'ai écrit cet article où je marque tant d'attachement à la cause qu'il défend. Je ne saisis pas sur le coup tout ce qui se cache de coquetterie sous tant d'aisance gracieuse — et près des ailes de l'ange, les cornes du diable. Je ne veux pas parler de pose, mais plutôt noter la difficulté à découvrir sous les masques divers l'individu authentique : n'est-ce pas pour cacher le véritable Aragon que cet enchanteur irréel fait pleuvoir sur nous ce bouquet fleuri de mots aimables et de gestes heureux? Mais le véritable Aragon, où est-il? Homme-Protée, je lui vois un tel don de transformation, une si extraordinaire aptitude à jouer les personnages les plus différents, que je me demande si le véritable Aragon n'est pas uniquement cela : un des plus admirables acteurs de l'époque, etc. »

Je songe, une fois de plus, à ce passage de *Béatrix* (Balzac) :

« Il se rencontre des hommes comme Nathan qui sont charlatans d'extérieur et de bonne foi. Ces hommes se mentent à eux-mêmes. Montés sur leurs échasses, ils croient être sur leurs pieds, et font leurs jongleries avec une sorte d'innocence; leur vanité est dans leur sang; ils sont nés comédiens, vantards, extravagants de forme comme un vase chinois; ils riront peut-être d'eux-mêmes. Leur personnalité est d'ailleurs généreuse, et, comme l'éclat des vêtements royaux de Murat, elle attire le danger. »

LE PROPHÈTE IMPRUDENT.

« *Je crois à la constitution prochaine des États-Unis du monde* », a déclaré André Breton avec la superbe assurance dont il est coutumier, au cours de l'interview précitée. Prophétie fort inquiétante lorsqu'on songe que Breton se trompe *à coup sûr* lorsqu'il parle en *voyant* sur le plan de la politique. On se souviendra, par exemple, qu'il écrivit en février 37 dans la n. r. f., à propos des occupations d'usines de l'année précédente, « qu'elles étaient pour faire penser aux plus clairvoyants que *la révolution française avait commencé* ». Mon ami Robert Aron, qui a une telle foi (justifiée) dans le Fédéralisme, a blêmi d'appréhension (non moins justifiée) lorsqu'il m'entendit citer la dernière prédiction de Breton.

CLAUDE MAURIAC.

*Petites annonces :*

CURÉ 53 a., cherc. pl. aumônier château, clinique, navire; perm. cond. auto, yacht, mer, rivière. P. A. 634.

# PROMENADES

## LES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

Les communications avec l'au-delà sont en voie d'amélioration en Angleterre. Savants et Clergymen, militaires et parlementaires, et surtout membres solides et respectables de la petite bourgeoisie, tous interrogent journellement les morts, renouent par delà d'invisibles frontières des relations familiales inconsidérément interrompues, organisent des Champs-Élysées à leur image. Les fantômes ont perdu leurs chaînes et leurs linceuls. Ils ne hantent plus guère les manoirs ancestraux des nobles Écossais. Les spectres se sont démocratisés. On converse familièrement avec eux, au-dessus d'un feu de gaz, assis dans les confortables fauteils des petites maisons de banlieue, ou dans le cercle rassurant des salles de réunion de la YMCA. Les morts sont enfin devenus raisonnables. Le progrès est en marche. Nous sommes entrés dans l'ère du *spiritualisme*, version Anglaise du « spiritisme » Français.

### *Les Esprits à l'ouvrage.*

Une immense salle de réunion, dans un quartier populaire de l'Ouest de Londres. De chaque côté, des sortes de galeries, où des surveillants en blouse blanche malpropre font les cent pas. Cela tient de la prison et de la maison de fous. Sur l'estrade, une douzaine d'hommes et de femmes, également en blouses blanches. Une table en cuir, où prendront place les malades. Ici on ne paye pas à l'entrée, mais on brandit des sébilles, où il faut laisser au moins un shilling (40 francs). Pour ouvrir la séance, quelques accords d'harmonium créent l'atmosphère. Le chef guérisseur, président de la séance, appelle sur l'Assemblée les bénédictions du Tout Puissant. On se lève pour le cantique. Les malades sont assis sur un long banc, perpendiculairement à l'estrade. Ils ont les yeux hagards, les béquilles, l'apparence généralement malsaine et misérable, l'haleine (probablement) fétide.

Voici la première malade. Une femme d'une cinquantaine d'années. Elle souffre de lumbago. Elle est courbée en deux. Elle se couche sur la table de cuir. Le guérisseur se penche sur elle, et lui frotte longuement le dos. Ses yeux brillent.

Il a ce que l'on appelle le « regard magnétique »; tous les spiritualistes professionnels affectent cette lueur inquiétante, d'une intensité dite « insoutenable ». Les autres guérisseurs sont debout et prient; ils attirent sur la malade la bienveillance des esprits, et particulièrement celle d'un Docteur Hindou mort depuis 30 ans, qui doit effectuer la cure. Le guérisseur maintenant « en transe » n'est que son médium. Tout autour de la malade un grand silence règne. La malade se relève. « Rentrez chez vous », lui dit le guérisseur, « et dès demain, vous commencerez à sentir l'influence bienfaisante de notre action spirituelle ». « Merci Docteur », dit-elle, troublée. Au suivant...

*Les Morts aux Cents Visages.*

Les esprits se manifestent par les moyens les plus inattendus. Parfois, ils viennent vous rendre visite directement. Bénis, parmi les spiritualistes, ceux qui reçoivent leurs visites. Leurs noms viennent enrichir le palmarès des élus. Leurs maisons deviennent des lieux de pèlerinage. Des photographes s'y cachent des jours entiers, des opérateurs de radio viennent y dissimuler des microphones. Des savants dont le plus célèbre, mort récemment, était Harry Price, du laboratoire National des Recherches Psychiques, viennent étudier les supercheries possibles. Ce sont les lieux où soufflent les esprits.

Les fantômes sont, hélas, assez rares. Le plus souvent les morts opèrent par personne interposée, par médium. « Alors que nous sommes », dit une brochure spiritualiste, « presque tous comme des postes de radio, branchés uniquement sur la station d'émission locale, les médiums eux, peuvent entrer en contact avec d'autres stations d'une fréquence plus élevée ». Ce genre de comparaison revient souvent chez les spiritualistes. L'on aime à parler de « vibration ».

La plupart des médiums se contentent de retransmettre par la parole les messages qu'ils ont reçu de l'au-delà. Mais parfois les esprits s'expriment directement par leur voix. Ce sont les phénomènes dits de « voix directe ». Certains s'expriment dans des langues inconnues des assistants, bantou, iroquois ou thibétain. Leur visage se modèle alors sur le type des indigènes de ces pays. Leurs yeux se brident, leurs lèvres se distendent. Des médiums se spécialisent dans l'écriture automatique, chère aux surréalistes. D'autres, sans aucune connaissance artistique, exécutent, en période de transe, des « portraits psychiques » de personnes défuntes, dont les parents et amis admirent tou-

jours la ressemblance, sinon la beauté. Dans le sanctuaire d'une célèbre société spiritualiste, l'on trouve le portrait de Zodiac, orné d'une superbe barbe blanche. C'est un fidèle qui a exécuté, sous contrôle des esprits, ce chef-d'œuvre. Zodiac était, paraît-il, l'un des prêtres du Temple au temps de Jésus-Christ.

*L'embarras du choix.*

Le *Pyschic News* est le principal organe du mouvement. Plusieurs pages y sont consacrées à la publicité des différents cercles spiritualistes. Chaque quartier de Londres, chaque grande ville a le sien. Ils ont des noms de ce genre : « L'Église spiritualiste chrétienne de Forest Hill », ou « La grande association spiritualiste métropolitaine », ou plus simplement « Les croisées du Christ ». Chaque jour de la semaine est consacré à une activité psychique déterminée. Par exemple : lundi : « clairvoyance », médium : Miss Evelyn Puppet; mardi : « Psychométrie et portrait psychique »; jeudi : « guérisons »; samedi : « méditations et classes de perfectionnement pour élèves médiums avancés ».

Les médiums officiels, titulaires de diplômes délivrés par les sociétés psychiques, ont leurs tarifs, tout comme les médecins, suivant leur réputation. Un bon médium prend trois cents francs par personne pour un « stiting », une table de dix, de quinze cents à deux mille francs pour une consultation privée. On recommande pour les séances un fond musical, radio ou gramophone, des lumières tamisées ou des lampes de couleur, qui facilitent la venue des esprits. Il est préférable de ne pas trop manger avant une séance. Une rigoureuse propreté corporelle et mentale est indispensable.

Dans le cercle de mon quartier, on n'accepte pas de nouveaux adhérents avant la fin de l'année. « Je suis désolée », me dit Miss Jones, son infatigable et si dévouée animatrice, « mais nous n'avons plus de place... Mon appartement est si petit! et avec ce problème du logement! Depuis la guerre, bien des gens ont vu la lumière! Et l'on nous aide de *l'autre côté.* »

*L'autre côté.*

C'est ainsi que les spiritualistes désignent le domaine des morts, ou plutôt de ceux qui ont « passed over », qui sont « passés » (La mort est une notion nettement démodée). L'autre côté, paraît-il, connaît également depuis la guerre une affluence inaccoutumée, et les jeunes esprits, « passés » héroïquement à

la fleur de l'âge, sont particulièrement désireux de communiquer avec leurs familles. Aussi les médiums sont-ils surchargés de besogne. L'une des plus célèbres doit calmer l'impatience de ses clients de « l'autre côté ». « Oui, chéri », leur dit-elle, « je préviendrai votre mère », « Très bien chérie, une minute, je ferai votre commission, attendez un peu ». En Angleterre, même les esprits doivent faire la queue.

*Ni culte, ni autel; des preuves.*

La vie que l'on mène de « l'autre côté » n'excite nullement la curiosité des fidèles. Les messages échangés de part et d'autre du « rideau d'éther », évoquent d'une façon frappante ces cartes inter-zones des premiers temps de l'occupation allemande, qui ne transmettaient que les faits les plus anodins. Dans une grande réunion spiritualiste, sur environ 500 assistants une quinzaine de personne recevront des messages de leurs « chers disparus ». Le médium , sur l'estrade, ne présente nullement les apparences classiques de la transe. Il semble fort calme, à part le fameux regard magnétique. Voici le genre de dialogue que l'on entend le plus souvent :

MÉDIUM. — Je cherche une Mrs Brown.

MRS BROWN *(du fond de la salle)*. — C'est moi.

MÉDIUM. — Il y a quelqu'un de « l'autre côté » qui me dit qu'il s'appelle George ou John. Il a été tué pendant le blitz.

MRS BROWN *(très calmement)*. — C'est George.

MÉDIUM. — George est ici ce soir et voudrait vous parler. Vous connaissez Martha. C'est une dame âgée qui boite. Georges l'a amenée avec lui.

MRS BROWN. — C'est Tante Martha.

MÉDIUM. — C'est çà. Elle me dit qu'elle pense souvent à vous. Vous avez eu des ennuis ces temps-ci? Et bien, les choses vont s'arranger.

MRS BROWN. — Merci.

MÉDIUM. — Vous avez un anniversaire le 25 avril.

MRS BROWN. — Le 25 avril, je ne vois pas.

MÉDIUM. — Cherchez. Tante Martha dit que c'est dans la famille de votre mari. Cherchez bien.

MRS BROWN. — Ah oui, c'est ma belle-mère (*sourire discret de l'Assemblée*).

MÉDIUM. — De ce côté-ci.

MRS BROWN. — Non, « de l'autre côté ». Elle est morte le 25 avril.

MÉDIUM. — C'est bien ce qu'il me semblait. Votre belle-mère vous envoie toute sa tendresse.

MRS BROWN. — Merci beaucoup.

Très souvent, les esprits ne sont que vaguement connus des personnes présentes. Les médiums invitent alors les destinataires des messages à fouiller leur mémoire, et les encouragent en leur disant : « Ils ne se trompent jamais, ils savent mieux que nous. » « Ils », bien entendu, ce sont les esprits. Ceux-ci aiment à se réunir en famille, et gardent un sens très vif des obligations et des rites du clan. Ceux qui sont morts après de longues souffrances, ceux qui étaient atteints d'une infirmité quelconque, déclarent en général que leurs infirmités ont disparu, qu'ils se trouvent parfaitement heureux de « l'autre côté ». D'après leurs messages, ils semblent s'intéresser surtout aux évocations de leur vie terrestre et aux pieux souvenirs. Un esprit réclame qu'une photographie de famille déplacée par un vivant, soit remise là où elle se trouvait précédemment. Tous surveillent avec bienveillance la conduite de leurs parents et amis restés sur cette terre, et viennent souvent les visiter à l'occasion des anniversaires, qui jouent vraiment chez les morts un rôle primordial. Parfois, quelqu'un se voit rappeler qu'il a entendu à telle date des coups frappés à sa porte ou des pas. « C'était moi », fait dire un esprit. On a un peu l'impression que seuls acceptent de passer par l'intermédiaire des médiums les esprits très inférieurs, ceux qui n'ont rien de mieux à faire dans l'autre monde. Les autres jugent sans doute vulgaire ce moyen de communication.

Jamais je n'ai entendu le moindre renseignement précis sur l'au-delà. Peut-être existe-t-il une sorte de censure divine qui ne laisse passer que les messages familiaux. Peut-être aussi les médiums craignent-ils, par des précisions gênantes, de choquer les croyances proprement religieuses de leurs clients.

*Téléphone Psychique.*

Un bon médium se cantonne dans un rôle strictement semblable à celui de l'opérateur d'un standard téléphonique. Il établit le contact entre ses clients de l'un et de l'autre côté. Parfois la ligne est brouillée. Ce sont, dit-il, des interférences de vibrations. Instinctivement, les destinataires des messages adoptent un style téléphonique. Ceci est particulièrement sensible dans les séances de voix directe. Je transcris ici littéralement un dialogue entendu dans une de ces séances :

ESPRIT. — Allo, Janet, m'entendez-vous?

JANET. — Oui.

ESPRIT. — Je suis David, vous me reconnaissez? Allo...

JANET. — Comment? Allo?

ESPRIT. — David, je suis David, vous m'entendez?

JANET. — Oui, David, comment allez-vous?

ESPRIT. — Je vais très bien (I am just fine). Et vous? Je suis si content de pouvoir vous parler.

JANET. — Oui, moi aussi.

ESPRIT. — Comment va Tante Mary, dites lui bien des choses de ma part.

JANET. — Je n'y manquerai pas.

ESPRIT. — Alors, au revoir, Janet, à bientôt, gardez le sourire.

Dans ces séances de « voix directe » le médium, j'allais dire l'opérateur, est enfermé dans une espèce de boîte derrière un rideau noir. En effet, dit un prospectus distribué à l'entrée une obscurité totale est nécessaire à la construction par les esprits opérateurs du larynx ectoplasmique. Une série de microphones relaye alors la voix dans la salle. On croirait entendre ces voix « sépulcrales » que prennent les enfants, et les mauvais acteurs lorsqu'ils jouent au fantôme. Le passage dans l'au-delà donnera à tous les mâles le timbre éloquent de la statue du commandeur. Un prêtre catholique préside souvent à ces séances de voix directe. Le médium spécialisé utilise un « control », un jeune esprit cockney qui jouit d'une grande réputation parmi les connaisseurs. Il ne cesse de faire des plaisanteries assez difficiles à comprendre, et appelle les dames « laidyiii » d'un ton perçant, ce qui met la salle en joie. Les esprits en général ne dédaignent pas la plaisanterie. Il faut, disent les médiums, bien autre chose qu'un simple passage de « l'autre côté » pour faire perdre à un Anglais son sens de l'humour.

*Tombe, où est ta victoire?*

Le public spiritualiste se recrute essentiellement parmi les membres des middle classes britanniques. Chez eux, le bon sens l'emporte sur l'imagination. Ils accueillent sans effort les révélations du spiritualisme. Voilà enfin une religion raisonnable. Une mythologie essentiellement familiale, à l'image de la monarchie britannique. L'on est pourtant frappé du parfait sang-froid des destinataires de messages. Rien ne les étonne, rien ne les émeut. Cet esprit, qui s'est suicidé, se déclare parfaitement satisfait de « l'autre côté ». « Tant mieux », dit sa fille qui

reçoit le message, et elle assiste paisiblement à la suite de la séance. Un autre esprit raconte qu'il a emmené son cher petit chien dans l'au-delà. Tout cela est parfaitement admis et ne soulève ni commentaire, ni critique. Des Français poseraient des questions à leurs morts, maudiraient leur belle-mère dans l'au-delà, et tenteraient d'obtenir quelques précisions sur les relations sentimentales entre les esprits. Ici il est de mauvais goût d'interroger ses amis de « l'autre côté », comme d'ailleurs de ce côté ci.

« L'autre côté » n'est plus guère terrifiant : « l'autre côté » doit rappeler l'Angleterre, mais sans cartes de ravitaillement, sans files d'attente, — un vaste camp de vacances. Et l'on s'y retrouve en famille, comme le dimanche. On reste entre soi. Les classes ne se mélangent guère, les générations non plus, car à part évidemment les fantômes, qui doivent être des originaux, ou avoir quelque chose à se reprocher (les morts anglais ont sagement attendu 1848 pour commencer à se manifester). Napoléon, Shakespeare et la Reine Élizabeth ne reviennent guère que sous forme d'esprits frappeurs, ce qui nuit à la commodité des communications.

*La Conquête de l'au-delà.*

Tante Daisy a supplanté les Saints du Paradis. Elle siège non pas à la droite du tout-puissant, mais en face de l'oncle George, comme au bon vieux temps. Le thé a remplacé l'hydromel. La mort n'est plus qu'un passage, un rideau troué qui sépare deux univers également sans espoir. L'Angleterre a perdu les Indes. L'Empire Britannique n'est plus ce qu'il était. Mais la petite bourgeoisie anglaise s'est lancée à la conquête de l'au-delà.

BERNARD ULLMANN.

*Dans les journaux :*

APPRENEZ A RÉUSSIR

Le « Cours de Psychologie » de l'écrivain américain Robertson contient des directives pour devenir une personne sympathique, distinguée, aimée, ainsi que des conseils inédits pour réussir en affaires, pour réaliser vos ambitions. Documentation gratuite.

QUOTIDIENNE.

Réveil prévu pour 9 h. 30 et il est 10 h. 15. 45 minutes de retard, autant que, sous l'occupation, les trains quand ils n'en avaient pas trop. C'est aujourd'hui mercredi, ciel couvert. Épuisé au cours de la nuit une provision de tabac en lisant *l'Apocalypse de Notre Temps* de Rozanov. (Si je tenais un journal intime, je noterais, sans doute : « Littéralement saisi par cette image-fusée de la Révolution. »

*Un rideau métallique tombe sur l'histoire russe, en grinçant, en crissant, en grondant.*

*La Représentation est terminée.*

*Le public se lève.*

*Il est temps d'enfiler sa pelisse et de rentrer à la maison.*

*On se retourne.*

*Plus de pelisses, ni de maisons.*)

Ce matin, il faut que j'aille à l'Agence de Presse réclamer les 50 % de deux articles qu'elle a vendus et qu'elle s'est fait payer, encore que leur publication soit différée. On n'est pas pressé de me régler mon dû. Déjà eu à ce sujet une violente discussion par téléphone. Hier, j'ai dit à quelqu'un que, si je n'obtiens pas satisfaction, je refuserais de quitter les lieux et, qu'en plus, je casserais les carreaux. Cependant, au lieu d'envisager sérieusement de semblables manifestations d'énergie, je suis en train de rêvasser : j'habite New-York et j'y dirige un périodique de langue française qui s'appelle *Atlantique*.

Quand je me lève pour de bon, il est onze heures moins le quart. Il est midi moins vingt-cinq lorsque je sors de chez moi, et moins le quart quand, après m'être arrêté au bureau de tabac, je pénètre dans le souterrain de la station « Château de Vincennes ». J'arriverai à temps, car l'Agence observe l'horaire de travail américain, de 10 à 13 et de 15 à 19 heures.

Dans le métro, je me trouve assis en face d'un clochard, un authentique, en houppelande verte. Comme je tripote mon paquet de cigarettes, il le regarde avec avidité, je lui en offre une. Il dit : « Merci, chef », rompt la cigarette, fourre une moitié derrière l'oreille et approche l'autre de ses lèvres en me demandant du feu. Dois-je lui inculquer le respect du règlement? A quoi bon? Je lui tends ma boîte d'allumettes, et, comme le public assiste avec une muette réprobation à cette infraction flagrante, j'allume une cigarette à mon tour. Je sais la mentalité moutonnière des foules et il me plaît d'imaginer que

d'autres voyageurs vont suivre notre exemple de licence. Ce jour marquera peut-être la fin d'une prohibition. Je vois déjà les écriteaux modifiés : « Il est permis de fumer, surtout une *Gitane.* » Mais ni le clochard ni moi ne sommes de la race des meneurs. Personne ne nous imite et on nous houspille : « Ils trouvent que l'on respire trop bien ici! » « C'est malheureux à dire : sous les Boches il y avait tout de même plus de discipline », etc. Afin de me soustraire à ces protestations, je quitte la rame à « Hôtel de Ville » pour attendre la suivante. Mon clochard, resté dans le train, a jeté son mégot.

Il me fait le salut militaire, en guise d'adieu.

J'arrive à l'Agence à midi trente. M. R., le sous-directeur a pris l'avion avant-hier pour aller au Caire. Son remplaçant prétend ne rien savoir de mon « cas ». Il consent cependant à téléphoner à Mme de B., l' « agent général ». J'entends nettement le débit volubile, à peine assourdi, de sa voix qui déborde de l'écouteur : « Demandez-lui d'attendre, j'ai deux mots à dire à ce coco-là. » Je compte les carreaux. L' « agent général » pénètre en coup de vent dans le bureau, prend place en face de moi, croise ses jambes maigres de vieille businesswoman et « me passe un savon », comme on dit :

— C'est malin ce que vous faites : vous nous mettez des bâtons dans les roues en téléphonant aux rédactions pour vous plaindre de la maison qui diffuse vos articles. C'est comme si vous vous débiniez vous-même...

— Oui ou non, madame, avez-vous encaissé les honoraires de ma copie?

Mme de B se dresse :

— Oui, nous avons encaissé, monsieur, et après?

— Versez-moi ma part, j'ai besoin d'argent.

— Vous serez réglé à fin de mois, comme tout le monde; vous êtes un auteur très peu connu, quand vous aurez la cote de Hemingway, vous pourrez vous montrer aussi exigeant que ce coco-là.

(Donc, pour Mme de B. tous les auteurs sont des « cocos » et j'ai eu tort de me sentir offensé, tout à l'heure, en écoutant la conversation téléphonique.)

— Quand me payerez-vous?

— A fin de mois.

— C'est au moins sûr?

— Je vous autorise à contracter des dettes, d'ici là.

Cette affaire est « réglée ». On a su se maîtriser et éviter les gestes inconsidérés; du reste, des vitres cassées dans un bureau

dont les fenêtres donnent sur la partie la plus animée de l'avenue Wagram peuvent occasionner des blessures à d'inoffensifs passants, s'ils ont la malchance d'être atteints par les débris de verre.

Déjeuné dans un restaurant de chauffeurs, avenue des Ternes. Atmosphère à la fois houleuse et morne. En face de moi un couple se dispute silencieusement. L'homme s'en va d'une allure décidée, après avoir déposé, d'un geste irrité, quatre billets de cent francs sur la nappe en papier, maculée de sauce. Sa compagne pleure, puis cherche dans son sac un mouchoir qu'elle ne trouve pas. Je voudrais lui prêter ma pochette, mais je m'aperçois que je l'ai oubliée.

Autobus jusqu'à l'École Militaire. Boulevard des Invalides, une chambre d'hôtel déjà montparnassienne. Plafond bas et douteux, vaste rideau rouge. Au moment où j'entre, F. casse la croûte. Une boîte mal ouverte de sardines torturées, un pain de fantaisie et un verre d'eau ornent la table. J'ai une commande pour ce dessinateur. Il faut qu'il aille rue Laffitte. On le chargera de faire deux illustrations pour une nouvelle. Tout en mastiquant, il me demande :

— Est-ce qu'ils me donneront de l'argent tout de suite?

— Dès que tu leur auras remis tes dessins :

Il lève cérémonieusement son verre d'eau, comme si c'était une coupe de Champagne. Il boit à ma santé : « Tu es, dit-il, mon Marshall, mon aide intérimaire. »

Il est trois heures. Dans vingt minutes, j'ai rendez-vous avec M., au « Café de Madrid », sur les Boulevards. Je prends le 48 à la Gare Montparnasse. Sur la plate-forme, une forte femme brune d'environ quarante ans me considère attentivement et réprime un sourire. A Saint-Germin-des-Prés, elle demande doucement : « Vous ne me reconnaissez pas? » Je scrute son visage et l'identifie enfin : « Lisa, comment allez-vous? » C'est une ancienne « codétenue »; nous avons été internés dans le même camp du canton du Valais. Elle jouait du piano, le soir, dans le salon de l'hôtel réquisitionné par l'Armée suisse pour les réfugiés, des *lieder* de Schubert et, une seule fois du Scarlatti. Maintenant, elle habite Montrouge, avec son mari de retour d'Afrique du Sud et sa petite fille qui va bientôt entrer au Conservatoire. C'est très bien et nous n'avons rien à nous dire. Lisa descend à la Bourse. Elle m'a donné son numéro de téléphone : Alésia quelque chose. Il faut absolument que je vienne dîner, un soir. Au « Café de Madrid », M. surgit en provenance de la cabine téléphonique :

— J'ai appelé Lausanne, ma fiancée me plaque!

— Pour quelle raison?

— Sais pas, que grand bien lui fasse; maintenant, je vais téléphoner pour vous à M. D.

Au bout de quelques minutes, il revient : « Rendez-vous tout de suite, allons-y. »

Nous arrêtons un taxi, mais, comme M. a oublié de payer sa consommation et ses téléphones, le garçon alarmé accourt. M. tend un billet de mille que le garçon refuse parce qu'il lit *Ce Soir* où il est dit que ces banknotes vont être retirées de la circulation. Obligé de sortir d'embarras mon éventuel bienfaiteur. Coût : 300 francs, sans compter le taxi dont le conducteur ne voudra sans doute, pas plus que le serveur, accepter de billet de mauvaise réputation : *Ce Soir* est très lu...

Tandis que nous sommes arrêtés par le barrage lumineux, à la Porte Saint-Denis, il s'avère que notre chauffeur est russe, comme dans l'ancien temps. M. lui parle avec beaucoup de vivacité. Je crois comprendre qu'il est question de l'agrément qu'éprouve dans Paris un homme russe à trouver un interlocuteur de langue russe, au hasard des rencontres. Le chauffeur répond qu'il a souvent ce plaisir et qu'il n'y a pas assez d'essence pour véhiculer tous les hommes russes et pressés. Il accepte le billet de mille.

Place Dauphine : un immeuble parajudiciaire et vaguement louche, au carrefour de l'administratif, du commercial et du privé. Quatrième étage, antichambre, vue sur le quai. Une dactylo en vert tape à une vitesse folle. Envie de lui crier casse-cou : « Attention au virage. »

M. B., calvitie du barreau de Pétersbourg, tend à M. les deux mains. Présentations. On nous introduit dans un bureau mi-Empire, mi O. N. U. Après une brève transition bilingue, la cordialité croissante à tôt fait de russifier pleinement une conversation dont je suis exclu. Bien que je comprenne presque tout ce qui est dit, je me sens barbare et délaissé.

Enfin, M. B. s'adresse à moi :

« Notre ami m'a expliqué votre situation... Nous publions des recueils de lois sur les questions de recherche de nationalité, de naturalisation et tout ce qui concerne juridiquement les étrangers. Nos rédacteurs, qui sont d'excellents juristes, n'ont pas toujours les qualités de style nécessaires. Consentiriez-vous à corriger les manuscrits et, après impression, les épreuves? »

M. B. m'apprend que ce travail n'est pas très bien payé « pour le moment », mais que « dans l'avenir... »

Je refuse dans ces conditions, je dis : « Pour une telle besogne j'exigerais d'être très bien payé. » M. B. fait un harmonieux geste d'impuissance et se tourne vers M. avec un air de reproche.

Celui-ci se tait. « Les temps sont difficiles », proclame maintenant M. B. Je me lève, M. aussi, mais il s'écarte de moi. Tout en nous reconduisant, M. B. dit encore beaucoup de bonnes choses à M. d'une voix sonore que n'altère pas la difficulté des temps. Puis nous nous retrouvons sur le palier, hostiles et mélancoliques. « Vous avez fait une bêtise, dit M., vous n'avez même pas demandé combien il offre. »

— De toute façon, cela ne me convenait pas, excusez-moi de vous avoir mis dans l'embarras.

— Ça ne fait rien, je vais voir d'un autre côté.

— Non, laissez, ce n'est pas parce que je vous ai dédicacé une fois un petit livre qu'il faut tant vous démener pour moi, et puis, je ne suis pas sans rien, je travaille pour une agence de presse...

« Tant mieux! » dit M., tout à fait courroucé, maintenant, et, à pas rapides, il regagne par le Pont Neuf la rive droite. Cinq heures! Je n'ai plus d'autres rendez-vous, enfin libre.

Il pleut.

ARNOLD MANDEL.

*Dans les journaux :*

« NEY-YORK, 1er juillet (I.N.S.). — Mrs Nancy Fletcher Choremi, pleine de charmes et appartenant à la société new-yorkaise, fille du consul américain à Casablanca, a été accusée aujourd'hui, par la police, d'être une « téléphone girl » au tarif de 100 dollars la nuit (30.000 francs) et dont les faveurs n'étaient réservées qu'à des personnes connaissant la nature spéciale de son numéro de téléphone. La police l'a arrêtée pour « vagabondage aux fins de prostitution, à l'hôtel Saint-Moritz et dans son appartement ». Pour sa part, Mrs Choremi proteste de son innocence.

## *CHIEN MÉCHANT*

*Aux* 100.000 *chiens calomniés de la banlieue parisienne.*

La férocité de la race canine s'affiche dans un rayon de trente kilomètres autour de Paris. Ce phénomène zoologique contemporain est-il à retenir à l'appui des thèses sur l'évolution des

espèces : la bonté du Chien, bien connue depuis le fidèle compagnon d'Ulysse, était encore proverbiale au temps, peu ancien, où en ces lieux s'élevaient les grands arbres, où s'épanouissaient les fleurs des champs et la verdure des prairies, au temps des lilas des Lilas, des bruyères de Bécon et des roses de Fontenay, au temps où les modèles de Manet poussaient la partie de campagne jusqu'aux rives de Charenton, où les commis de Balzac dansaient au bal de Sceaux, où les personnages de Maupassant canotaient en rivière à Bougival et où les doux ivrognes des dimanches hugoliens vacillaient dans le vignoble de Suresnes.

Avec le péché originel présumé du Chien — mais quand le situer? — cet idyllique paradis s'est évanoui pour faire place au plus triste décor terrestre : une multitude informe de maisons, plantées au hasard, construites au hasard, habitées au hasard — le monde de l'absurde, érigé dans la pierre, la brique, le fibrociment et les planches. Du somptueux *cottage* qu'entoure un parc anglais, ou de l'éblouissante villa romaine (ou Côte d'Azur) à la baraque voisine, en passant par le pavillon en meulières du retraité, rien de commun : là, un luxe étalé et risible, les colonnades imitées de Trianon, les arbre exotiques, déchus en arbustes sous le ciel de l'Ile-de-France; ici, la ligne et la pouillerie des terrains vagues autour des taudis.

Rien de commun. Rien, si ce n'est à chaque porte, une plaque menaçante : *Chien méchant*. Caniches et lévriers à pedigree, loulous et chiens-chiens, bâtards issus de croisements qui défient le calcul arithmétique, *Storm*, *Médor* ou *Bobby*, chiens de tout poil, chiens de porcelaine et chiens en plâtre : tous chiens méchants! Si, au pseudo-chateau, la formule peut s'adoucir en un euphémique *prenez garde au chien;* par contre, *chiens méchants* aboient volontiers au pluriel aux abords de la cabane.

*Chien méchant* est, à vrai dire, ici, l'empreinte même de la présence humaine. *Chien méchant* affirme, de façon indiscutable, le droit de propriété qui fonde les sociétés civilisées. Le chien est le meilleur ami de l'homme et, malgré Buffon, sa plus noble conquête. *Chien méchant* signifie simplement : « *ici, Homme.* »

Cherchez donc l'homme dans cette vision sordide et grotesque de mauvais rêve, dans ce monceau ridicule de matériaux entassés, à travers ces minarets sous la pluie, ces vérandas boréennes, ces artistiques joliesses délaissées par la Compagnie du Métropolitain, elle-même. Cherchez l'homme; mais, pour trouver la devinette, munissez-vous d'une lanterne; car l'on

ne gîte, ici, que de nuit. Ici l'on dort. Pour l'hôte de ces lieux, le soleil ne luit qu'à Paris où, happé par le train matinal, il se trouve, tout le jour, confondu dans le vaste prolétariat de la capitale.

*Chien méchant* désigne la maison sans loisir. Tout loisir est ailleurs. Chaque jour, dans la dense cargaison du wagon, où se minute une lecture, dont les sommets sont le *Reader's Digest*, *Ambre* ou *Caroline chérie*. Chaque samedi, au cinéma du lieu, qui débite, avec les actualités du précédent trimestre et le documentaire sur la fabrication du pain d'épices, les fragments qui ont miraculeusement survécu à l'usure, d'un film à succès d'avant-guerre. Chaque dimanche, dans la guinguette qui parfume les rives de la Seine de ses odeurs de moules et de frites.

*Chien méchant* atteste la permanence humaine dans la perpétuelle absence de l'homme. *Chien méchant* affirme l'orgueil de la créature supérieure, son instinct possédant et défensif contre l'envie et contre les entreprises frauduleuses des mauvais, son imagination créatrice et constructrice, aussi, qui, en chaque siècle, a trouvé son expression particulière.

Car l'homme du moyen-âge a édifié les cathédrales (c'est un lieu commun, mais il est vrai); ses descendants ont construit Chenonceaux et Versailles, conçu et réalisé les grands ensembles urbains de Toulouse, de Bordeaux, de Nancy, dessiné et bâti la place des Vosges, l'île Saint-Louis, la Concorde et peuplé le Marais d'hôtels qui sont devenus autant de musées. A l'homme du xx^e^ siècle, la postérité devra des myriades de *Ker-Magali*, de châlets *Bel-Air*, de villas *Mon Rêve*, *Sam-Suffit* ou *Sou par sou*. — Est-ce bien le Chien, qui est devenu enragé?

A moins qu'un cataclysme vengeur, ou simplement l'usure rapide consécutive à la malfaçon, ne rende un jour à la nature les espaces qui étaient siens, que la forêt, la prairie et la brousse, ne triomphent de la pierraille écroulée et que dans cet Éden restitué aux bêtes, aux oiseaux, à toute une jungle qui la maltraite moins que l'ingéniosité de l'homme, ne demeure plus, de celui-ci, en témoignage de ses anciens méfaits, qu'une stèle commémorative, où se liraient ces mots :

*Homme méchant*

HUGUES FAVART.

## LE MONDE
## DES SOUVENIRS AMERS

L'ami auquel j'avais proposé de m'accompagner m'avait demandé d'un air indécis : « Et que veux-tu que j'aille faire là-bas? » Alors, soudain, je n'eus plus envie d'insister. Qu'aurait-il en effet « fait là-bas »? Les ghettos? Cela existe, bien sûr, quelque part en Pologne ou dans d'autres coins perdus d'Europe centrale. Cela a fini par se savoir, grâce aux romans des frères Tharaud et de Shalom Ash, grâce aux tableaux de Chagall et à certains communiqués du temps de guerre, qu'on lisait le plus vite possible et en se défendant d'y croire. Ces ghettos sont une honte. On aimerait les voir disparaître. Mais de là à se promener toute une après-midi dans ces petites rues étroites parmi des gens qui parlent un langage incompréhensible... Mon ami se découvrit soudain un grand nombre de courses importantes à faire.

Je suis partie seule. A peine quelques pas à faire en sortant de la station de métro Saint-Paul et me voilà au cœur d'un monde étrange, insoupçonné, même pour bon nombre de Parisiens. Monde déconcertant où une misère résignée s'étale dans des rues aux noms féeriques : rue des Rosiers, rue de la Perle, rue des Grands-manteaux-blancs... univers presque oriental, curieusement greffé sur une des parties les plus anciennes de Paris, paradoxe de ces silhouettes maigres, barbes et cafetans au vent, qui frôlent, presque sans y faire attention, de ravissants hôtels particuliers du XVIe siècle, à demi cachés par des bâtisses lépreuses.

Rue Pâvée. J'ai trouvé un étroit bâtiment blanc avec un portail surmonté de l'Étoile de David. Une synagogue qui avait l'air perdue entre un bistrot et un atelier d'imprimerie. Ce n'était pas l'heure de l'office. Pourtant je suis entrée à la suite de quelques hommes au regard un peu absent, un peu clignotant, comme si la lumière du jour les blessait, et de deux ou trois vieilles femmes obèses, déformées et grises sous leurs châles en laine, leurs méchantes perruques posées de travers, ne cachant qu'à moitié leurs cheveux ternes. Sur une porte me rappelant, je ne sais pourquoi, celles des bureaux de placement ou des œuvres de charité publique, une feuille arrachée à quelque cahier d'écolier avec ces mots tapés à la machine : « Secours à la Hagganah ». Ces vieux qui étaient entrés courbés,

ratatinés, ont fait un effort pour redresser légèrement l'échine devant un monsieur sans barbe, ni chapeau. Une des vieilles a furtivement tiré une enveloppe chiffonnée de dessous son lainage pour la déposer sur le bureau; un des vieux, plein d'une fierté compassée, a lentement tracé son nom sur un registre. D'autres restaient longuement plantés devant un mur sur lequel on avait épinglé des photos qui montraient des jeunes gens et des jeunes filles souriants, en train d'éplucher des légumes, d'autres, des garçons sautant d'une camionnette, leurs mitraillettes dans les bras. Après avoir bien regardé, ils repartaient avec un petit sourire content et ils commençaient une conversation gesticulante tenue dans ce jargon aux sonorités aiguës et raclantes, fait de mots polonais, allemands, hébreux, — leur espéranto depuis bientôt deux mille ans.

« Hagganah », cela veut dire « Lutte ». Je me suis mise à songer ce que ce mot pouvait représenter pour ces vieux venus de tous les coins d'Europe. Je me suis brusquement rappellé une réunion à laquelle j'ai assisté, il y a quelque temps. Cela se passait dans une vaste salle encore décorée de verdure et de guirlandes en papier coloré, où l'on venait de célèbrer la « fête des cabanes », à deux pas de la synagogue cossue et trapue de la rue de la Victoire, fréquentée par les juifs-de-nationalité-française (ils disent, eux, français-de-religion-israélite) qui croient, ou qui aimeraient croire qu'ils en ont définitivement terminé avec la hantise des persécutions raciales et les sourires méprisants, ou, ce qui ne vaut pas mieux, apitoyés des bien-heureux non-juifs. Il s'agissait d'une réunion des étudiants juifs de France. Une centaine de filles et de garçons, originaires de vingt pays différents, nerveux, agités, paraissant incapables de se taire pour laisser parler les orateurs; les uns venus tout droit de leurs Facultés, portant des cahiers sous le bras, d'autres qui semblaient être entrés par hasard, sionistes dans leur grande majorité. On les avait convoqués pour établir un programme d'aide à la Hagganah. Alors, brusquement, les voilà tendus, attentifs, oublieux d'interrompre celui qui leur exposait les diverses raisons pour ne pas rester inactifs tandis que « leurs frères » se battaient en Palestine. Le brouhaha reprit lorsqu'un petit homme maigre, porteur de lunettes sans monture, un petit homme timide, embarrassé de ses mains, tenta de les convaincre à la prudence et à la circonspection en tenant compte de la situation diplomatique internationale. Mon voisin, un jeune homme âgé tout au plus de vingt ans, un Tunisien aux cheveux crépus, m'empoigna avec fougue et se mit à me crier à la figure :

« De la prudence! Ils n'ont que ce mot à la bouche. Depuis deux mille ans nous sommes prudents et cela ne nous a servi qu'à nous faire massacrer partout. Ma prudence à moi me dit qu'il vaut mieux attaquer que d'encaisser prudemment tous les coups de pied qu'il plaît aux autres de nous donner! » Une jeune fille maigre, vêtue, sans s'en rendre compte, comme ces ferventes révolutionnaires de la Russie de 1919, qui était longtemps restée plongée dans une sorte d'indifférence, se tourna alors vers mon tunisien et lui dit d'une petite voix sans timbre : « Tu as raison. Je me moque de leurs questions de pétrole et de leurs raisons diplomatiques. Mes parents ont été tués en Pologne et mon frère est en train de se battre en Eretz-Israël (Terre d'Israël). Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse aller le rejoindre et qu'on me f... enfin la paix. » Et moi, je restais la gorge sèche, ne trouvant rien à leur répondre. Je ne suis pas sioniste, mais je connais ce désir douloureux d'échapper enfin à une vie imprégnée de peur et d'humiliation, une vie où ils n'auraient pas besoin de l'aumône « éminemment charitable » d'un J.-P. Sartre qui veut bien déclarer publiquement « qu'après tout, les israélites sont bien des hommes comme les autres. »

J'ai continué mon chemin. Rue des Rosiers! On se croirait dans les Carpathes, à Lublin, à Czernovitz, à Varsovie, n'importe où sauf à Paris. Les boutiques se suivent, des charcuteries dont les façades portent écrit en grandes lettres blanches le mot « kasher » pour certifier que les produits sont conformes au rituel rabbinique, des librairies où les livres des auteurs français se tiennent modestement dans un coin pour laisser la place d'honneur à des publications hébraïques, des échoppes de cordonnier dont le propriétaire porte un de ces noms que les employés de la Préfecture ont tant de peine à orthographier correctement, des boulangeries qui vendent le pain azym de la Pâque et des gâteaux au fromage et aux grains de pavots, des épiceries où l'on trouve le vin vérifié par le Grand-Rabbin sans lequel il est impossible de fêter la libération du joug égyptien, des restaurants où on vous sert des repas à n'importe quelle heure de la journée, sans autre clientèle que deux ou trois hommes qui discutent dans un coin, avec des visages immobiles et des mains qui vont et viennent comme des oiseaux affolés, des cafés où je dus répéter trois fois ma demande en français avant que le garçon aux yeux et aux cheveux noirs me comprenne. Au bord du trottoir d'autres hommes, également plongés dans une discussion, qui s'arrêtent lorsque je passe pour me jeter un

regard moitié méfiant, moitié implorant. J'ai passé vite. Je me sentais étrangère parmi eux et pourtant je sais que tant de souvenirs de ma vie sont semblables aux leurs, qui vivent dans ce monde où les souvenirs amers ont droit de cité.

J'ai jeté en passant un coup d'œil dans le dispensaire de l'O. S. E. (Œuvre de Secours aux Enfants) qui se trouve dans un ancien hôtel particulier, humide et moisi, à l'angle de la rue des Francs-Bourgeois. Un dispensaire comme il y en a des centaines à Paris. A peine plus triste, parce que la plupart de ces femmes, venues en tablier de cuisine et en savates, ont presque toutes connu Auschwitz, Buchenwald, et d'autres camps d'extermination, que l'infirmière harassée qui pèse les bébés porte, gravé sur son bras gauche, un numéro, et que les enfants ressemblent tous à de petits singes mélancoliques et fatigués, comme ceux du jardin zoologique devant lesquels je ne voulais jamais m'arrêter, lorsque j'étais petite, parce qu'ils ressemblaient trop à des êtres humains et me faisaient peur...

Plus loin je me suis arrêtée pendant un instant dans un terrain vague entouré des ruines de bâtiments éventrés. Peut-être ne sont-ce là que les restes d'un bombardement, ou d'un incendie, ou encore de la démolition d'un pâté de maisons, jugé par trop insalubre. Cela suggère cependant de manière cruelle l'aspect d'une Varsovie quelconque. Tracée sur le trottoir, j'ai découvert une marelle, une marelle banale comme en tracent tous les enfants avec de la craie, en marquant dans chaque petit carré un jour de semaine différent. Et l'impatience, soudain, me secouait de rencontrer enfin ces enfants qui savent encore jouer... Quatre heures sonnèrent à l'église Saint-Paul et les voici tout d'un coup. Une nuée d'enfants. De toutes les tailles, de tous les formats, de toutes les couleurs allant de la pâleur verdâtre des gosses trop souvent enfermés jusqu'au rose de la bonne santé, en passant par le ton jaunâtre de ceux qui, déjà, passent la plus grande partie de leur temps à se pencher sur les volumineux livres saints et la jolie teinte café-au-lait des juifs algériens. Ils riaient, ils criaient, ils piaillaient, ils se bousculaient. Quelques-uns parlaient le polonais, d'autres je ne sais quelle autre langue slave, d'autres encore le yiddish, mais la plupart se disputaient et palabraient en français. Ceux-là, ne s'en sortiront-ils pas? Ressembleront-ils à leur tour à ces vieilles gens que j'ai vus entrer tout à l'heure dans la synagogue? Une sorte de lâcheté, le besoin de croire que tout est fini maintenant, me voudrait me les faire croire sauvés. Mais ce n'est pas si facile en observant les yeux de quelques-uns

d'entre eux. Ce ne sont pas des yeux d'enfants. J'ai vu ce même regard un jour de 1942 ou 1943 à Périgueux lorsque tout un troupeau d'hommes, de femmes et d'enfants, encadré de miliciens, se dirigeait vers la gare, vers la déportation, et dernièrement encore dans le métro, lorsqu'un homme âgé d'environ cinquante ans, vêtu avec élégance, se décomposa soudain quand les portes du wagon se fermèrent automatiquement et s'accrocha à son compagnon en hurlant : « Je veux sortir! Ces portes qui se ferment m'étouffent! » Et cette foule des heures d'affluence, si prompte à se fâcher et à se moquer de chacun, ne songea pas à protester contre les mouvements saccadés de cet homme qui importunaient pourtant ses voisins les plus proches, ni à rire de sa terreur maladive. Son compagnon eut quelque peine à le calmer et finalement cet homme s'effondra sur une banquette où quelqu'un lui avait cédé sa place, s'épongea le front et essaya péniblement de sourire à ceux qui se trouvaient le plus rapprochés de lui et murmura sur un ton d'excuse : « Cela me rappelle trop de choses horribles. » Ces enfants conservent peut-être des souvenirs semblables. Alors, comment leur faire oublier?...

Voici enfin la place des Vosges avec ses arcades délicates, ce rêve de beauté calme et miraculeuse. Je suis restée perdue dans la contemplation de ces pierres auxquelles des mains humaines avaient su imprimer une légèreté et une grâce à peine concevables. Une fois de plus, je suis restée muette, désemparée devant le mystère de cette humanité contradictoire, capable d'édifier aussi bien des cathédrales que des fours crématoires.

ÈVE DESSARRE.

## UNE AVENTURE PLASTIQUE : EDY LEGRAND.

Cet univers où les forces paraissent apaisées, les conflits résolus, il nous semble bien être d'abord celui de la délivrance parfaite de l'artiste. Son œuvre achevée, nous imaginons qu'il la contemple d'une autre rive. Illusoire sérénité quand l'œuvre n'est pas seulement, si l'on peut dire, le produit du travail de l'œil, mais la confession, l'exigence d'un esprit. Sérénité qu'on ne perçoit plus dès qu'on s'est placé dans le temps de l'artiste, dans sa durée, et qu'on déchiffre son œuvre avec le même scrupule et la même lenteur qu'on met à lire un poème

ou un chapitre de roman. Alors, tout n'est pas donné du premier coup d'œil. Par les voies de la sensibilité, de l'imprégnation de la sensibilité, on entre dans le tableau, on le voit et on le sens autour de soi : la dimension spécifique de la peinture est alors éprouvée.

Les vingt tableaux d'Edy Legrand qui viennent sous mes yeux ont, après l'inévitable choc que produit toute rencontre avec une conscience artistique étrangère, le pouvoir d'un appel dans une langue irréductiblement différente de la mienne, et dont je sens pourtant la force déchaînée, les conflits permanents. On ne parle pas de paix sur ces toiles où bougent des visages bruns, des vêtements éclatants, des animaux cabrés (les chevaux d'Edy Legrand sont parmi les plus réussis de ses thèmes plastiques). Ce qui dort au fond de ces couleurs, c'est une grande violence, complexe et retenue. Cet homme calme a ses monstres et ils montrent leur visage sous le masque abstrait de la couleur : il y a une imagination, une invention de la couleur comme il y a une invention des mots.

Ici, c'est — comme dans la plupart des dessins — la nuance prise — exprimée — en force, en termes de force. Lyrisme de la couleur. Ces couleurs *signifient;* elles ne sont pas un jeu pur, un spectacle, mais les voix encore secrètes d'un autre univers. Il faudrait trouver dans son propre langage l'équivalent de ce bleu d'une tunique arabe autour duquel les autres couleurs s'ordonnent, se rassemblent, se composent. J'imaginais qu'on composait avec des formes et des proportions; et leur substitut, ici, avoué ou secret, c'est la couleur — un langage dont, finalement, le sens verbal, les équivalences verbales n'existent pas; ou pas encore. (Baudelaire a su admirablement traduire Delacroix. Mais il n'y a pas chez lui de *vocabulaire* qui puisse nous servir pour d'autres traductions. C'est la rencontre de deux grands esprits, à égalité de moyens; en dehors de la rencontre, il n'y a plus rien.)

Voici la maquette d'un Baudelaire (une des correspondances d'Edy Legrand est là, dans la mesure où l'on peut dire Debussy-Maeterlinck, Verlaine-Fauré, etc...). Les illustrations, la plupart du temps, couvrent les pages, dans les blancs que laisse le poème, se font et se défont autour des lignes, s'accordent avec une telle puissance aux termes, qu'on lit le texte *avec* sa traduction graphique. Lutte entre le peintre et son prétexte-modèle (ou son Souci). Thème écrit et thème visuel se poursuivent. Deux images d'un même monde. Voici les aveugles, leurs visages écrasés par la nuit, et ce rêve d'une femme qui les

poursuit, flotte au-dessus d'eux, au-dessus de leur foule serrée; le port inaccessible de *l'Invitation au Voyage* avec ses voiliers dont la mâture est coupée par les lignes du poème; et ces cent femmes aux corps détendus ou jetés au-devant du désir, ces femmes qui font la femme mystérieuse de Baudelaire, son étrangère et sa sœur, son obsédant souci.

D'autres livres : les tragédies de Shakespeare, *Faust*, *La Divine Comédie*, *l'Évangile selon Saint-Jean* et les cent premiers dessins d'une Bible, avec la Genèse... Il y a deux remarques qui s'imposent, après quelques heures de lecture : 1° ce dessinateur qui aujourd'hui n'a sans doute pas d'égal se refuse à *raconter*. Sa fiction est personnelle. Son sujet c'est finalement lui-même; 2° à chaque livre, ce qui frappe, c'est la plus grande densité, le plus grand poids de chaque page. Vis-à-vis de chaque œuvre nouvelle, il est plus obstinément, plus complètement créateur et plus chargé d'intentions — d'intentions plastiques.

Le dessin chez Edy Legrand n'est donc jamais là pour lui-même : de moins en moins de virtuosité satisfaite d'elle-même, de plus en plus de dépassement lyrique : par la couleur dans les tableaux, par le mouvement et le groupement, la dramatique des formes, dans les illustrations de Dante, de la Bible, etc... Mais pas de couleur sans dessin secret, caché. Si, apparemment, ces tableaux paraissent construits sur les couleurs, une science du dessin les soutient. Je retrouve une phrase significative de Matisse (Lettre à Henry Clifford). « Si le dessin est du domaine de l'esprit et la couleur de celui de la sensualité, il faut dessiner d'abord pour cultiver l'Esprit et pouvoir conduire la couleur dans une voie spirituelle. » Ainsi chez Edy Legrand la couleur n'est-elle pas un moyen descriptif mais un mode d'expression intime — comme dans les grands moments de l'art du vitrail.

Mort du spectacle et de la fiction; transformation du monde donné en un autre monde, réduction ou accession à cet *univers plastique cohérent et particulier* dont parle Malraux : que rien, malgré cela, ne soit abstrait dans l'art d'Edy Legrand prouve encore une fois que le niveau où s'élaborent les chefs-d'œuvre est celui où luttent et s'immobilisent un instant le monde réel et le monde créé par l'artiste, mondes irréductibles et inséparables. C'est le point où le critique doit s'arrêter d'écrire pour n'être plus que spectateur ou, si l'on préfère, sujet de l'art.

GILBERT SIGAUX.

# LE PONT DES ARTS

## I. — Hier et Demain.

Je traversais le Pont des Arts dans la brume argentée d'un crépuscule d'hiver, au commencement de l'année 40, lorsque survint en mon esprit comme une première ébauche de ces réflexions, ainsi que le titre, un peu arbitraire sans doute, que je m'excuse de leur avoir donné.

La guerre était là, muette, mais que l'on n'oubliait point. Ma confiance toute niaise encore quant à son développement immédiat n'excluait ni une vague inquiétude qui allait s'accentuant depuis peu, ni surtout cette sensation de ténèbres, d'obscurcissement universel qui ne me quittait guère depuis septembre. Ayant gravi les quelques marches de la passerelle en répétant à part moi son nom officiel dont j'ai goûté de tout temps l'inoffensive grandiloquence, je me retournai et contemplai avec tristesse la longue silhouette assoupie du Louvre : les hôtes silencieux qui l'avaient quitté ne reviendraient pas de si tôt. Un peu plus loin, je jetai un regard vers la flèche de la Sainte Chapelle, les tours de Notre-Dame et me souvins de la cathédrale de Chartres que j'avais entrevue dernièrement veuve elle aussi de ses vitraux, à moitié ensevelie sous les sacs de sable. Quelques pas encore et déjà s'incurvait devant moi la façade légèrement délabrée et toujours gracieuse du Collège des Quatre Nations, à laquelle j'avais voué de longue date une prédilection irréfléchie. Car il se peut bien qu'il y ait d'autres façades du même style plus belles que celle-ci dont les proportions, à vrai dire, furent faussées par un relèvement du terrain et qui ne se présente plus à nos yeux telle que Le Vau l'avait conçue. Mais qu'y puis-je si je l'aime comme elle est, avec ses soubassements rentrés dans le sol, ses pilastres un peu larges, ses colonnes un peu dodues et sa coupole d'une hauteur raisonnable au-dessus d'un portail sans morgue? Tant d'années auparavant, lorsque je lisais pour la première fois l'heure sur son vieux cadran, ne me parut-elle pas déjà moins admirable de rigueur, sans doute, que ce qu'on voit de Perrault au Louvre ou de Mansart aux Invalides, mais tellement plus familière, plus amicale, plus accueillante aussi envers un nouveau venu en mal d'apprendre à juger les œuvres classiques françaises? Je m'arrêtai donc pour lui sourire une fois de plus; puis mon

regard glissa le long du fleuve, en aval, en amont... Décidément, il n'y a pas d'endroit à Paris où je me sente à la fois mieux à mon aise et davantage en France. Or, la France paraissait intacte, et je me demandai néanmoins si elle n'était pas obscurément touchée.

Elle l'était sans doute, et cela dans ses richesses les plus profondes, par la seule menace d'un avenir capable de tarir leur source en ne les estimant plus à leur vraie valeur. Et cet avenir, en partie du moins, n'était-il pas en passe de devenir le présent, depuis quelques années déjà? Dans le monde nouveau issu non de la défaite (à laquelle étourdiment je ne songeai guère) mais de la victoire même qui ne serait peut-être pas celle de la France en premier lieu, occuperait-elle encore, quant à l'esprit, une place suffisamment centrale pour exercer sa fonction de toujours qui est d'élaguer, d'ordonner, d'intégrer et par là précisément de centraliser tout ce qui lui parvient d'assimilable, d'Europe d'abord et puis de tous les confins de l'univers? Cette fonction venant à lui manquer, que deviendrait son patrimoine spirituel? Faute de fructifier ne cesserait-il pas de s'accroître? Lorsque la tâche d'assimiler devient impossible ou vaine, dans l'un de nos pays d'Europe, celle de créer n'est-elle pas forcément vouée à l'abandon?

Je songeai aux trésors de foi, d'instinct créateur, d'intelligence, de goût et de tact dépensés, ici, dans les travaux les plus humbles comme les plus sublimes. J'évoquai les sciences et les Lettres, dont l'éclat d'hier et d'aujourd'hui n'était pas inférieur à la splendeur d'autrefois. Je pensai surtout aux arts, et naturellement à celui d'entre eux qui éclipsa les autres au cours du siècle dernier et dont le prestige de par le monde était devenu dès lors incomparable. Car la peinture française a eu pendant cent ans et plus un destin singulier, soit qu'on le compare au destin commun du reste des arts, en France comme ailleurs, soit qu'on le confronte avec celui de la peinture dans n'importe quel pays autre que la France. L'architecture, suivie comme de raison par les arts décoratifs, avait subi la même déchéance partout, les praticiens français y ayant manifesté sensiblement moins de mauvais goût mais une aussi complète absence de style que tous les autres. La sculpture pouvait se réclamer, en France, de quelques grands maîtres sans égaux à l'étranger, mais ici et là elle ne faisait qu'emboîter le pas à la peinture et ne subsistait qu'en se pliant de plus ou moins bonne grâce à ses lois. La peinture seule y jouissait d'une situation qu'elle n'avait plus nulle part; seule elle y continuait une

tradition et possédait un style; seule elle y était liée à son glorieux passé, aussi bien français qu'européen, par une lignée ininterrompue d'artistes originaux qui se la transmettaient de génération en génération sans rien lui laisser perdre de son essor naturel, de sa fraîcheur vitale. L'existence même de cette école de peinture si cohérente, si capable de croissance organique était un prodige dans l'état actuel de notre civilisation. Mais en tant que tel, précisément, n'avait-elle pas duré déjà au delà de tout espoir, n'avait-elle pas épuisé sa chance de durer encore?

Ici même, pensais-je, en longeant le quai, puis gagnant le trottoir opposé, bordé non loin de là par la morne citadelle de l'art académique, l'école française de peinture n'est pas toute la peinture française. Cette lignée de grands artistes, n'est-ce pas aussi une lignée d'artistes méconnus? Longtemps isolés, réduits à leurs propres ressources, incompris de leurs contemporains, ils n'ont pris leur revanche que sur une postérité dont l'hommage bruyant n'est peut-être pas toujours d'une spontanéité parfaite. De leur temps il y avait déjà l'art officiel de la monarchie de juillet, des deux Empires et de toutes les Républiques, d'autant plus immortel qu'il n'a jamais été vivant. Et de nos jours, non seulement il existe une peinture tristement internationale qui est de Paris sans être pour autant de France, mais encore et surtout, en dépit d'une adhésion toujours fortuite à telle tendance particulière, il y a des milliers de peintres français tout aussi désemparés et dont la production flotte tout autant à la dérive que s'ils étaient nés à Buenos-Ayres, à Londres ou à Munich. Je me disais que l'école véritable, l'unique tradition, ce chenal étroit et caché, n'existe qu'en France, mais qu'en France comme ailleurs tous ceux qui ne sont pas admis à y naviguer périssent en mer; que tout effort personnel qui s'en éloigne tant soit peu se dissout à vue d'œil dans cette atmosphère de syncrétisme informe et mouvant, d'engouements passagers pour n'importe quoi et d'impuissance foncière quant au choix définitif, qui est celle de notre temps, comme elle fut celle de la fin du monde antique. A côté d'une poignée de créateurs authentiques sachant tirer parti d'un passé utilisable en vue d'un avenir dont leurs œuvres sont les jalons, combien d'imitateurs, de pasticheurs de tout poil, de dégustateurs d'un passé démesurément accrû que l'on comprend mal, dont on ne sait plus que faire. Et précisément, comme si ces lieux voulaient se montrer ce jour-là plus que jamais propices à la méditation, ayant traversé la chaussée et m'arrêtant

devant la boutique d'un libraire illustre qui exposait quelques pages-échantillons d'une belle édition de *Phèdre*,

*Volage adorateur de mille objets divers*
*Qui va du dieu des morts déshonorer la couche,*

lisais-je dans la vitrine, l'image venant épouser instantanément la courbe naissante de ma pensée.

Au fait, n'était-ce pas là une définition, la meilleure possible en ce temps-ci, de l'amateur, du critique, de vous, de moi (je le sais bien), mais surtout, ce qui importe mille fois plus, de l'artiste lui-même, de l'artiste pleinement conscient de toutes les possibilités, de tous les « effets » de l'art, libre, comme il ne l'a jamais été, d'aimer ce qui lui plaira, mais privé de toute détermination profonde de son amour, vide de tout sentiment de nécessité que son art à lui soit tel et non pas autre. Depuis cent cinquante ans, au moins, qu'a-t-il fait cet artiste, en France comme hors de France, sinon adorer et renier tour à tour les déterminations les plus variées, les styles les plus hétéroclytes, allant toujours vers ce qui était le plus éloigné de lui dans le temps et dans l'espace, passant de l'album de Villart de Honnecourt aux graffiti des cavernes, sacrifiant l'Apollon du Belvedère à celui de Veii, quitte à troquer les deux à la fois contre une idole africaine ou aztèque. Les morts sortaient de leurs tombes pour y être réensevelis le lendemain, et leur dieu se voyait tour à tour arracher ses proies sans que l'accouplement du passé et du présent donnât lieu, comme il était arrivé jadis, à une Renaissance, c'est-à-dire à une naissance nouvelle. Les musées conçus à l'instar des temples devenaient de vastes nécropoles et les mille objets divers qui s'y entassaient n'éveillaient plus que des passions stériles et sans durée. A la faveur de ces cultes éphémères et désordonnés deux manières d'envisager l'œuvre d'art, aussi fausses l'une que l'autre, se développèrent parallèlement, l'historique sans plus et la purement esthétique. Là où l'historien ne voyait qu'un témoignage permettant de se documenter sur une époque révolue, l'artiste ou l'amateur cherchait une satisfaction étroitement circonscrite, semblable aux délices de l'odorat et du goût, telle précisément que peuvent la procurer les œuvres les plus étrangères à notre héritage spirituel et dont l'âme, malgré le plaisir que nous prenons à la frôler, nous reste à jamais impénétrable. Les qualités proprement esthétiques n'étant qu'une abstraction par rapport à la structure complexe et profonde de l'œuvre d'art, leur dégusta-

tion la plus lucide ne saurait engendrer une autre œuvre, et le volage adorateur des innombrables « beautés » anciennes n'en devient pas plus apte à produire ne serait-ce qu'une seule beauté nouvelle. Et cependant, puisque certains artistes avaient réussi à percer à travers le chaos, à se maintenir dans la voie du salut, à créer des œuvres qui restaient valables, la véritable question n'était-elle pas de savoir comment ils avaient pu y parvenir, à quel prix, et si les conditions de leur réussite existaient encore?

Je me souvins alors des deux grands chocs que j'avais subis jadis au contact de la peinture française moderne. L'un, si lointain déjà mais toujours mémorable, je l'éprouvai en 1912, à l'Exposition de l'art français de Saint-Pétersbourg, qui me révéla la richesse, l'éclat, la portée extraordinaire de cette peinture et son équivalence historique avec les grandes écoles du passé. L'autre me vint dix ans plus tard, au musée de Dresde, lorsque je redescendis des salles du second étage où j'avais admiré quelques belles toiles de Courbet, Degas et Manet, vers les grandes œuvres anciennes du premier, qui me semblèrent brusquement, non pas, tout compte fait, d'une autre envergure, mais d'une densité vitale supérieure, d'une présence plus sûre et plus complète. Dirai-je qu'elle me parurent relever d'un autre plan de l'être même? Oui, c'était cela qu'il fallait expliquer, cette différence avec l'art d'autrefois et en même temps cette authentique filiation par laquelle s'y rattachait, seule parmi toute l'anarchie ambiante, la vraie peinture française. Au reste, elle était aussi la seule qui faisait comprendre, ne fût-ce que par comparaison et opposition, tout ce qui voisinait avec elle et ne lui ressemblait point dans l'art des autres pays d'Europe. Ce avec quoi il fallait compter en elle n'était pas en premier lieu (comme ailleurs) les intentions conscientes des artistes avec ce que celles-ci avaient pu conditionner de groupements, déclarations collectives et opinions favorables ou hostiles, mais les résultats réellement acquis de leurs labeurs, les œuvres mêmes, faisant oublier les intentions et dépassant les commentaires. De nos jours encore, ne distinguait-on pas, à travers l'amoncellement de mots d'ordre plus ou moins arbitraires et caducs, une continuité réelle du goût, du métier, du sens de la forme et de la couleur, de l'instinct pictural, en somme, dans sa qualité la plus secrète et la seule efficace? Car de mots d'ordre on ne manquait nulle part, ni de « mouvements d'avant-garde » de toute espèce : ce que les peintres du monde entier venaient chercher en France n'était pas les programmes mais les moyens de les réaliser.

Si j'entreprenais un jour, me disais-je, une promenade un peu plus longue à travers l'art de notre temps que celle que je venais de faire en passant du Louvre à Racine par la passerelle de l'Institut, il faudrait me garder de prendre trop au sérieux les diverses théories inventées par les artistes ou les littérateurs de leurs amis, les manifestes des écoles et ces écoles elles-mêmes, puisque c'est au delà de cette vaine agitation que se situent et la véritable histoire de la peinture française et les valeurs authentiques de l'art contemporain. Il est vrai : la situation générale des arts dans le monde d'aujourd'hui est une chose et la continuité de la peinture française en est une autre; mais cette continuité n'est-elle pas le seul signe positif, la seule raison d'espérer que l'on découvre lorsqu'on étudie de près cette situation si sombre par ailleurs? Celle-ci, du reste, change moins rapidement qu'on ne le pense, et le second écueil que je devais éviter était de me faire une idée trop étroite de l' « actualité », de chercher à circonscrire un aujourd'hui bien défini là où hier et demain existent seuls en un flux ininterrompu de l'un à l'autre. La critique étant devenue inséparable de l'histoire, elle consiste à déceler dans hier les germes de demain et aussi à juger ce demain conjectural en le confrontant aux seules valeurs qui nous soient connues : celles incarnées dans le passé et qui, pour nous, n'en sont pas moins présentes. Tout critique, de nos jours, dès qu'il sort de l'arbitraire est historien. Or, la perpective de l'historien est nécessairement transitoire, puisqu'elle est toujours celle du moment où il écrit. Je me persuadai néanmoins qu'elle était la seule possible pour qui refuserait de se contenter des apparences, pour qui examinerait l'art de son temps sans se laisser éblouir par ses intentions et ses prétentions. Et je songeai que si, sans même en espérer de grands fruits, je m'astreignais plus tard à cette besogne, j'en arriverais sans doute à saisir un peu mieux l'enchaînement de cette merveilleuse et toujours vivante peinture française, et peut-être même à décider à part moi s'il fallait y voir la dernière manifestation du grand art européen condamné à disparaître, ou plutôt, entre un passé inégalable et l'avenir si incertain encore, une voie étroite et menacée, un passage, un pont, le pont des arts.

WLADIMIR WEIDLÉ.

*DISCUSSIONS OUVERTES* (1)

# SI L'ALLEMAGNE DOIT TROUVER SA RÉSURRECTION

*Là où finit l'État, commence le chant de la nécessité.*

NIETZSCHE.

BERLIN. — Il n'y a plus d'état allemand, plus d'Allemagne, il n'y a plus que des Allemands. Entre l'Oder et le Rhin, une masse immense d'hommes partagée entre deux empires, hésite entre deux époques. Le monolythisme nazi a éclaté en cendres. Wilhemstrasse, il ne reste rien de la chancellerie d'Hitler, rien de son infernale épopée sinon quelques grafitis sur des pans de murs calcinés. Les pauvres hères qui, pour quelques pfennigs, vous proposent le tour des ruines, ne font pas recette. Le silence s'est appesanti sur ces dérisoires créations de l'orgueil humain. Ces moignons de briques qui se dressent encore, comme des gratte-ciel torturés par l'imagination d'un architecte surréaliste, c'est l'image même du désespoir des Allemands d'aujourd'hui. Les buveurs de bière qui réchauffent sous leur tunique les petits oiseaux grelottants et massacrent les Juifs dans les chambres à gaz, ont vécu, avec le nazisme, leur *dernière aventure romantique*. A quelques mètres du Walhalla où se jouait le sort de l'Europe, le building du trust d'Hermann Gœring, massif et confortable, repose en paix, miraculeusement épargné par les bombes, comme un défi lancé par l'Argent aux passionnés de la puissance. Plus loin, quelques cheminées fument. Le labeur des hommes reprend. La chevauchée est terminée. Wagner s'est tu.

Une chance nouvelle s'offre ainsi à l'éternel dialogue franco-

(1) Nous présentons dans cette rubrique des textes qui nous paraissent devoir appeler la discussion. Et nous l'ouvrons à nos lecteurs qui désirent poursuivre le débat.

allemand. Le germanisme qui, depuis des siècles, bouillonne au centre de l'Europe, créateur de musique, de philosophie et de camps de concentration, est, pour la première fois, *disponible*. C'est une chance inouïe qui s'offre à l'Occident. Elle ne se retrouvera plus. La politique américaine a ceci de bon, qu'inspirée par des préoccupations purement matérielles, elle laisse pour quelque temps encore le choix possible. Cette carte historique, les générations qui viendront ne comprendraient pas qu'elle ne fût pas jouée. Et jouée par la France, parce qu'elle seule peut la jouer.

Les congrès d'intellectuels et les rassemblements de jeunes tenteront des rapprochements prématurés. Les spécialistes du compromis franco-allemand obscurciront encore le problème en y mêlant des considérations philosophiques hasardeuses ou le souvenir de vieilles rancœurs. Le destin de l'Allemagne ne doit pas se jouer sous le signe du Verbe-roi. C'est une *opération politique qu'il faut tenter et réussir*.

Quelles en sont les données fondamentales?

Les Allemands veulent du pain et une raison de vivre. Le pain, les Américains vont le leur donner. Deux milliards de dollars de revenu d'ici un an, un potentiel industriel qui atteint 37 % de celui de 1938, ce n'est pas si mal.

Une raison de vivre, c'est une grande affaire. Mais c'est leur préoccupation essentielle. Ils supportent avec courage les privations. Ils accepteraient même de nouveaux sacrifices s'ils y trouvaient une possibilité de rachat : « Le nazisme a déshonoré l'Allemagne, me disait Kayser, l'un des chefs du parti chrétien-social, nous devons payer et nous paierons loyalement. Mais chaque être humain a sa chance. Laissez-nous faire notre salut. »

Cet état d'esprit s'explique par l'histoire même de l'Allemagne. Elle n'existe pas par elle-même. De la Belgique à la Pologne, c'est une immense plaine où rien ne retient le regard. Ni frontières naturelles ni frontières humaines. Un agglomérat d'êtres vivants se répand comme une tache d'huile dans un espace indécis. Seule la volonté de l'homme peut le fixer. Les Français ont réalisé leur unité à l'abri de montagnes providentielles. Ils abordent le monde moderne où l'espace aérien est roi avec la mentalité de jardiniers ayant leurs titres de propriété bien en poche. Les Allemands ont réalisé leur unité en eux-mêmes. Ne pouvant compter sur la nature pour la défendre et ne sachant pas exactement où elle commence et

où elle finit, ils sont en perpétuel état d'alerte. Ils doivent lutter sans cesse pour exister. L'unité allemande est une création continue. D'où la nécessité d'une raison de vivre pour un peuple dont l'existence même est une œuvre de la volonté.

Si l'Allemagne jusqu'à nos jours a constitué un élément permanent de perturbation, c'est qu'on l'a laissée à elle-même. La tradition royale exigeait qu'on la coupât en petits morceaux. On a gagné ainsi quelques siècles. Aujourd'hui que cette unité a été consacrée à la fois par la victoire et par la défaite, il faut prendre le problème autrement. Il ne faut plus démembrer l'Allemagne. Il faut l'intégrer dans une construction qui la neutralise et la dépasse. Il faut que les Allemands se retrouvent non dans la revanche ni dans la conquête, mais en mettant leur volonté de vivre au service d'une grande entreprise humaine. Une Allemagne consciente de sa responsabilité européenne, ce n'est pas la revanche camouflée de l'ennemi vaincu. C'est une carte nécessaire dans notre jeu.

Qu'on n'invoque pas le danger que constituerait en tout état de cause, cet important voisinage. Il manque une génération à la population. Le spectacle de la rue est particulièrement frappant. Les enfants pullulent, mais il n'y a plus d'hommes jeunes. Entre dix et quarante ans, c'est un vide immense. L'Allemagne ne pourrait donc redevenir dangereuse que le jour où les enfants d'aujourd'hui seront devenus des hommes. C'est également le temps qui sera nécessaire pour relever les ruines et reconstruire une économie. D'ailleurs peut-on sérieusement parler de péril germanique tant que les Russes seront sur l'Elbe?

Nous avons donc vingt ans pour donner à l'Allemagne sa chance de nation civilisée. Vingt ans pour faire l'Europe. Vingt ans, si la guerre n'éclate d'ici là, pour construire la paix de l'Occident.

Qu'a-t-on fait en ce sens? Il semble que les Américains, meneurs du jeu, se soient quelque peu fourvoyés. Ils payent un lourd handicap. Croyant faire une guerre pour la liberté, ils se posent en champions d'une certaine forme de gouvernement qui ne se confond pas nécessairement avec la liberté. Des siècles de vie publique, dans une prospérité durable de la bourgeoisie dirigeante, ont assis sur des bases solides la démocratie anglo-saxonne. Elle leur apparaît ainsi comme une réussite idéale à laquelle doivent aspirer tous les peuples du monde s'ils veulent s'élever à la dignité de nation civilisée. Ce messianisme démocratique est étranger à l'esprit germanique.

Les Américains se sont figuré un peu naïvement, faire un grand honneur aux Allemands en leur donnant la possibilité d'avoir une représentation parlementaire. Ces derniers redoutent au contraire la démagogie des Assemblées qui trouverait un terrain particulièrement favorable dans la famine et le chômage. Le régime des partis leur paraît infiniment dangereux parce qu'il donne aux communistes d'inspiration soviétique une existence et une possibilité d'actions légales. La tactique du *Cheval de Troie* a fait ses preuves un peu partout dans le monde. Était-il bien nécessaire de tenter une nouvelle expérience? Le parlementarisme, pour réussir, suppose un certain nombre de conditions d'ordre social et politique qui ne sont nullement réunies. C'est le régime qui convient aux nations prospères assurées d'une tradition solide. Les Allemands n'en sont pas encore là.

Si la Constitution fut une erreur, la création de la République de l'Ouest est une faute lourde. La conférence de Yalta avait un peu légèrement permis aux Russes de jeter une pointe avancée en plein cœur de l'Occident : « Pourquoi nous avez-vous volontairement laissés trois mois en tête à tête avec les Russes? », disent aujourd'hui les Berlinois menacés dans leur vie. Patton était un bon soldat. Il faisait siennes les erreurs des diplomates.

Les « politiques » de la Maison Blanche engagent ainsi imprudemment l'avenir. En adoptant la moitié de l'Allemagne, ils renoncent implicitement à l'autre moitié; ils consacrent définitivement la coupure de l'Europe; ils ferment à clé le rideau de fer et font aujourd'hui de la défense de Berlin une opération couteuse et risquée.

Mieux informés ils eussent évité cette fausse manœuvre. Le bloc des satellites laisse apparaître quelques fissures. Il redevient possible de porter la défensive au cœur même de l'adversaire. C'est le moment choisi par les Alliés pour accepter comme un fait accompli ce qui n'est déjà plus qu'une hypothèse abandonnée!

Ainsi les décisions des Occidentaux vont à l'encontre même des buts qu'ils poursuivent. Redoutant le communisme, ils lui offrent des sièges et une tribune. Décidés à lutter contre l'expansionnisme slave, ils consacrent les positions que l'U.R.S.S s'est acquises.

C'est vraiment mal joué!

Comment en sortir?

Les « Trois » sont engagés à Berlin. Cette bataille qui aurait

pu être évitée par de meilleurs traités, les voilà contraints de la gagner sous peine de perdre l'Allemagne tout entière. Ce n'est pas une affaire de prestige. C'est leur existence même, en tant que puissances indépendantes, qui est en jeu. Les Berlinois participent moralement et dans une certaine mesure matériellement à leur effort. Ils ont le sentiment de tenir leur place dans le grand combat pour la liberté. C'est déjà un peu le chemin vers l'honneur retrouvé. Berlin prend ainsi une valeur symbolique. Elle est redevenue l'âme de l'Allemagne. La bataille de Berlin, ce n'est pas seulement l'épreuve de force où les géants s'affrontent, c'est aussi la bataille de la nouvelle Allemagne contre le communisme.

Toute construction politique qui ne tiendrait pas compte de ce fait nouveau serait vouée à l'échec.

Faut-il en conclure que l'ennemi d'hier n'est déjà plus que l'allié de demain dont il faut à tout prix gagner les faveurs? Ce serait aller au-devant de cruels mécomptes. Le problème de l'unité ne se pose pas. Les Allemands eux-mêmes ne s'en préoccupent pas. Ils sont dans la situation de gens dont la maison vient de brûler et qui se demandent comment ils la reconstruiront. Ils ne préjugent pas de l'avenir et se méfient des grandes conceptions politiques.

Il faut donc faire de l'administration et non de la politique. Le plus simple et le plus sage est d'appeler les Allemands à prendre des responsabilités toujours plus grandes dans le cadre naturel des États. Ces États, réunis en une fédération unique et non en républiques rivales, auront leur place naturelle dans l'Europe qu'il reste à faire et sans laquelle il n'est pas de paix possible. Il est permis d'espérer que les Allemands ayant ainsi retrouvé, avec l'honneur, une raison de vivre apporteront à l'Occident reconstitué un concours efficace et pacifique.

Le problème de l'Allemagne, c'est le problème de l'Europe. L'Allemagne renaîtra européenne ou... elle ne sera plus... et il n'y aura pas d'Europe.

FÉLIX GARAS.

*Dans les journaux :*

> Nous espérons, de la sorte, traduire notre désir d'avoir les pieds sur la terre, de les y avoir solidement, *mais de les y avoir seulement.*
>
> Cyrille MAKHROFF,
> *Secrétaire général de l'U.N.E.F.*

# A PROPOS DU COLONIALISME

*A la suite de l'article de M. Roger Stéphane, que* La Table Ronde *a publié dans son numéro 6, à la rubrique « Discussions ouvertes », nous avons reçu un certain nombre de lettres. Il ne nous est pas possible de les publier toutes.*

*Nous en retiendrons deux, dont on lira ci-dessous des extraits :*

## I.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Dans le numéro de juin de la *Table Ronde*, M. Stéphane écrivait à propos de la colonisation française :

« Les guerres « civilisent » les indigènes : elles détruisent en eux certain tabou de la puissance occupante en même temps qu'elles leur donnent conscience de leurs possibilités, de leur force. »

Je constate que M. Stéphane a tenu à mettre entre guillemets le terme « civilisent ». Et il a eu raison, me semble-t-il; car c'est bien là le cœur du problème. Oui ou non, les puissances colonisatrices — et en l'espèce la France — ont-elles fait bénéficier les terres colonisées de la civilisation? Et si elles ne l'ont fait, peuvent-elles, doivent-elles le faire?

Je crois saisir la pensée de M. Stéphane; il déplore que notre colonisation ait, trop souvent, reposé sur la force. Il souhaite que l'Union française connaisse un régime d'équité dans lequel les populations indigènes bénéficieraient à l'égal des citoyens métropolitains de ce que ceux-ci considèrent comme les conquêtes de la civilisation.

Mais peut-être ceci demande-t-il réflexion. Il existe une civilisation occidentale moderne, à laquelle M. Stéphane semble très fortement attaché, ce qui est bien son droit. Cela signifie-t-il pour autant qu'il n'existe pas *d'autres* civilisations? M. Stéphane — et, avec lui, beaucoup d'autres Français, beaucoup d'autres Européens — voient dans ce qu'ils appellent « la conquête de la liberté » — et dont nous sommes de plus en plus en mesure d'apprécier les fruits — un évident processus de progrès humain. Et si d'autres hommes, jugeant des choses de ce monde au nom de critères quelque peu différents, voyaient dans le processus en question un phénomène, non de *progrès*, mais de *chute*? Si d'autres considèrent que la civilisation s'écroule, là où M. Stéphane et les membres de sa famille spirituelle pensent au contraire qu'elle s'affirme — quel sera donc leur sort? Va-t-il falloir considérer ces hommes rebelles à la seule « civilisation » admise et reconnue comme des monstres odieusement rétrogrades, dont il s'agit de vaincre l'opposition par tous les moyens jugés efficaces?

J'imagine que M. Stéphane est sincèrement respectueux de la liberté. Il s'indigne de l'arbitraire policier dans certaines de nos colonies, et nul ne peut que l'approuver à ce sujet. (Peut-être pourrait-il songer à l'exercice de ce même arbitraire à l'égard de telles catégories de ses compatriotes, mais ceci nous entraînerait trop loin.) Toutefois, la tyrannie de la force brutale n'est pas la seule concevable. Il en est une autre, non moins dangereuse, non moins désastreuse pour ceux qui la subissent : celle qui s'exerce dans le domaine de l'esprit. Celle qui prétend imposer à une collectivité une conception du monde, un ensemble de valeurs, un système politique et social totalement étrangers à sa propre culture, à sa plus authentique tradition.

Imaginez par exemple — hypothèse absurde — que les armées d'une nation islamique envahissent demain la France. Que les conquérants nous délèguent aussitôt les meilleurs représentants de leur culture. Et que ceux-ci nous tiennent à peu près ce discours :

« Vous ignorez, Français, absolument tout ce qui constitue la Vérité. Vous vivez selon des principes erronés qui méconnaissent totalement le véritable sens de la destinée humaine. Grâce aux mystérieux desseins de la Providence, c'est à nous qu'il appartient maintenant de vous révéler la lumière, que vous ignorez depuis fort longtemps. Aussi avons-nous l'intention de substituer à l'absurde système de représentation populaire qui régit actuellement votre vie collective ce système aristocratique des castes, respectueux des distinctions fondamentales qui séparent les êtres humains, et que nous tenons de nos ancêtres. D'autre part, pour que vos générations futures saisissent pleinement le sens des réformes fondamentales que nous entendons opérer chez vous, nous allons dès maintenant prendre en main l'éducation de vos enfants, qui ne seront donc plus soumis désormais aux déplorables superstitions rationalistes, humanitaires, progressistes et démocratiques qui, jusqu'à présent, leur interdisent tout accès à une vie spirituelle digne de ce nom. »

Peut-être certains intellectuels seraient-ils sincèrement conquis par ce renversement de perspective. Peut-être certains opportunistes se rallieraient-ils aux conquérants. Mais nous avons de bonnes raisons de penser que M. Stéphane et tous ceux qui partagent ses vues se considéreraient dès lors soumis à une exécrable tyrannie, et qu'ils se préoccuperaient de défendre — clandestinement ou non — leurs « valeurs spirituelles » mises en péril.

Eh bien! L'hypothèse inverse de celle que je viens d'énoncer est en voie de réalisation. Et l'entreprise de « civilisation » chère à M. Stéphane rallie sans doute dans l'Union française des esprits distingués, des politiques intrépides. Mais elle crée aussi à notre endroit l'irrémédiable hostilité de ceux qui jugent leurs traditions spirituelles supérieures à notre tradition révolutionnaire, et qui considèrent l'introduction dans leur pays de l'instruction obligatoire, de la nation armée, du suffrage universel

et de quelques autres panacées comme le plus effroyable viol auquel puisse être soumis la conscience de leur peuple.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

P. S.

II

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le problème colonial — ou colonialiste, comme on voudra, se pose d'abord en termes d'égoïsme métropolitain : pouvons-nous rattacher durablement à la France chacun de ses territoires d'outremer? Si oui, avons-nous nécessairement intérêt à le faire?

La France est ruinée, repoussée définitivement au rang des étoiles de deuxième grandeur. Pour recoller les morceaux d'un empire qui se disloque, elle a lancé le slogan (plutôt que le programme) de l'Union française. Mais c'est une erreur d'espérer qu'il suffira, si délicat que ce soit, de cuisiner une panacée politique satisfaisant ce qu'on est convenu d'appeler « les légitimes aspirations » des peuples de l'Union pour créer une communauté durable. Les aspirations légitimes de demain sont les illégitimes d'aujourd'hui. Et surtout, la réalité coloniale est un assemblage de territoires et de peuples qui ne nous resteront que si nous gardons à leurs yeux notre prestige de guides, et si nous sommes capables d'épanouir leur économie. Supposons résolu le problème constitutionnel de l'Union française : notre prestige pourrait s'en trouver restauré. Mais serons-nous, pour autant, capables d'équiper pour la compétition mondiale les immenses et quasi vierges territoires que nous prétendons civiliser? L'Afrique noire française a déjà un retard économique certain sur l'Afrique noire britannique et sur le Congo belge. Le Libéria devient la parcelle-témoin de l'efficacité technique américaine. Si nous nous révélons, par négligence ou malgré nos efforts, incapables d'une efficacité équivalente, le monde noir se tournera tôt ou tard vers un guide anglo-saxon. Si, ce qui paraît aujourd'hui douteux, la France parvient à équiper l'Afrique française, ne le fera-t-elle pas au préjudice de l'équipement métropolitain? La France, au bout de son glissement technique, est presque redevenue un pays neuf. Nous devons nous rééquiper d'urgence, enrôler les esclaves mécaniques indispensables au combat de la paix moderne, ou sombrer définitivement dans la décadence. Le supplément de la tâche coloniale n'est-il pas au-dessus de nos forces?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les vieux cadres de l'Europe colonisante sont vermoulus. Le monde colonisé bouge aux Indes, à Java, en Indochine, à Madagascar, partout. Il bouge parce que le Dieu blanc, déjà malade en 1939, est mort pendant la guerre. Maintenir la France, ce doit être prévenir l'insurrection par des réformes qui en suppriment les causes. Et si les réformes arrivent trop tard, c'est écraser l'insurrection. Qu'on excuse ce langage brutal. Nous sommes de ceux qui désapprouvent la politique de la « présence »

à tout prix et qui resteront désolés de l'absurde guerre d'Indochine où les hommes qui meurent meurent pour rien. Mais nous tenons pour hypocrisie ou sottise la véhémence contradictoire des impérialistes humanitaires qui s'indignent des cruautés de la guerre coloniale et réclament l'intégrité de l'Union française. C'est pourquoi je ne pense pas que M. de Chevigné ait tort « de se féliciter sans rire qu'il n'y ait plus que 300.000 rebelles dans l'île » de Madagascar, même si la pacification est obtenue par des méthodes pas toujours très avouables. Le féroce et l'ignoble sont intolérables. Mais les Français vont-ils découvrir en 1948 ce que l'euphémisme de pacification renferme de sadique humour? Je crois aux excès que rapporte M. Roger Stéphane. Je crois aussi aux excès des révoltés malgaches ou vietnamiens qu'étalent nos journaux bien pensants. Les atrocités de certains insurgés ne transforment pas plus une guerre d'indépendance en entreprise de crime et de brigandage que les atrocités de certains policiers ne compromettent le principe colonial en soi. Ce qui est atroce, c'est la guerre, la guerre sous toutes ses formes, et cela notre génération pourrait l'avoir compris! Du point de vue de la politique coloniale, il ne restera toujours que l'inévitable alternative posée par l'insurrection : négocier ou réprimer. Mais négocier avec l'insurrection naissante, c'est lui accorder sa revendication, et cette revendication est alors l'indépendance totale ou presque totale. On ne peut en sortir autrement : l'insurrection veut chasser les Français, les Français veulent rester; il leur faut écraser l'insurrection. C'est le sanglant syllogisme de la politique de présence.

On a voulu réformer les institutions de l'Afrique et confondu dans ce noble dessein réorganisation et désorganisation. Nous en fournirons deux exemples empruntés à l'enseignement et à la justice.

Les écoles d'A. O. F. étaient réparties jusqu'en 1946 en « secteurs scolaires », comparables, *mutatis mutandis*, à nos inspections primaires métropolitaines. Les directeurs d'écoles et les instituteurs africains se trouvaient dirigés et contrôlés par un instituteur français chef de secteur. Au 1er octobre 1946, les secteurs scolaires ont été supprimés. Mais ils n'ont été remplacés par rien. Les instituteurs africains travaillent donc aujourd'hui sans conseils ni contrôle, si ce n'est l'autorité lointaine du chef de service de leur territoire. Des inspections primaires doivent être créées; certaines le sont déjà. Mais créer les inspections nécessaires sera revenir avec d'autres fonctionnaires, une nouvelle répartition territoriale et une autre étiquette aux secteurs supprimés. Le seul résultat indiscutable aura été d'organiser, selon les territoires, une, deux ou trois années de désordre (1)!

(1) Je puis affirmer qu'en Côte d'Ivoire les instituteurs africains de brousse sont livrés, depuis deux années scolaires, à leurs seules connaissances et conscience professionnelles.

Ajoutons d'ailleurs que les secteurs scolaires, supprimés en A. O. F., ont été maintenus en A. E. F. Ce qui est mauvais à l'ouest de la Nigéria est bon à l'est.

Plus grave encore est la grande réforme judiciaire de 1946. Les données étaient simples : la juxtaposition d'un régime disciplinaire, « l'indigénat », et d'une organisation judiciaire, « les tribunaux indigènes », créait deux castes de Noirs inégaux devant la loi (sans parler des citoyens français) ; l'attribution exorbitante de la totalité du droit de punir à l'administrateur, dispensateur des sanctions disciplinaires et président du Tribunal, établissait l'omnipotence absolue d'un « commandant » seigneur féodal. Il suffisait pour réformer ce régime d'unifier le droit par l'abrogation de l'Indigénat, et de séparer l'autorité administrative de la fonction judiciaire en confiant à des notables locaux, ou, mieux, à un corps de magistrats africains, la présidence des tribunaux coutumiers. Une telle réforme eût été immédiatement comprise par les ruraux et accueillie avec enthousiasme par les évolués. La réforme de 1946 a préféré transformer le droit africain en décrétant l'application du Code pénal français, bouleverser les juridictions en créant des justices de paix à compétence restreinte... et laisser à l'administrateur la présidence du tribunal indigène! Deux ans après la réforme, on cherche encore des magistrats pour les justices de paix qu'on a dû, le plus souvent, confier provisoirement aux administrateurs; on songe à compléter le Code pénal, afin de réprimer les délits qu'il ignore, et les tribunaux coutumiers restés compétents en matière civile et commerciale sont progressivement désertés par des gens trop simples pour comprendre une séparation des pouvoirs et une hiérarchie de compétences qui ne discriminent rien nettement et aboutissent toujours — au moins en apparence — au « commandant ». Disons, pour résumer la réforme, qu'on a réussi à conserver l'arbitraire et à installer le désordre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

RAYMOND LEFÈVRE.

★

SHÉHÉRAZADE, *de* JULES SUPERVIELLE, *que nous avons publié dans notre numéro de juillet, est un fragment de la pièce en trois actes qui a été représentée en Avignon, par les soins de la Compagnie de* JEAN VILAR.

*La pièce se joue actuellement sur une scène parisienne.*

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Septembre 1948.

*Dépôt légal : 3e trim.* 1948

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

NOUVEAUTÉS

DANIEL HALÉVY

**LA VIE DE PROUDHON**

I

Ce premier volume consacré à LA JEUNESSE DE PROUDHON contient, outre le texte de Daniel Halévy, le célèbre P.-J. PROUDHON de Sainte-Beuve. Avec un prochain volume à paraître ce sera l'œuvre maîtresse de ce temps sur le grand penseur socialiste.

Un vol. : 420 fr.

*ÉDITION DE DEMI-LUXE*

JEAN COCTEAU

**LE GRAND ÉCART**

Format in-8° écu, couverture rempliée, tirage limité à 5.000 ex. numérotés, sur alfa satiné.

Un vol. : 300 fr.

*LECTURE DE VACANCES*

W. M. THACKERAY

**PENDENNIS**

*Traduit de l'anglais par*
CHRISTINE LALOU

*un des sommets du roman anglais*

2 vol. de la *Bibliothèque Anglaise* 1.008 p., vendus ensemble. 450 fr.

**STOCK**

NOUVEAUTÉS

**CHARLES MORGAN**

**LE JUGE GASKONY**

son nouveau roman

150 fr.

**REFLETS DANS UN MIROIR**

Deuxième série

210 fr.

**JEAN ROSTAND**

**HOMMES DE VÉRITÉ**

*

LAMARCK - DAVAINE - MENDEL
FABRE - BARBELLION

210 fr.

**RENÉ GOUAST**

**ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE LATINE**

une résurrection de la poésie latine

Un vol. 656 p. ........ 600 fr.

**CENT ROMANS FRANÇAIS**

nouvelle collection
des grandes œuvres romanesques françaises

BELLE ÉDITION
POUR BIBLIOTHÈQUE

à un prix vraiment accessible

*Consultez votre libraire*

**STOCK**

*

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

RAPPEL

ERNST JUNGER

# LA PAIX

*Traduit de l'allemand par*
*BANINE et ARMAND PETITJEAN*

**Voici les explications de Jünger lui-même sur les circonstances de *LA PAIX*.**

**« Lorsque au cours de l'hiver 1941, à l'Hôtel Majestic, c'est-à-dire en somme dans le ventre du Léviathan, je traçai sur une feuille blanche ce mot : *LA PAIX*, j'eus le sentiment de m'engager dans une entreprise plus considérable que tous les faits de guerre auxquels j'avais participé jusqu'alors depuis 1914... J'éprouvais le besoin de mettre de l'ordre dans mes pensées, de chercher à démêler le juste et l'injuste. Le fruit de ce travail servit de thème de méditation et de discussion à un tout petit groupe d'amis. »**

**(A partir de 1942), « la catastrophe, suivant son cours, me mit en contact avec les hommes qui ne craignirent point, formidable entreprise, de tenter d'abattre le colosse avant qu'il ne nous entraînât tous dans sa course aux abîmes... »**

**« ...Je considérai comme de mon devoir de les aider dans la mesure de mes moyens, et c'est ainsi que mon écrit se présenta comme un appel à la jeunesse de l'Europe. En même temps, il servit de mot d'ordre aux conjurés, et Rommel en prit connaissance avant d'envoyer son ultimatum à Hitler pour la paix immédiate. L'éclat qui frappa Rommel sur la route de Livarot, le 17 juillet 1944, priva le complot des seules épaules qui fussent capables de supporter le poids terrifiant de la guerre et de la guerre civile tout ensemble, d'un seul homme dont l'authenticité fût à la mesure des forces élémentaires de ceux qu'il s'agissait d'abattre.**

**Avec l'échec de la Résistance allemande, *LA PAIX* se trouvait frustrée de toute espèce de perspective réelle, tant en Allemagne qu'en Europe.**

**« ...Elle n'avait déjà plus à mes yeux de valeur qu'historique, lorsque la Résistance, en Allemagne, fut noyée dans le sang. Je la dédiai à mon fils Ernstel, qui venait de tomber au champ d'honneur à Carrare. Le sort m'était aussi cruel comme auteur que comme père. Je n'en fus point surpris, préparé que j'étais à cette descente aux abîmes qui ravalent tous les titres, et où plus rien ne vaut que la souffrance et elle seule. Mais par elle on accède à la patrie, sans mensonge, qui est dans le ciel. Et celle-là ne tient pas rigueur aux hommes qui, dans une situation sans issue, ont continué de servir à des postes perdus. »**

Ernst Junger. — *LA PAIX*. — Un volume in-8° couronne broché .................................. 180 fr.

L'ÉDITION ORIGINALE est limitée à :

— 10 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma.... 500 fr.
— 40 exemplaires numérotés sur alfa mousse Navarre... 350 fr.

4, rue Jules-Cousin — TR — Paris (4e) - TUR. 83-74

A L'ENSEIGNE DU
# CHEVAL AILÉ

PIERRE DOMEC

# EN PENSÉE AVEC GIRAUDOUX

*LES CAHIERS DE CLAUDIE*

**CHEZ VOTRE LIBRAIRE** **Un vol. 380 fr.**

**DISTRIBUTEUR : LIBRAIRIE CH. BERANGER**
**15, rue des Saints-Pères, Paris-6e - LIT. 54-98**

***LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE***

*A PARAITRE MI-JUILLET :*

**FRANÇOIS MAURIAC**
*de l'Académie Française.*

# PASSAGE DU MALIN

*« Une nouvelle pièce par l'auteur d'ASMODÉE. »*

Un volume in-8o couronne broché ........................ 190 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 100 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Johannot. 950 fr.
— 200 exemplaires numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais ........................ 850 fr.

4, rue Jules-Cousin TR Paris (4e) - TUR. 83-74

**LES ÉDITIONS DE**
**LA TABLE RONDE**

RAPPEL :

**Lt-Colonel HENRI CARRÉ**

# LE GRAND CARNOT

**1753-1823**

**GRAND PRIX GOBERT 1948 de l'Académie française**

« En complétant la vie si bien remplie de l'homme politique par une esquisse de sa vie privée et de ses vertus familiales, le Lieutenant-Colonel Henri Carré présente sous tous ses aspects la haute figure de l'illustre citoyen que la France reconnaissante a mis à juste titre au rang de ses plus grands hommes. » Raymond Faille (*La Croix.*)

« ...l'auteur utilise des documents de première main. »
(*Larousse Mensuel.*)

« Sur le rôle exact de *CARNOT* au Comité de Salut Public, sur les armées révolutionnaires, sur l'attitude de *CARNOT* à l'égard de Napoléon, sur son exil, cette biographie est riche en détails qui en font une œuvre historique de réelle valeur. »
G. L. (*Livres et Lectures.*)

« Si extraordinaire que ce soit, nous n'avions sur *CARNOT* que des études anciennes et fragmentaires. » (*Études.*)

« En écrivant un *CARNOT*, qui est remarquable, le Lieutenant-Colonel Henri Carré a comblé une singulière lacune. Rien, en effet, d'important, de complet, n'avait encore été écrit, chez nous du moins, sur celui dont on se contente de dire qu'il fut « l'organisateur de la victoire ». Marius Richard (*Paris*).

Un volume in-8° carré, de la grande Collection Historique, sur alfa bouffant Navarre, orné de planches hors texte en phototypie, sous couverture illustrée en quatre couleurs.. 400 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :
— 100 exemplaires numérotés sur alfa mousse Navarre .... 850 fr.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

*LES ÉDITIONS DE*
**LA TABLE RONDE**

*A PARAITRE MI-JUILLET :*

# PAUL VALÉRY

*de l'Académie Française.*

# VUES

***Un important ouvrage posthume de l'illustre académicien***

●

Le tirage de cette édition dans la Collection de textes originaux *LE CHOIX*, illustré d'un frontispice dessiné par l'auteur et gravé sur bois par GILBERT POILLIOT est limité à :

— (Exceptionnellement) 80 exemplaires numérotés sur vélin Montgolfier vergé, réimposés dans le format in-4° tellière (16,5 × 21, 5)...................... 2.200 fr.

— 100 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Johannot 1.800 fr.

— 300 exemplaires numérotés sur vélin Crévecœur du Marais .................................... 1.300 fr.

— 1.800 exemplaires numérotés sur alfa Navarre..... 800 fr.

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

*VIENT DE PARAITRE :*

PAUL BAUDOUIN

# NEUF MOIS AU GOUVERNEMENT

AVRIL-DÉCEMBRE 1940

*« Un document attendu qui ruinera quelques mensonges et confirmera quelques vérités. »*

★

Un volume in-16° jésus, broché .............................. 480 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 10 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma... 950 fr.
— 40 exemplaires numérotés sur alfa mousse Navarre... 850 fr.

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

**POUR RÉPONDRE A L'APPEL FORMULÉ AUX PREMIÈRES PAGES, SOUSCRIVEZ CE**

# BULLETIN D'ABONNEMENT

***à renvoyer aux Éditions de LA TABLE RONDE***

**4, RUE JULES-COUSIN - PARIS-IVe**

***Veuillez m'inscrire pour ..................... abonnement de 6 mois — 1 an* à la Revue LA TABLE RONDE,***

***à partir du Nº de ..........................................***

***au nom de ..........................................***

***adresse : ..........................................***

***Ci-joint la somme de .......................... versée à votre Compte Chèque Postal***

***Paris nº 4578-88.***

TARIF DES ABONNEMENTS

| | SIX MOIS | UN AN |
|---|---|---|
| — France et Union Française........... | 550 fr. | 1.100 fr. |
| — Union postale...................... | 610 fr. | 1.220 fr. |
| — Autres pays........................ | 670 fr. | 1.340 fr. |

* Rayer la mention inutile.

**SIGNATURE :**

LES ÉDITIONS DE
**LA TABLE RONDE**

*VIENT DE PARAITRE :*

CURZIO MALAPARTE

# MONSIEUR CAMÉLÉON

CURZIO MALAPARTE est l'enfant terrible des temps modernes. Partout où il passe, il désorganise l'ordre établi et trouble la bonne conscience des maîtres. Il a mis à rude épreuve les conformismes politiques et moraux de Mussolini.

Imaginez Voltaire, mais un Voltaire qui aurait lu Chateaubriand et Marx. C'est ainsi que *MONSIEUR CAMÉLÉON*, livre qui a donné beaucoup de tracas à Mussolini, est un roman de la lignée voltairienne mais où le lyrisme politique de l'auteur de *Kaputt* se mêle à l'acuité que l'on connaît à MALAPARTE depuis la *Technique du Coup d'État*.

Ce livre drôle, cruel, cinglant, est accompagné de 22 dessins d'ORFÉO TAMBURI, qui montrent le Caméléon dans ses diverses et contradictoires aventures politiques.

CURZIO MALAPARTE. — **MONSIEUR CAMÉLÉON.**

Un volume in-8° couronne de 320 pages orné de 22 illustrations in-texte d'*ORFÉO TAMBURI*.................. 350 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 65 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma.... 900 fr.
— 170 exemplaires numérotés sur alfa mousse Navarre..... 750 fr.

**4, rue Jules-Cousin** **Paris (4e) - TUR. 83-74**

LES ÉDITIONS DE
**LA TABLE RONDE**

*Vient de paraître :*

## PAUL VALÉRY

*de l'Académie Française.*

# VUES

*Un important ouvrage posthume de l'illustre académicien*

Collection de textes originaux "LE CHOIX", illustré d'un frontispice dessiné par l'auteur et gravé sur bois par GILBERT POILLIOT.

Tirage limité à :

— (Exceptionnellement) 80 exemplaires numérotés sur vélin Montgolfier vergé, réimposés dans le format in-4° tellière (16,5 × 21,5) .......... 2.200 fr.
— 100 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Johannot 1.800 fr.
— 300 exemplaires numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais .......... 1.300 fr.
— 1.800 exemplaires numérotés sur alfa Navarre..... 800 fr.

---

## FRANÇOIS MAURIAC

*de l'Académie Française.*

# PASSAGE DU MALIN

*« Une nouvelle pièce par l'auteur d'ASMODÉE. »*

Un volume in-8° couronne broché.......... 190 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 100 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Johannot. 950 fr.
— 200 exemplaires numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais .......... 850 fr.

---

4, rue Jules-Cousin TR Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
**LA TABLE RONDE**

*DERNIÈRES NOUVEAUTÉS*

CURZIO MALAPARTE

# MONSIEUR CAMÉLÉON

**Illustrations d'ORFÉO TAMBURI**

*Une satire contre les dictateurs*

**1 volume in-8° couronne................................ 350 fr.**

---

PAUL BAUDOUIN

# Neuf mois au gouvernement

**Avril-Décembre 1940**

*Un témoignage irrécusable par un membre du cabinet de guerre sur la catastrophe militaire de Mai-Juin* 1940.

**1 volume in-16 jésus................................ 480 fr.**

---

EMMANUEL BERL

***DESTINS DE L'OCCIDENT***

# LA CULTURE EN PÉRIL

« *Démonstration alerte, vive, brillante, paradoxale* ».

THIERRY MAULNIER.

Revue *Hommes et Mondes.*

**1 volume in-8° couronne................................ 295 fr.**

---

**4, rue Jules-Cousin** TR **Paris (4e) - TUR. 83-74**

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

QUATRE SUCCÈS DE LA SAISON

HENRI TROYAT

LA CASE
DE L'ONCLE SAM

1 volume in-16 jésus : 300 fr.

PAUL VIALAR

ÉCRIT SUR LE SABLE

*roman*

1 volume in-8° carré : 280 fr.

LOUIS BROMFIELD

LA COLLINE AUX CYPRÈS

*roman*

1 volume in-16 jésus : 300 fr.

JEAN GIONO

NOÉ

*Le plus beau livre de Giono.*

1 volume in-16 jésus : 315 fr.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

A DÉTACHER

# BULLETIN D'ABONNEMENT

*à renvoyer aux Éditions de LA TABLE RONDE*

**4, RUE JULES-COUSIN - PARIS-IVe**

*Veuillez m'inscrire pour ........ ........ abonnement de 6 mois — 1 an * à la Revue LA TABLE RONDE,*

*à partir du No de* ..............................................

*au nom de* ..............................................

*adresse :* ..............................................

*Ci-joint la somme de* .............................................. *versée à votre Compte Chèque Postal*

*Paris no 4578-88.*

TARIF DES ABONNEMENTS

| | SIX MOIS | UN AN |
|---|---|---|
| — France et Union Française........... | 550 fr. | 1.100 fr. |
| — Union postale...................... | 610 fr. | 1.220 fr. |
| — Autres pays........................ | 670 fr. | 1.340 fr. |

SIGNATURE :

* Rayer la mention inutile.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

# SOMMAIRES DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS

★

## SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO (JANVIER 1948)

FRANÇOIS MAURIAC : La pierre d'achoppement (I). — JEAN PAULHAN : Trois notes (à propos de la patrie). — ALBERT CAMUS : Les meurtriers délicats. — THIERRY MAULNIER : La violence révolutionnaire. — RAYMOND ARON : Discours à des étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe. — JULES ROY : Amour des armes. — MARCEL JOUHANDEAU : Le livre de mon père (I).

et ses **CHRONIQUES**

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 2 (FÉVRIER 1948)

THIERRY MAULNIER : Jean-Paul Sartre et le suicide de la littérature. — GRAHAM GREENE et FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie Française : La Civilisation chrétienne est-elle en péril ? — ROGER CAILLOIS : Le langage et la littérature moderne. — HENRY DE MONTHERLANT : Carnaval sacré. — JEAN PAULHAN : La peinture moderne ou l'espace sensible au cœur. — MARCEL JOUHANDEAU : Le livre de mon père (II).

et ses **CHRONIQUES**

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 3 (MARS 1948)

PAUL VALÉRY : Esquisse d'un éloge de la virtuosité. — FRANÇOIS MAURIAC : La pierre d'achoppement (II). — BRICE PARAIN : Le temps des conférences. — RAYMOND ARON : Paix impossible, Guerre improbable. — THIERRY MAULNIER : Les écrivains de police. — MARCEL JOUHANDEAU : Le livre de mon père (fin).

et ses **CHRONIQUES**

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 4 (AVRIL 1948)

CHARLES DU BOS : Nietzsche. — FRANÇOIS MAURIAC : La pierre d'achoppement (III). — THIERRY MAULNIER : Le monde de la Terreur. — MAURICE CLAVEL : Le dialogue est-il possible ? — JOHN HORNE BURNS : Le pied gelé de Michaël Patrick. — HENRI TROYAT : Révolution à Pétrograd (I).

et ses **CHRONIQUES**

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 5 (MAI 1948)

MARCEL AYMÉ : Le Monument. — JULES ROY : Le métier des armes (I). — THIERRY MAULNIER : De l'utilité des cadavres. — JACQUES LAURENT : Pour une stèle au Docteur Petiot. — HENRI TROYAT : Révolution à Pétrograd (II).

et ses **CHRONIQUES**

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 6 (JUIN 1948)

ANDRÉ GIDE : Feuillets d'Automne. — T. S. ELIOT : Milton. — FRANÇOIS MAURIAC : La pierre d'achoppement (IV). — JULES ROY : Le métier des Armes (II). — THIERRY MAULNIER : Douze balles dans la peau. — HENRI TROYAT : Révolution à Pétrograd... (fin). — ALAIN : Poésie ancienne.

et ses **CHRONIQUES**

A DÉTACHER

# LA TABLE RONDE

*REVUE MENSUELLE*

PUBLIERA DES TEXTES DE

ALAIN
RAYMOND ARON
KARL BARTH
EMMANUEL BERL
PIERRE BOURDAN
ELISABETH BOWEN
ALBERT CAMUS
BLAISE CENDRARS
CILIGA
JEAN COCTEAU
ERNST-ROBERT CURTIUS
ANDRÉ GIDE
JEAN GIONO
GRAHAM GREENE
JULIEN GREEN
ARMAND HOOG
MARCEL JOUHANDEAU
VALÉRY LARBAUD
T. E. LAWRENCE
CURZIO MALAPARTE
THOMAS MANN
THIERRY MAULNIER
FRANÇOIS MAURIAC
HENRY DE MONTHERLANT
ALBERTO MORAVIA
ALBERT OLLIVIER
BRICE PARAIN
JEAN PAULHAN
ROGER PEYREFITTE
GUIDO PIOVENE
LUIGI PIRANDELLO
DENIS DE ROUGEMONT
JULES ROY
JEAN SCHLUMBERGER
GEORGES SOREL
PATRICE DE LA TOUR DU PIN
PAUL VALÉRY
EVELYN WAUGH
etc..., etc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

IMPRIMÉ EN FRANCE PRIX DU NUMÉRO : 100 fr.